

Orients
Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales
Juin 2014

Directrice de la publication : Françoise MOREUX

issn 2100-2096

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Conception graphique et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Juin 2014

Table des matières

Éditorial (Françoise MOREUX)	9
------------------------------------	---

Actualités

Le Pavillon des Indes à Courbevoie (Françoise MOREUX)	13
<i>Un diplomate français en Chine, Auguste FRANÇOIS</i>	
Exposition au musée des Arts asiatiques de Nice (Françoise MOREUX) ...	15
Bruxelles 2014 : une Internationale du haïku ? (Alain KERVERN)	19
30 ^e anniversaire de l'AFPC (Catherine MEUWESE)	21
Salon du livre des Balkans (Évelyne NOYGUIES)	25
LIMUN 2014 (Jean-Christophe GROGNET)	31
Assemblée générale annuelle (Emmanuel DE BRYE, Henri MARCHAL, Françoise MOREUX et Manuelle Franck)	35
Rapport moral et compte rendu des activités de l'année 2013	35
Rapport financier de l'année 2013	44
Perspectives et budget prévisionnel pour l'année 2014	47
Intervention de la présidente de l'Inalco Manuelle FRANCK	49
Statuts	51
Règlement intérieur	57
Conseil d'administration 2014	61
<i>Le Vietnam contemporain</i> : colloque scientifique international (Henri MARCHAL)	63

Témoignages

Un irrésistible attrait pour le Japon (Emilia CHAMAYEVA)	67
Trois <i>tongxue</i> français en Chine pendant le Grand Bond en avant (Catherine MEUWESE)	71
Jacques PIMPANEAU, étudiant à Pékin à la fin des années 50	73
Claude CHAYET, premier représentant de la France à Pékin en 1964	79

Conférences

<i>Inuit</i> (Michelle THERRIEN)	87
<i>Intelligentsia</i> (Véronique JOBERT et Lorraine DE MEAUX)	95

Langues et civilisations

Chants des Balkans par le groupe JIVELI (Anastasia ORTENZIO)	117
<i>Salut lumière !</i> poème de Simine BAHBAHANI.....	123
Auguste FRANÇOIS : la curiosité et le respect de l'autre au service de la diplomatie France-Chine (Désirée LENOIR).....	125
Le diplomate russe Édouard DE STOECKL et la cession de l'Alaska aux États-Unis (3 ^e et dernière partie) (Antoine GAUTIER† et Louis DU CHALARD).....	131

Recensions

<i>À demain désespoir</i> (BAI Hua).....	145
<i>La belle aube – Henri MAUX, jeune ingénieur en Indochine, 1927-1937</i> (Antoinette MAUX-ROBERT).....	147
<i>BERIA, le Janus du Kremlin</i> (Françoise THOM).....	148
<i>Chine : l'opéra classique</i> (Jacques PIMPANEAU).....	151
<i>La Crimée entre la Russie et l'Ukraine :</i> <i>un conflit qui n'a pas eu lieu</i> (Emmanuelle ARMANDON).....	153
<i>Le Dernier Lapon</i> (Olivier TRUC).....	156
<i>Embarquement pour la Chine – Histoires et destinées françaises dans l'Empire du Milieu</i> (Christine LEANG).....	158
<i>L'impératrice sainte Hélène – À la croisée de l'Orient et de l'Occident</i> (Hélène YVERT-JALU).....	159
<i>Le Prisme des langues – Essai sur la diversité linguistique et les difficultés des langues</i> (Nicolas TOURNADRE).....	160
<i>Proverbes et dictons wolof</i> (Mamadou Cissé et Karine ABDEL MALEK).....	161
<i>Le Retard russe 882-2014</i> (Georges SOKOLOFF).....	163
<i>Soufisme et christianisme – Entre histoire et mystique</i> (Alberto Fabio AMBROSIO).....	165
<i>Tu convoiteras</i> (Ornela VORPSI).....	167

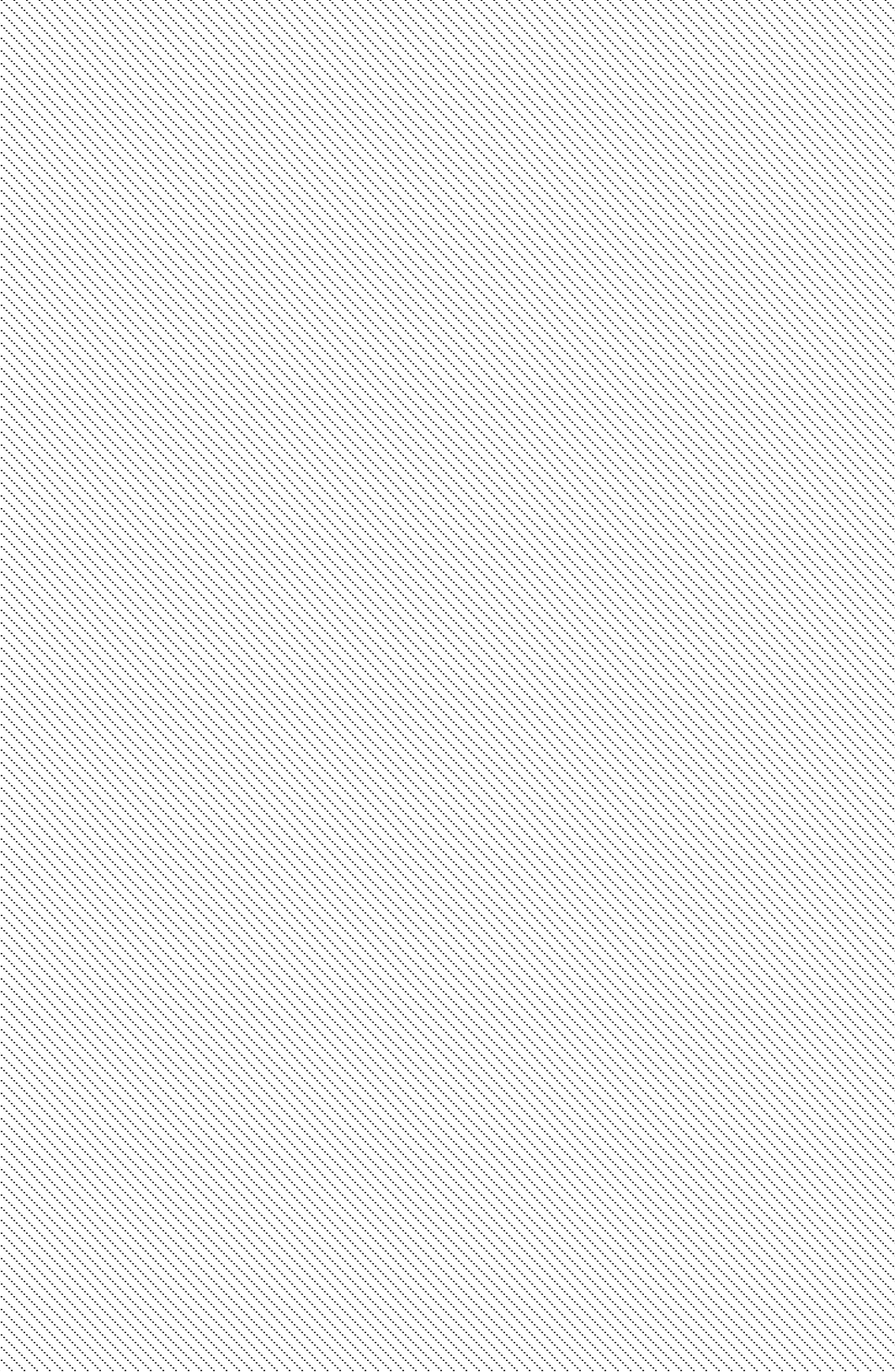
In memoriam

Claude CHAYET	173
---------------------	-----

À propos d'Orients	181
---------------------------------	-----

Bulletin d'adhésion	183
----------------------------------	-----

Éditorial



Le feu de l'actualité

L'édito, ultime texte à rédiger, est tributaire du contenu du bulletin, à l'épreuve du feu de l'actualité qui lui fait subir des transmutations. Cela signifie que la table des matières se voit progressivement transformée par l'addition de textes contraignant à en retirer d'autres et mettre ces derniers à l'abri du soleil et du froid pour les conserver jusqu'à la parution suivante...

En ce premier trimestre 2014, comment aurions-nous pu échapper au raz de marée de la commémoration de l'établissement des relations diplomatiques entre la France et la République populaire de Chine, d'autant que cet événement a été l'occasion que soient mis à l'honneur des personnalités de l'Inalco ou de l'AAÉALO :

- Le quotidien chinois de Paris *Ouzhou shibao* du 22 janvier 2014 a donné la parole à Marc MENGUY, diplomate, diplômé de chinois, ancien président de notre association, qui fut muté de Hong Kong à Pékin, grâce à cette reprise des relations.
- L'AFPC (Association française des professeurs de chinois) a soufflé de façon un peu plus solennelle ses trente bougies dans l'enceinte du PLC.
- Lors du voyage de Xi Jinping en France, nous avons eu la joie de voir notre professeur Li Tchehoua, 99 ans, présenté au président chinois dans les locaux de l'Institut franco-chinois de Lyon.
- Ironie du sort, notre ami Claude CHAYET, est décédé le dernier jour de ce voyage officiel, lui qui fut le premier représentant de la France à Pékin en 1964 (préparant la venue du premier ambassadeur Lucien PAYE). Aussi avons-nous ouvert nos pages à des textes (notamment dans la rubrique Témoignages, en plus d'In memoriam) en hommage à ce diplomate, estimé par tous ceux qui l'ont rencontré.
- Un rappel concernant le consul Auguste FRANÇOIS, à l'occasion d'une exposition qui lui est consacrée à Nice.
- Enfin, *last but not least*, comme Catherine MEUWESE nous a rappelé qui étaient les tout premiers étudiants en Chine à la fin des années 50, nous avons réussi la prouesse d'obtenir de Jacques PIMPANEAU (l'un des trois du petit groupe des diplômés des Langues O') l'autorisation de publier ici une partie de ce qu'un journal chinois lui a

extorqué. Et pour qui le connaît, c'est plus qu'une faveur dont nous lui sommes extrêmement reconnaissants.

Malgré toute cette « sinitude », il reste encore beaucoup de place :

- à l'actualité même de l'AAÉALO, avec notamment le compte rendu détaillé de notre assemblée générale,
- aux nouveaux textes réglementaires adoptés,
- aux conférences que nous avons organisées et qui traitent du peuple inuit et de la Russie,
- à un poème iranien à l'occasion de *Nowrouz*,
- à l'expérience des étudiants de l'Inalco : de HEI (Hautes études internationales) et une sympathique japonisante,
- aux chants des Balkans qui ont enchanté les oreilles des participants de l'AG,
- à la conclusion de la cession de l'Alaska aux États-Unis (dernier épisode!),
- à de nombreuses recensions de livres divers...

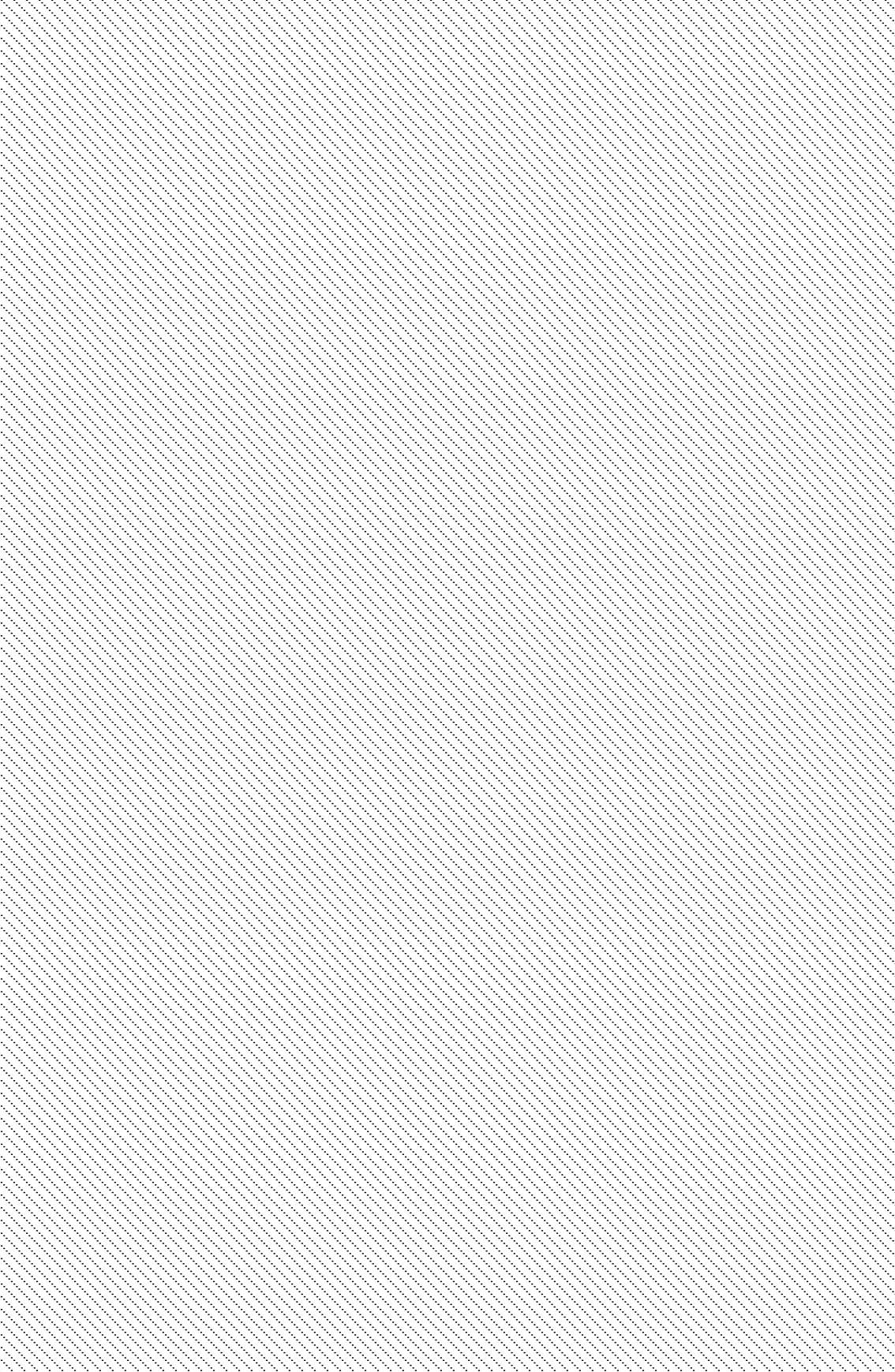
Malheureusement, nous avons été contraints de reporter les textes du colloque *De l'Éthiopie à Madagascar*, ainsi que des recensions d'ouvrages que nous publierons donc en octobre 2014.

En conclusion, je dirais que ce numéro d'*Orients* est à l'image de ce que nous souhaitons transmettre à nos lecteurs : une diversité riche de ses différences.

La « confection » du bulletin *Orients* est également une œuvre collective impliquant de nombreux acteurs, qui ne sont pas tous sous les feux de la rampe. Cet éditio me donne l'occasion de remercier à nouveau Alain SCHNEIDER et Emmanuel DE BRYE qui se chargent régulièrement de l'exercice fastidieux de la relecture de tous les textes. Cette tâche, loin d'être mineure, doit être appréciée à sa juste valeur et constitue un élément important du succès de notre publication.

La présidente
Françoise MOREUX

Actualités



Le Pavillon des Indes à Courbevoie

Inauguré lors des Journées du Patrimoine 2013, le monument qui fut le Pavillon des Indes de l'Exposition universelle de 1878 offre désormais ses coupoles dorées au bord de la Seine et est ouvert au public.

Ce pavillon de bois avait été commandé par le prince de Galles, futur Édouard VII, à son retour des Indes britanniques pour l'Exposition universelle de 1878, qui fut notamment une vitrine des Empires coloniaux. Furent exposés dans ce pavillon de merveilleuses collections d'objets d'art indien : harnais ciselés, housses brodées d'or et garnies de pierre précieuses.

Des artisans avaient sculpté en Inde la frêle architecture de bois, dont les dômes rappellent ceux du Taj Mahal. Car la durée de vie du pavillon n'était prévue que de six mois...

L'ensemble – deux parties symétriques reliées par une galerie – fut ensuite édifié dans le palais du Champ-de-Mars.

Démonté après les festivités, l'édifice fut vendu en pièces détachées. L'un des côtés fut installé dans la station balnéaire de Paramé (Saint-Malo). Mais, cette « villa orientale » ne résista pas à une violente tempête du début du ^{xx}e siècle (1905 ou 1911?). L'autre partie fut achetée vers 1880 par le prince STIRBEY gendre d'un ministre des Finances de Napoléon III, et remontée à Courbevoie, dans le parc de son château, devenu le parc de Bécon. Il l'adossa alors à une structure en briques afin de construire un logement et un atelier d'artiste pour sa belle-fille George-Achille FOULD, son autre belle-fille Consuelo FOULD recevant le Pavillon de la Suède et de la Norvège (devenu musée Roybet-Fould).

Propriété de la ville de Courbevoie depuis 1951 et affecté aux services d'horticulture, bien qu'inscrit aux Monuments historiques en 1987, le Pavillon des Indes perdit ses couleurs.

Une opération de sauvetage a été menée en 2013 par la Fondation du Patrimoine (grâce aux mécénats de Total et de Crédit Agricole d'Île de France), ce qui lui a permis de retrouver ses coupoles dorées, sa belle façade rouge et sa vocation d'atelier d'artiste.

Les architectes Frédéric DIDIER et Stéphane MARETS, dont la mission était de rendre pérenne cette construction, ont usé d'astuces pour sauver 80% de la structure originale en bois. Mais la crête décorative sur le toit, initialement en sapin, a été découpée dans un métal peint.

La partie en bois est ouverte au public et propose une exposition permanente sur l'histoire du pavillon et du parc de Bécon.

La partie en briques est réaménagée (retour aux sources en quelque sorte) en atelier d'artiste, qui accueille tous les dix-huit mois, en partenariat avec l'École nationale supérieure des beaux-arts, un sculpteur en résidence qui bénéficie d'un lieu exceptionnel de travail et d'exposition.

Françoise MOREUX

Un diplomate français en Chine : Auguste FRANÇOIS Exposition au musée des Arts asiatiques de Nice¹

Le musée des Arts asiatiques de Nice a souhaité, dans le cadre des célébrations du cinquantenaire de la reprise des relations diplomatiques entre la France et la Chine, consacrer une exposition de photographies exceptionnelles réalisées par le consul Auguste FRANÇOIS, en poste dans le sud de la Chine entre 1896 et 1904.

À une époque où peu de voyageurs osent se hasarder à l'intérieur des terres, Auguste FRANÇOIS, en véritable aventurier et ethnologue, photographie sans se lasser cérémonies, scènes de vie, costumes, et événements... Ses photographies reflètent son intérêt pour les populations qu'il côtoie, sa curiosité sans jugement pour les coutumes et modes de vie autochtones.

Elles manifestent une volonté de faire partager un réel amour d'une Chine proche et lointaine, source de réflexion et sont classées selon cinq thématiques :

Un diplomate-reporter: la Chine au quotidien

Auguste FRANÇOIS a observé les scènes caractéristiques de la vie quotidienne chinoise: les rues, les travaux agricoles, les petits métiers. Le plus souvent, en s'intéressant à des sujets en apparence d'une grande banalité, il révèle leur beauté étonnante.

Un diplomate-ethnologue

La province du Yunnan, où Auguste FRANÇOIS exerce l'essentiel de son activité diplomatique, compte une grande diversité de populations:

1. Informations et renseignements pratiques: <http://www.arts-asiatiques.com/>

25 minorités. Il y trouve naturellement beaucoup de sujets originaux de photographies d'individus ou de groupes.

Paysages

Deux types de paysages sont particulièrement représentés dans les photos d'Auguste FRANÇOIS : l'élément minéral, (au Yunnan, des reliefs impressionnants, aux confins du Tibet) et l'élément aquatique.

Voyages, explorations, excursions

Auguste FRANÇOIS a été amené à effectuer de nombreux voyages : d'abord pour rallier ses postes excentrés aux confins de l'Empire, puis pour exercer ses fonctions de consul. Il a également mené des explorations pour compléter les informations cartographiques lacunaires dont disposaient les Français. Les photographies de cette section permettent de saisir les conditions de voyage à cette époque.

Diplomate : portrait d'un consul de terrain

Quand le ministère des Affaires étrangères nomme Auguste FRANÇOIS consul général honoraire, délégué au chemin de fer à Yunnanfu, sa tâche est d'organiser avec les autorités chinoises les négociations en vue de créer la ligne Laokay-Yunnanfu. Occupant un poste aux contours politiques mal définis, ce consul de terrain doit faire preuve d'une capacité d'adaptation de tous les instants et a agi en éclaireur de la diplomatie franco-chinoise.

Cette exposition est complétée par la projection de deux films très rares :

1900

Au tournant du siècle, la Chine subit des pertes territoriales conséquentes après la guerre sino-japonaise. Période émaillée de multiples séditions xénophobes, dont la plus célèbre est la révolte des « Boxers » qui éclate en Mai 1900 et conduit au siège de Pékin (les « 55 jours de Pékin »). Au Yunnan, des mouvements similaires se propagent également et Auguste FRANÇOIS doit faire face à plusieurs sièges. Les autorités chinoises sanction-

ment durement les meneurs de la révolte : ils seront décapités et leurs têtes exposées à la vue de tous.

Chemin de fer

La France voulait affirmer sa présence économique et géopolitique en construisant une voie de chemin de fer reliant l'Indochine française (Vietnam actuel) à la Chine pour contrer l'influence britannique. Ce grand projet posa des défis multiples : obstacles montagneux colossaux, difficulté d'acheminement des matériaux, conditions de travail extrêmes pour les ouvriers, choc culturel pour les traditions de la population locale.

Le chemin de fer du Yunnan reste symbolique des relations diplomatiques France-Chine tissées il y a plus d'un siècle. Il traverse des paysages exceptionnels. Une prise de conscience de ce que représente ce patrimoine a conduit à proposer le classement de la ligne de chemin de fer Yunnan-Vietnam au patrimoine mondial de l'UNESCO lors du forum de Kunming de mars 2013.

Cette exposition, inaugurée le 10 janvier 2014, est le fruit d'un partenariat du musée de Nice avec le musée national des Arts asiatiques - Guimet, où le rôle joué par Désirée LENOIR, une de nos fidèles adhérentes, a été capital.

Le succès de l'exposition est tel que sa durée prévue initialement jusqu'au 12 mai a été prolongée jusqu'au 6 octobre 2014

Désirée LENOIR nous retrace cette aventure dans la rubrique Langues et civilisations du présent numéro d'Orients.

Françoise MOREUX

Bruxelles 2014 : une Internationale du haïku ?

L'Association internationale du haïku, basée à Tôkyô, célébrait cette année le 25^e anniversaire de sa création en organisant deux événements, l'un en Belgique et l'autre en Italie.

Le premier de ces deux rendez-vous avait lieu le 24 janvier 2014 à Bruxelles, véritable carrefour politique et culturel de l'Europe. Cette rencontre à caractère international proposait de faire le point sur la pratique du haïku dans différents pays d'Europe et de la confronter avec celle qui prévaut au Japon.

En préliminaire à cette confrontation fructueuse, l'intervention fougueuse et passionnée du professeur Hidetoshi NISHIMURA rappela les grands principes d'un haïku à caractère international tels qu'ils furent élaborés lors de la « Déclaration de Matsuyama » en septembre 1999. Le lieu de cette proclamation était symboliquement lourd de sens, Matsuyama étant au Japon la ville du poète MASAOKA Shiki, qui fut l'initiateur d'un véritable haïku des temps modernes. Le professeur NISHIMURA réaffirmait donc qu'au-delà du caractère spécifiquement japonais du haïku, à savoir une référence codifiée à la nature, une extrême concision, un rythme inhérent à la langue japonaise et le caractère à la fois individuel et collectif de sa création, la « Déclaration de Matsuyama » ouvrait grandes les portes d'une expérimentation tous azimuts permettant au haïku de s'adapter à toutes les langues et à toutes les cultures du monde.

En illustration à ce propos, le président du Conseil européen lui-même, Herman VAN ROMPUY, désigné malicieusement comme le poète de haïku le plus célèbre du continent, vint ensuite en toute simplicité présenter sa propre expérience : « Le haïku ne change pas ma vie. Mais c'est parce que je change de vie – simplicité et harmonie – que le haïku vient à moi. »

Et c'est avec un haïku qu'il conclut son propos :

*nuages errants
pleine lune et ciel noir
clair-obscur*

D'autres intervenants, venus d'Allemagne, de Suède, de Belgique, de Grande-Bretagne, des Pays-Bas et de France apportèrent le témoignage d'un genre poétique dont le caractère exotique s'amenuise au fur et à mesure qu'il se développe dans chacun de ces pays. Les débats, très animés, touchèrent beaucoup à la forme du haïku, sans en oublier l'essence, lorsqu'un intervenant cita le poète NATSUISHI Ban'ya dont les haïkus apportent un véritable souffle de liberté à la création poétique.

Le professeur ARIMA Akito qui présidait cette rencontre internationale fit un exposé sur les difficultés de rapprochement entre haïku et poésie chinoise, tandis que le Professeur Willy VANDE WALLE, l'une des chevilles ouvrières de cette journée, apporta la touche finale à ce colloque en résumant brillamment, et en plusieurs langues, le cas d'école que constitue le haïku comme créateur d'une acculturation féconde.

Alain KERVERN¹

1. Alain KERVERN, ancien élève et membre de l'AAÉALO est l'auteur de l'ouvrage: *Pourquoi les non Japonais écrivent-ils des haïkus* (voir *Orients* de juin 2012, pp. 97-103).

L'AFPC (Association française des professeurs de chinois) fête son 30^e anniversaire

Si les relations franco-chinoises sont à l'honneur en cette année avec le 50^e anniversaire de la reprise des relations diplomatiques, les études de chinois en France le sont tout autant.

2014 célèbre le bicentenaire de la création de la chaire de chinois au Collège de France¹ et plus près de nous dans le temps, l'Association française des professeurs de chinois (AFPC) vient de célébrer, le 1^{er} février 2014, son 30^e anniversaire dans le grand auditorium du PLC (Pôle des langues et civilisations), où étaient venus de tous les coins de France des adhérents convaincus et motivés.

Il a beaucoup été dit sur la date anniversaire des relations diplomatiques, d'autant plus qu'à l'occasion de la récente visite du président de la République populaire de Chine Xi Jinping les médias se sont emparés du sujet. Quant aux enseignements de langue et de civilisation chinoises, ils sont régulièrement évoqués dans la presse et les articles spécialisés². Mais le point mérite d'être fait sur l'AFPC.

En réalité la majorité des adhérents de l'AFPC sont des professeurs de l'enseignement secondaire, qui représentent la force vive du rayonnement du chinois. Il a bien fallu qu'à un moment donné des voix s'élèvent, mesurant la portée d'un tel enseignement. Et elles ne venaient pas du ministère de l'Éducation nationale. Elles venaient d'hommes de terrain, de sinologues pourtant confortablement installés dans leur poste ou leur chaire, de journalistes, de professeurs de lycées sinisants.

Dans la presse, dès la fin des années 50 et le début des années 60, Paul DEMIÉVILLE (à l'époque titulaire de la chaire de langue et littérature chinoises au Collège de France), ÉTIEMBLE (alors professeur de littérature comparée à la Sorbonne), Claude ROY (journaliste), suivis de Robert RULHMANN (alors professeur de chinois à l'École nationale des langues orientales)³, de Jacques

-
1. Plus exactement de «la chaire de langue et littérature chinoises et tartares-mandchoues». À l'ENLOV, le chinois sera enseigné à partir de 1843.
 2. Cf. en particulier l'article dans *Le Monde* du 3 septembre 2013.
 3. École nationale des langues orientales vivantes, ENLOV, est une des appellations de notre établissement qui ont précédé celle d'Inalco, pour les immortelles Langues O'.

GERNET (alors professeur de chinois à la Sorbonne, mais qui occupa par la suite la chaire d'histoire sociale et intellectuelle de la Chine au Collège de France de 1975 à 1992), de Simone FRAMMERY-VAYSSAC (professeur de philosophie au lycée de Montgeron⁴ qui devint le premier lycée de France à enseigner le chinois), s'empressaient par leurs écrits de sensibiliser l'opinion à la nécessité d'enseigner le chinois dans le secondaire, ou encore de signer des pétitions qu'ils adressaient au ministère de l'Éducation nationale et à André MALRAUX, alors ministre de la Culture. « Il faut prévoir l'avenir », disaient les uns, « il faut sortir le chinois du ghetto des langues rares », disaient les autres...

Mais seuls des parcelles de revendications atteignaient les arcanes ministérielles. On a accepté, non sans mal mais grâce au soutien d'un proviseur, Alfred WEILER, la création d'un club de chinois à Montgeron en 1957-58, puis d'un enseignement facultatif de chinois, puis vers 1967-68 d'un enseignement de chinois troisième langue vivante (LV 3) dans les sections littéraires. Puis très timidement des classes de chinois LV 2 ont vu le jour à Paris et en province à partir du milieu des années 70. Enfin arriva l'époque où il fallut harmoniser cet enseignement du point de vue pédagogique et également le défendre, d'autant que le concours de recrutement des professeurs de chinois du second degré⁵, après un début assez chaotique (interruption des sessions pendant 7 ans) permettait de croire à un démarrage certain de cette langue dite « rare » mais pourtant parlée par plus d'un milliard d'habitants au début des années 70.

Au mois de mai 1984 naquit enfin l'Association française des professeurs de chinois (AFPC). Adhérèrent à cette époque trente personnes qui n'étaient pas essentiellement enseignants dans le secondaire. Au moment de la parution du présent numéro *Orients* de juin 2014, les adhérents atteignent le chiffre de 517.

Le tout premier président fut un jeune professeur : Noël DUTRAIT qui, au bout de quelques années décida de se consacrer à ses traductions⁶.

4. Le lycée de Montgeron connu sous ce nom jusqu'en Chine a pris récemment pris le nom de Rosa Parks. Il était à ses débuts en 1946 une annexe du lycée Henri IV. Il devint très rapidement lycée pilote puis lycée expérimental. Il est à l'heure actuelle lycée d'enseignement général et technique et le chinois continue à être enseigné avec un vif succès. Les élèves de LV 2 commencent son apprentissage dans un établissement voisin, le collège Weiler.

5. Il est fait mention ici du Capes c'est-à-dire du « certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré » dont la première session a eu lieu en 1966. Quant à l'agrégation de chinois, elle n'a été organisée pour la première fois qu'en 1999. L'AFPC s'est battue pour le maintien de ces deux concours et l'augmentation du nombre de postes proposés.

6. Noël DUTRAIT et sa femme Lyliane ont à deux fourni un travail considérable de traductions d'œuvres modernes littéraires chinoises. Ils ont en particulier fait connaître en France GAO Xingjian, prix Nobel de la littérature en 2000.

Lui succéda pendant des années par Joël BELLASSEN, qui effectua un travail considérable au niveau de la diffusion de cet enseignement et de son implantation en France. Devenu le tout premier Inspecteur général de chinois, il se consacra à sa nouvelle mission et fut remplacé par Isabelle HAN puis par Catherine LEGEAY-GUILLON (Directrice des études de la Filière commerce international à l'Inalco).

Si les tableaux parlent d'eux-mêmes, celui qui est présenté ci-dessous confirme bien la règle. Il concerne la progression de l'enseignement du chinois dans le Secondaire :

1958	Un seul lycée, dans le cadre d'un club celui de Montgeron (Essonne)
1962	3 lycées pionniers : -le lycée de Montgeron (Essonne) -le lycée Claude Debussy de Saint-Germain-en-Laye (Yvelines) -l'école Alsacienne (Paris)
1970	6 lycées (4 à Paris et 2 en banlieue parisienne)
1984	40 collèges et lycées (dont la moitié en région parisienne et la moitié en province – avec 1 établissement à La Réunion et un autre à Tahiti)
2013-2014	environ 600 collèges et lycées, ce qui représente plus de 37 000 élèves, sans compter 4 500 écoliers (surtout dans les établissements français en Asie). Cela représente 11% de plus 2012 et 400% de plus qu'en 1993 ⁷ . quand 90% des élèves sont de langue maternelle française Toutes les Académies sont représentées
Le chinois est la 5 ^e langue enseignée en France. Les matériaux pédagogiques sont pléthores alors qu'il n'y en avait aucun en 1958. L'année 1965 a vu apparaître le premier manuel destiné aux lycées: Manuel de chinois élémentaire de Pénélope BOURGEOIS (éditions Maisonneuve).	

Il est évident que le rapport moral présenté par la présidente Catherine LEGEAY-GUILLON sous le regard attentif de l'un des membres d'honneur, Léon VANDEERMERSCH⁸, des deux présidents d'honneur Joël BELLASSEN et Noël DUTRAIT ainsi que de Jean Pierre LORENZATI, Président-fondateur de la Fédération France Chine Asie Éducation⁹ (FCAE) a largement rendu compte des performances de l'AFPC. Était présent également le ministre

7. 18 000 étudiants apprennent le chinois dans l'enseignement supérieur. Cf. *Le Monde* du 3 septembre 2013.

8. Éminent sinologue aux recherches portant sur le légisme et les institutions de la Chine archaïque, Léon VANDEERMERSCH a été professeur à l'Université Paris VII de 1973 à 1979 puis directeur d'études à l'École pratique des hautes études, tout en assurant la direction de l'École française d'Extrême-Orient (EFEO).

9. Cet organisme a été fondé en 2007 pour aider les proviseurs d'établissements assurant un enseignement de chinois.

conseiller de l'Ambassade de Chine, Monsieur MA Yansheng qui a souligné, lors de son discours, l'importance du travail de l'Association, tout en lui souhaitant très chaleureusement longue vie¹⁰.

Il a été particulièrement sensible à la rétrospective accompagnée d'un diaporama sur les séjours des premiers boursiers français en Chine, dont l'un date de 1964, suite à la reconnaissance diplomatique, mais ils ont été interrompus en été 1966 en raison de la Révolution culturelle, séjours repris en 1973-74 après une interruption de 7 ans.

Le spectacle, non pas tant des années maoïstes, mais de la vie estudiantine des Français dans un contexte sobre, sérieux, spartiate mais aussi cocasse (lorsqu'on voit par exemple nos sinologues actuels – à l'époque boursiers du gouvernement chinois – nourrir des cochons lors de leur séjour à la campagne ou encore bêcher la terre dans le contexte de l'astreinte aux travaux manuels) ont à la fois amusé et impressionné l'assemblée. Monsieur MA Yansheng, qui était l'invité d'honneur ce jour là, est venu me voir, car j'ai personnellement commenté les photos concernant la première vague de boursiers dont j'ai fait partie¹¹, et m'a dit que j'avais eu beaucoup de chance de connaître la Chine à cette époque (il n'était peut-être pas encore né!), et a ajouté que la Chine avait enduré bien des souffrances avant de devenir ce qu'elle est aujourd'hui.

Joël BELLASSEN a rappelé l'importance de la retombée de la signature des accords diplomatiques de 1964 sur les échanges universitaires qui ont permis aux futurs enseignants, aux futurs chercheurs d'améliorer leurs méthodes, d'accroître leur champ d'investigation et a conclu que ceux qui avaient pu aller étudier en Chine, à différentes époques, étaient à eux seuls une « page d'histoire ».

La matinée s'est terminée par un buffet chinois couronné par un gâteau d'anniversaire bien à la française. Les propos échangés ont repris en écho les différents commentaires du diaporama sur un passé révolu, mais sans lequel les études de chinois n'auraient pu prendre une telle envolée et préparer avec de plus en plus de savoir-faire tous les sinisants à des débouchés qui miroitent de plus en plus à leur horizon.

Catherine MEUWSE

10. Cf. l'article paru dans le journal chinois à destination des Chinois d'outre-mer, «Nouvelles d'Europe» (欧洲时报 le Ouzhou shibao) du 4 février 2014.

11. Un diaporama ayant pour sujet les premiers étudiants français en Chine avait été présenté au cours du repas chinois annuel de l'AAÉALO. Cf. *Orients*, Juin 2012, p.19.

Salon du livre des Balkans (4^e édition) PLC, rue des Grands-Moulins

Pour la deuxième année consécutive, l'auditorium du Pôle des Langues et Civilisations (PLC) a accueilli, les 7 et 8 février 2014, des écrivains des différents pays des Balkans et des éditeurs, pour la plupart français, qui participent quotidiennement à mieux faire connaître au public francophone la littérature de l'Europe du Sud-Est. Au programme de cette édition 2014 se sont succédé pendant deux jours des tables rondes et cartes blanches, réunissant des écrivains aux côtés d'universitaires et de traducteurs français.

En cette année de début des commémorations de la Grande Guerre, les organisateurs de ce salon ont délibérément choisi de montrer les Balkans¹ sous ses multiples facettes, en ne se limitant pas aux guerres, en privilégiant un certain nombre de thématiques propres à donner à voir et à entendre différemment...

Rappelons que l'objectif des organisateurs, composés de l'association Albania et de nombreux partenaires associatifs, éditeurs, ambassades et centres culturels, consiste à réunir, confronter et débattre autour de la production éditoriale d'hier et d'aujourd'hui consacrée aux Balkans, avec des romanciers, des historiens, des reporters, des économistes, des géographes, des auteurs de guides touristiques, ainsi que des auteurs de mémoires ou de thèses dès lors qu'ils ont été soutenus. Des éditeurs sont également conviés à présenter leur production sur les Balkans : de quoi faire pendant deux jours le plein de livres et de connaissances redonnant goût pour cette zone à découvrir ou redécouvrir, aussi bien du point de vue littéraire que patrimonial, historique, géopolitique, touristique ou artistique.

1. Touchant 12 pays de la péninsule balkanique, soit l'Albanie, la Bosnie-Herzégovine, la Bulgarie, la Croatie, la Grèce, le Kosovo, l'ex-République yougoslave de Macédoine, le Monténégro, la Roumanie, la Serbie, la Slovaquie et la Turquie.

Un programme propre à faire voyager

1^{ère} table ronde: L'imaginaire dans les Balkans

Reprenant le titre du livre *Imagining the Balkans* de la célèbre historienne d'origine bulgare, Maria TODOROVA, cette table ronde visait à travers une approche interdisciplinaire à explorer différents regards sur les Balkans : images souvent stéréotypées perçues de l'extérieur, images intériorisées ou supportées par les Balkaniques mais aussi, souvent par réaction, appartenance refusée à cette région.

En se référant à quatre entrées thématiques : la musique et l'audiovisuel dans le film de la réalisatrice bulgare Adela PEEVA *À qui est cette chanson?*, la peinture à travers l'œuvre de Devis GREBU et, bien sûr, l'histoire, avec la participation de Maria TODOROVA, aujourd'hui professeure aux États-Unis, et de Jean-Arnault DERENS, journaliste et co-fondateur du site d'informations en ligne *Courrier des Balkans*, les participants se sont attachés à cerner le rôle de l'identité et de la mémoire dans cette notion régulièrement présente dans l'actualité.

2^e table ronde: Où les Balkans s'écrivent-ils au féminin?

Dans *La République mondiale des Lettres*, Pascale CASANOVA montre bien que « outre son ancienneté relative et son volume, le capital littéraire a pour caractéristiques qu'il repose sur des jugements et des représentations. Tout le « crédit » accordé à un espace doté d'une grande « richesse immatérielle » dépend de l'opinion du monde, comme dit VALÉRY, c'est-à-dire du degré de reconnaissance qui lui est octroyé ».

Six écrivaines représentant deux générations différentes (celle qui a été éduquée du temps de la Guerre froide et celle qui a émergé lors de la chute du mur de Berlin), étaient invitées à confier à l'auditoire leur imaginaire des Balkans et de ses langues, et ce que représente pour elles d'être écrivaine dans les Balkans du XXI^e siècle.

3^e table ronde: Istanbul: ville des minorités

Istanbul brille par son caractère de ville multiculturelle et « multi-culturelle » ; cette diversité en fait toute la richesse. Historiquement, de multiples influences s'y sont croisées, partagées par plusieurs communautés. La ville était ici regardée sous l'angle singulier de ses minorités d'hier (avant 1960) : Grecs, Arméniens, Levantins, Juifs ; et d'aujourd'hui : Kurdes, Tsiganes, Turcs d'Asie centrale ou Nigériens. Il s'est agi de tenter de

cerner leur importance dans le développement de l'histoire d'Istanbul tout en s'interrogeant sur la manière dont leur présence et leur vie commune influent en particulier sur la création et le fait littéraire dans cette ancienne capitale d'empire.

Les photographies de Florence GRUÈRE, extraites de son livre *Istanbul dans le bleu de ma mémoire* ont été projetées à l'issue cette rencontre qui réunissait Rosie PINAHAS-DELPUECH, traductrice et romancière, Yigit BENER, romancier et traducteur, Hervé GEORGELIN, traducteur spécialiste de la littérature arménienne en Turquie, le célèbre romancier Nedim GÜRSEL.

Ces trois tables rondes ont également été suivies et accompagnées de plusieurs cartes blanches, de lectures, de projections de photographies, des expositions ainsi que la projection du film *À qui est cette chanson?* de la cinéaste bulgare Adela PEEVA.

Des invités : écrivains et éditeurs, universitaires et scientifiques à la rencontre du public

Le premier jour du salon, le traducteur et professeur de littérature Alexandre ZOTOS a présenté l'œuvre poétique d'Ali PODRIMJA (1942-2012). Ce poète, né aux confins du Kosovo et de l'Albanie, laisse, en plus de sa poésie, une œuvre conséquente en prose (essais, chroniques, nouvelles). Il a obtenu des prix importants, parmi lesquels le prix Nikolaus Lenau (1999), décerné à Stuttgart pour l'ensemble de ses écrits publiés en langue allemande. Il est de fait le plus largement et diversement traduit des poètes de langue albanaise.

Une carte blanche consacrée à Ornela VORPSI, née à Tirana et installée à Paris depuis 1997, a permis de mieux connaître l'itinéraire singulier de cette jeune écrivaine déjà confirmée. Romancière et plasticienne, elle a étudié les beaux-arts à Tirana, puis, à partir de 1991, à Milan (Academia di Belle Arti di Brera) avant de terminer ses études à Paris VIII. Écrits en italien, ses romans, parmi lesquels *Tessons roses* (2007), *Vert venin* (2007) et *Ci-gît l'amour fou* (2012) ont été publiés chez Actes Sud, sont traduits dans 16 pays. Devant le public de l'auditorium du PLC venu l'écouter, elle a présenté son dernier roman *Tu convoiteras*², écrit pour la première fois directement en français et publié chez Gallimard.

L'invitée, à la fois la plus proche et la plus lointaine, aura été sans conteste Maria TODOROVA, historienne, spécialiste des Balkans à l'époque moderne,

2. Voir recension dans le présent numéro.

qui a participé à la table ronde sur l'Imaginaire dans les Balkans, grâce à une liaison Internet en direct depuis les États-Unis. Professeure d'histoire à l'Université d'Illinois (États-Unis), elle est l'auteure de *L'Imaginaire des Balkans* (1997), Oxford University Press, 2011 pour l'édition française). Ses recherches actuelles portent sur les problèmes de nationalisme, notamment la « symbologie du nationalisme, de la mémoire nationale et des héros nationaux de la Bulgarie et des Balkans ». Elle a également participé en tant que conseiller scientifique à l'exposition *Imagining the Balkans*, identités et mémoire au XIX^e siècle organisée par l'UNESCO, l'ICOM³ et douze musées nationaux d'histoire.

La table ronde sur l'imaginaire des Balkans a été également l'occasion de faire la connaissance avec la cinéaste bulgare, Adela PEEVA. Réalisatrice et productrice, elle a travaillé pour des chaînes de télévision de l'ex-Yougoslavie et pour le studio de documentaires de Sofia avant de créer, en 1991, sa propre société « Adela Media » avec laquelle elle a réalisé plus de 30 documentaires. Ses deux films *À qui est cette chanson?* (2003) et *Divorce à l'Albanaise* (2007), sont les seuls films documentaires bulgares et balkaniques nominés par l'Académie des films européens pour le prix du meilleur film européen.

La table ronde sur les femmes de lettres dans les Balkans a permis à plusieurs écrivaines originaires de différents pays des Balkans, et dont les œuvres sont toutes ou partiellement disponibles en langue française, de faire entendre leurs voix. L'écrivaine roumaine, Gabriela ADAMESTEANU, née au sein d'une famille d'intellectuels passionnés d'histoire et de généalogie, s'est fait remarquer dès la publication de son premier roman en 1975, *La monotonie de chaque jour*. Elle est aujourd'hui présidente du Centre Roumain du Pen Club et rédactrice en chef du bimensuel *Bucurestiul Cultural*. Son roman *Une matinée perdue* traduit par Alain PARUIT, publié chez Gallimard en 2005, a reçu le prix de l'Union des Écrivains en 1985. En 2013, elle a été l'invitée du Salon du livre de Paris, à l'occasion de la parution de son troisième grand roman, traduit par Nicolas CAVAILLÈS aux éditions Gallimard, *Situation provisoire*, chronique d'une intimité impossible à travers l'histoire d'un couple dans un pays totalitaire. Sa consœur, Elena ALEXIEVA, née à Sofia, est l'auteure de poésies et de prose. Son dernier livre, *Les animaux de compagnie syndiqués*, a été publié en 2010, tandis qu'une édition française de son roman *Le Prince, le Diable et la Mort* (2007) est actuellement en cours de publication. Venant au Kosovo mais ayant vécu en Belgique jusqu'à l'âge

3. Organisation internationale de formation des musées et des professionnels des musées.

de 20 ans, Nerimane KAMBERI a publié à 14 ans son premier roman policier, écrit en français, *Agnès et le Docteur Simon* (1983), publié plus tard au Kosovo. Quelques années plus tard, elle a repris le personnage d'Agnès pour écrire son deuxième roman, *Agnès et les sept tableaux* (1988).

*

* *

On aura noté, encore cette année, une large participation des enseignants de l'Inalco, totalement impliqués par la création littéraire et artistique dans cette région du Sud-Est de l'Europe : Marie VRINAT, qui a animé la table ronde sur l'écriture au féminin dans les Balkans, Timour MUHIDINE modérateur de celle concernant Istanbul, ou encore Bernard LORY qui a accompagné Nicolas TRIFON dans sa carte blanche sur les minorités dans les Balkans et, plus particulièrement le cas des Aroumains.

Nicolas TRIFON, écrivain et éditeur, vit en France depuis 1977. Dans son dernier livre et dans ses contributions récentes, la question nationale en Europe de l'Est et du Sud-Est fait l'objet d'un traitement qui se veut à la fois critique et compréhensif. Il met l'accent sur l'intérêt que peut présenter la prise en compte des réalités pré-nationales dans une perspective post-nationale. Son approche est historique, anthropologique et/ou sociolinguistique selon les sujets abordés.

Pour qu'écrivains et lecteurs se rencontrent dans un salon du livre, le rôle des éditeurs est primordial. Le Salon du livre des Balkans a accueilli cette année un plus grand nombre de professionnels du livre : libraire et éditeurs, majoritairement français, qui ont présenté le fruit de leur travail et la richesse de leur catalogue. Gageons que dès l'année prochaine, l'édition 2015 offrira à nouveau un large éventail de thématiques et d'invités avec un choix de manifestations toujours renouvelées.

En deux années, les organisateurs du salon sont heureux d'avoir noué un véritable partenariat avec le PLC (BULAC/Inalco) dont la programmation ouverte à un public aux centres d'intérêt diversifiés, composé notamment de passionnés par cette partie de l'Europe, d'étudiants en sciences humaines, linguistique et affaires européennes, de personnes issues des communautés balkaniques installées à Paris et en région parisienne, se prête particulièrement bien au déroulement d'une telle activité.

L'Association Promethei¹ tient à exprimer sa gratitude à l'ensemble des personnes qui a permis au projet LIMUN 2014 (London International Model United Nations²) de voir le jour. Elle adresse ses remerciements à Mme ARMANDON, directrice des études de la filière HEI, Mme MONTROYA, directrice des relations internationales, Mme AUTHEVILLE, directrice de la Vie étudiante, Mme RUE, responsable des relations avec les associations étudiantes, ainsi qu'à l'AAÉALO et au BDE, sans oublier les services techniques de l'Inalco qui l'ont épaulée dans l'organisation des simulations, Guy SINELLE du service TICE et Dominique BLAMPAIN de la reprographie.

LIMUN 2014

Définition d'un MUN

Un MUN est une simulation académique des Nations Unies où des étudiants sont appelés à jouer le rôle de délégués de différents pays ou d'observateurs (ONG) et tentent de résoudre des problèmes contemporains en utilisant les perspectives et ressources des pays auxquels ils se voient assignés.

Les MUN sont une première opportunité pour les étudiants en relations internationales d'être confrontés aux organismes et aux pratiques de la diplomatie internationale.

Genèse du projet

L'existence à l'Inalco de la filière HEI justifiait pleinement la création d'un pôle MUN qui a vu le jour sous l'impulsion d'étudiants ayant trouvé au sein de l'association Promethei la structure et les ressources nécessaires.

Pour sa 1^{ère} participation, Promethei a fait le choix d'inscrire la délégation de l'Inalco au *London International Model United Nations*. La concrétisation de cette ambition a nécessité un fort investissement des membres de l'association, la recherche de financements propres et de subventions, la sélection et la préparation des membres de la délégation, l'organisation de

1. Promethei: Association des étudiants de HEI (Hautes études internationales) de l'Inalco.
 2. Le LIMUN est une fondation à but non lucratif gérée par les étudiants de l'université de Londres qui organise une simulation des Nations Unies internationale chaque année.

la logistique londonienne (inscription, paiement, transport, hébergement) ont dû être menés à bien dans un délai très court.

En dépit de ces contraintes, le 21 février 2014, les 18 membres de la délégation arrivaient à Saint-Pancras pour prendre part au plus grand MUN européen, en compagnie de 1 500 *delegates* du monde entier.

Portée du projet

Participer à un MUN oblige à un travail de préparation rigoureux aux problématiques géopolitiques, historiques, socio-économiques du pays représenté et apporte une connaissance pragmatique aux étudiants. Participer à un MUN permet également de se constituer un réseau avec des étudiants d'autres universités françaises, européennes et internationales. En tout état de cause, la participation à un MUN est une expérience valorisante sur un CV.

Préparation

Les MUN sont un exercice de simulation des procédures ayant cours au sein des différents organes des Nations Unies, qui nécessitent une préparation spécifique.

Chaque délégué (étudiant) représente un pays déterminé au sein d'un comité (ex. Conseil de Sécurité). En conséquence, un travail personnel préalable de chaque étudiant est indispensable afin qu'il défende le plus fidèlement possible la position officielle de son pays.

En amont de la conférence, chaque délégué devait soumettre au comité d'organisation du LIMUN un *position paper* reflétant la position qu'il allait défendre au cours de la simulation.

Mais l'essentiel du travail de préparation, encadré par Promethei, consistait en l'organisation de mini-simulations intenses visant à familiariser les étudiants avec les procédures spécifiques du MUN. Un livret de procédures élaboré par l'association a été distribué à l'ensemble des membres de la délégation. Après quelques semaines de préparation interne, une simulation sur une journée entière a été organisée entre l'Inalco et l'ILERI³ afin de confronter les étudiants de l'institut, novices pour la plupart, à des étudiants plus expérimentés.

3. Institut libre d'études en relations internationales.

Londres 21-23 février 2014

La conférence (15^e session) du LIMUN a débuté par la cérémonie d'ouverture dans le Central Hall à Westminster, le lieu même où fut décidée la création des Nations Unies en 1946. Les 1 500 délégués ont pu écouter et poser des questions aux deux parrains de l'édition 2014, Sir Stephen IRWIN QC, juge à la Cour internationale de justice et Koji SEKIMIZU, secrétaire général de l'organisation maritime internationale.

Après la cérémonie, les délégués étaient attendus pour la première session de la conférence à l'Imperial College de Londres. À la fin de cette journée, une *mixer* (soirée d'intégration) était proposée à l'ensemble des délégations, afin d'échanger leurs cartes de visite et débiter le travail de *lobbying*.

La deuxième journée fut la plus importante à plusieurs égards. Les délégués sont entrés dans le cœur des débats et des négociations, ce qui fut une occasion indirecte pour l'Inalco de nouer des partenariats avec d'autres écoles françaises et internationales et d'augmenter sa visibilité. La journée s'est terminée par le bal qui s'est tenu dans un des plus beaux hôtels particuliers de Londres, proche de Covent Garden.

La troisième journée était constituée d'une session en matinée et de la cérémonie de clôture et de remise de prix. Pour sa première participation, la délégation de l'Inalco a obtenu un deuxième prix de *outsanding delegate*, décerné à l'un de ses membres pour sa prestation comme représentant afghan dans l'*Economic and Social Council*.

Perspectives

L'enthousiasme soulevé par cette première participation de l'Inalco à un MUN a conforté notre volonté, pour pérenniser cette expérience, de développer des partenariats entre Promethei et d'autres écoles ou universités française telles que Polytechnique, la Sorbonne, l'IRIS, l'ILERI et Sciences Po Paris.

Ces établissements ont été invités les 3 et 4 avril 2014 à l'Inalco pour une simulation en vue de la préparation d'une nouvelle délégation de l'Inalco qui participera du 22 au 25 mai 2014 au Paris International Model United Nations.

Jean-Christophe GROGNET
Président de l'association Promethei

Assemblée générale annuelle

L'Assemblée générale 2014, qui s'est tenue pour la troisième année dans l'auditorium du PLC (Pôle des langues et civilisations), a été ouverte le mercredi 5 mars, après un long diaporama retraçant les grands événements de l'association au cours de dix dernières années.

La présidente Françoise MOREUX dit sa reconnaissance à la centaine de membres qui a répondu à la convocation (membres présents ou représentés). Les courriers parvenus à l'Inalco après la date du 5 mars n'ont malheureusement pas pu être pris en compte.

Elle exprime également, au nom de toute l'association, ses remerciements envers l'Inalco qui nous permet de nous réunir dans cette somptueuse salle très convoitée. Elle remercie aussi les techniciens qui nous assistent lors des manifestations que nous organisons dans ce lieu.

*

* *

Comme il est de coutume, la réunion débute par une minute de silence à la mémoire des membres de l'association décédés dans l'année qui vient de se terminer. Pour 2013, nous rendons ainsi hommage à :

M. Antoine GAUTIER,
M. Roger DELADRIÈRE,
M. Georges CALVET,
M. Gabriel PLISSON.

*

* *

Rapport moral et compte rendu des activités de l'année 2013

Dans un premier temps, la présidente Françoise MOREUX fait l'inventaire des réunions du Conseil d'administration qui se sont tenues au long de

l'année 2013. Elles sont au nombre de 7, se tenant les 16 janvier, 20 mars, 21 mai, 3 juillet, 17 septembre, 7 octobre et 18 novembre.

Quelques réunions de bureau (trois exactement) se sont tenues au cours du dernier trimestre : les 16 octobre, 19 et 29 novembre, principalement pour traiter d'un sujet douloureux qui sera évoqué plus tard.

Des courriers aux adhérents ont été envoyés les 14, 15 et 31 janvier, 22 février, 20 mars, 13 mai, 18 juin, 23 septembre, 24 octobre, 7 et 27 novembre.

Leur mises sous pli sont l'occasion d'échanges nombreux et fructueux dans une atmosphère conviviale (avec parfois des petites friandises pour se donner des forces...).

Aux côtés des étudiants, Françoise MOREUX a participé aux réunions de la COVE (Commission de la vie étudiante) au sein de l'Inalco les 4 février, 18 mars, 27 mai, 14 octobre et 9 décembre, ainsi qu'à des réunions avec les associations étudiantes les 5 et 10 avril, 6 juin, 13 et 17 septembre, 21 octobre, 18 novembre et 9 décembre.

Au cours de l'année 2013, notre présidente a également participé aux réunions du groupe de travail en vue de la création d'une Fondation Inalco, les 22 février, 19 mars, 26 avril, 11 juin, 2 juillet, 10 octobre, 7 novembre et 3 décembre. Nous laisserons la parole sur ce sujet à Mme Manuelle FRANCK, la présidente de l'Inalco, dans son intervention tout à l'heure.

Pour ce qui concerne le compte rendu de nos manifestations et activités propres, la parole est donnée au secrétaire général Emmanuel DE BRYE :

En suivant l'ordre chronologique de l'année 2013 nous mentionnerons les événements suivants :

Le jeudi 14 janvier 2013

Henri MARCHAL, pour qui le Louvre n'a pas de secret, a organisé deux visites guidées du nouvel espace consacré au sein du Musée du Louvre aux arts de l'Islam. Sous une verrière ondulée soutenue par une résille métallique se déploient sur près de 3 000 m² 2 800 objets élaborés entre le VII^e et le XX^e siècles et provenant des différentes aires géographiques où la civilisation islamique s'est étendue. Ces pièces raffinées réunissant des coupes et des aiguères, des lampes de mosquées, des coffrets de bois ou d'ivoires, de l'orfèvrerie et des armes nous ont rappelé, fort à propos, une belle parole du Prophète « Dieu aime la beauté ».

Le jeudi 24 janvier 2013

Dans l'auditorium un public nombreux a suivi avec attention la conférence de Suzanne CHAMPONNOIS, ancienne enseignante d'histoire et civilisation des Pays baltes à l'Inalco, dans une visite passionnante et très documentée de : RIGA, *la Paris du Nord... Capitale de l'Art nouveau*¹, illustrée par de belles photos.

Le samedi 16 février 2013

Toujours fidèles à la célébration du nouvel an chinois, Catherine MEUWESE et Françoise MOREUX ont donné rendez-vous aux adhérents pour les traditionnelles agapes au restaurant *Le Président* sis 120-124, rue du Faubourg du Temple dans le 11^e arrondissement de notre bonne capitale. Il s'agissait comme toujours de ne pas réunir seulement les anciens élèves de chinois mais tous ceux qui apprécient la cuisine des mandarins pour faire leurs adieux à l'année du Dragon d'eau noire et dignement accueillir l'année du Serpent d'eau. Ils furent 86 à répondre à l'appel, un record !

Le jeudi 21 mars 2013

Pour la fête traditionnelle Nowrouz qui marque l'arrivée du printemps en pays persans, Dejan BOGDANOVIC a proposé aux anciens élèves de se joindre aux membres du Café associatif de la Commune d'Aligre pour une soirée iranienne, avec des poésies et des chansons et aussi des dialogues autour des nouveaux objets persans dont a fait l'acquisition le Louvre pour son nouvel espace consacré aux arts de l'Islam.

Le mardi 9 avril 2013

Une table ronde, co-organisée par Faruk BILICI, professeur à l'Inalco et l'AAÉALO, a permis de présenter l'ouvrage *La Turquie, géographie d'une puissance émergente*², premier manuel du genre (en langue française) avec ses deux auteurs : Marcel BAZIN³, ancien élève et professeur émérite à l'Université de Reims (également fils d'un ancien et prestigieux enseignant de l'Inalco), et Stéphane DE TAPIA, directeur de recherche au CNRS et chargé de cours à l'Université de Strasbourg.

1. Voir le texte de cette conférence dans *Orients* de juin 2013 (pp. 93-105).

2. Voir *Orients* d'octobre 2013 (pp. 19-20).

3. Marcel BAZIN est membre de l'AAÉALO.

Cette manifestation dans les locaux de l'Inalco en totale coopération avec le corps enseignant de l'Inalco était en quelque sorte une « première du genre », cela mérite d'être souligné.

Les mardi 9 et 16 avril 2013

Dans un silence de bénédictins, deux groupes d'une dizaine de personnes chacun, ont suivi Madame Soline LAU-SUCHET, pour une visite spécifique du fonds chinois de la BULAC. Chargée de collections pour le domaine chinois, Madame LAU-SUCHET a profité de cette occasion pour révéler à ceux qui l'accompagnaient certains des secrets littéraires de l'Empire du milieu.

Le mardi 16 avril 2013

Les éditions Rue du monde avaient approchés notre association pour réaliser un livre pour enfants intitulé *Le livre qui parlait toutes les langues*. Ce fut une aventure tout à fait remarquable, car elle a permis à des enseignants, des étudiants, des anciens élèves et même des personnels de l'Inalco d'être réunis autour d'un même projet⁴.

Les traductions ont été faites puis, ensuite, enregistrées toutes le même jour (le 16 avril) dans notre bureau, devenu un véritable studio.

Cette opération avait un but humanitaire : pour deux livres achetés avant le 15 août 2013, un livre était offert par les éditions Rue du Monde aux enfants emmenés au bord de la mer par le Secours populaire français.

Le jeudi 25 avril 2013

L'AAÉALO n'a pas manqué de participer à la Journée du goût qui demeure le rendez-vous annuel très attendu par tous les gourmets orientalistes fréquentant notre bonne et vieille maison. Cette année, notre association proposait, à son stand, des plats divers qui, comme la composition de ses adhérents, pouvaient constituer un menu complet. Ainsi, Véronique JOBERT avait confectionné une salade russe, Catherine MEUWESE des brochettes de poulet au saté, Évelyne Noygues, un friand feuilleté albanais au fromage, Évelyne HUET une marmite mongole et Françoise MOREUX un riz aux huit trésors.

L'AAÉALO avait conçu un jeu-concours pour lequel l'association avait donné un certain nombre de lots. Il s'agissait de deviner à l'aveugle une

4. Voir *Orients* d'octobre 2013 (pp.21-22).

douzaine d'épices. Il s'avère que l'exercice était très difficile, puisque les deux premiers gagnants *ex aequo* n'ont pu reconnaître que cinq épices parmi les anis vert, badiane, cardamome, carvi, citronnelle, clou de girofle, coriandre, cumin, gingembre, muscade, paprika et piment de Cayenne !

Le lundi 27 mai 2013

Notre association a projeté en début de soirée, dans l'auditorium, le film du Marocain Kamal HACHKAR, *Les échos du Mellah*, qui retrace la passionnante odyssée de Juifs berbères immigrés en Israël. L'histoire de cette communauté qui relie l'extrême Occident du monde arabe à Jérusalem a vivement intéressé un public avide de connaissance et d'échanges d'opinions⁵.

Le lundi 10 juin 2013

Nous avons voulu donner un coup de pouce à l'association Afrinalco, nouvellement créée, en juin en promouvant sa première manifestation, avec la présentation d'un film primé au festival FESPACO : chaque année, un jury de professeurs et d'élèves se rend à Ouagadougou. C'est la raison pour laquelle nous avons retranscrit aussi dans le bulletin *Orients* l'expérience vécue de ces étudiants qui participaient à ce jury pour la première fois⁶.

C'est ainsi qu'a été présenté le film *Tey (Aujourd'hui)* du réalisateur sénégalais Alain GOMIS, primé au FESPACO. Le film a été précédé d'un concert et de chant, de la projection d'un documentaire réalisé par les étudiants qui ont participé au jury du festival et suivi d'un débat très intéressant avec le réalisateur, enfin d'un pot convivial.

Le mercredi 3 juillet 2013

C'est la date de la première remise officielle à la BULAC des ouvrages, proposés par les anciens élèves, dont les fiches ont été retenues (83 sur les 132 présentées) par les experts de la prestigieuse bibliothèque. En réalité, ce sont 195 documents différents en langues albanaise, chinoise, roumaine et russe qui ont été donnés ce jour-là.

Cette opération, rappelons-le, est destinée à être renouvelée chaque année.

5. Voir *Orients* d'octobre 2013 (pp.25-26).

6. Voir *Orients* d'octobre 2013 (pp. 27-30).

Le samedi 5 octobre 2013

Notre association a participé au grand événement annuel des Langues O' qu'est la *Rentrée Inal'culturelle*, organisée par toutes les associations étudiantes et destinée à présenter l'établissement et toutes les aires culturelles des langues et civilisations qui y sont enseignées aux nouveaux inscrits, mais aussi au grand public, notamment aux habitants du 13^e arrondissement. Comme nous le faisons depuis deux ans, nous avons tenu un stand. En 2013, notre contribution était originale : nous proposons gratuitement des livres donnés par les anciens élèves aux étudiants actuels (notamment les ouvrages que la BULAC n'a pas retenus). Cette action a rencontré un vif succès et a permis un dialogue intergénérationnel.

Le mercredi 9 octobre 2013

Sterenn LE MAGUER, doctorante en archéologie islamique à travers une conférence particulièrement originale sur *Le commerce de l'encens*⁷ nous a fait découvrir les prémisses d'un échange de parfum, nous a initié à la botanique tout en nous renseignant sur l'évolution historique de l'usage immémorial de la myrrhe et de l'encens. Ce fut aussi, pour la plus grande joie du public, l'occasion d'un voyage virtuel dans les antiques royaumes sudarabiques ainsi que dans le Yémen actuel et le fascinant sultanat d'Oman.

Le mercredi 16 octobre 2013

Professeure émérite à l'Inalco et spécialiste de la langue et de la culture des peuples de l'Alaska, de l'Arctique canadien et du Groenland, Michèle THERRIEN nous a présenté un panorama impressionnant sur *les Inuit*⁸. La conférencière s'est plus particulièrement attachée à traiter le thème du réchauffement climatique et surtout la façon dont il est appréhendé par les populations du grand Nord.

Le mercredi 13 novembre 2013

Les enseignants de l'Inalco Françoise KREISSLER (membre de l'AAÉALO) et Sébastien COLIN ont préparé un colloque sur l'environnement de la reconnaissance de la République populaire de Chine par la France dans la personne du général de Gaulle. La journée avait pour titre *la France et RPC : les contextes de la normalisation (1950-1964)*. Le vocable « contextes »

7. Voir le texte de cette conférence dans *Orients* de février 2014 (pp. 43-52).

8. Voir dans le présent numéro à la rubrique Conférences (pp. 87-93).

au pluriel avait bien tout son sens puisque les différents intervenants ont traité le sujet de divers points de vue, juridique, historique, littéraire, etc...

L'AAÉALO), comme les Archives des Affaires étrangères, ont contribué à l'organisation de ce colloque.

Mme Nathalie LOISEAU, qui est, rappelons-le, directrice de l'ÉNA, ancienne élève de l'Inalco et membre de notre comité d'honneur, a bien voulu, à notre demande, honorer de sa présence cette journée. Nous avons également pu revoir une petite partie des photos d'André TRAVERT datant des premières années de la RPC. André TRAVERT est un diplomate ancien élève des Langues O' pour lequel nous avons aidé la direction des Archives à un hommage d'une journée en décembre 2010⁹. Deux des enfants d'André TRAVERT ont été élèves aux Langues O' et Liliane est membre bienfaitrice de notre association (elle habite San Francisco et ne peut donc assister à nos manifestations)

Le mercredi 18 décembre 2013

Véronique JOBERT et Lorraine de MEAUX, toutes deux spécialistes reconnues de la Russie contemporaine, nous ont, dans une brillante conférence *Intelligentsia*¹⁰, présenté de passionnants regards croisés sur les parcours de certaines élites dans les méandres des relations mystérieuses et troubles qui n'ont jamais cessé entre Paris et Moscou depuis la cataclysmique année 1917 jusqu'à 1991. Leur intervention visait à présenter le catalogue de la grande exposition éponyme dont elles étaient commissaires, faisant le point sur les allées et venues tant physiques qu'intellectuelles de réfugiés, de naïfs, de traîtres, de dissidents et de compagnons de route égarés, de combattants de la liberté.

Emmanuel DE BRYE
secrétaire général

La présidente Françoise MOREUX reprend la parole pour donner quelques détails de nos autres activités ou réalisations :

9. Voir *Orients* de février 2011 (pp. 17- 21).

10. Voir dans le présent numéro à la rubrique Conférences (pp. 95-113).

Le bulletin *Orients*

Ceux qui ne sont pas abonnés ne peuvent pas savoir que nous n'avions plus à proprement parler un comité de rédaction puisqu'il était réduit à une seule personne. Après la démission de M. Yohanan LAMBERT, nous avons donc constitué un véritable comité de rédaction dont le but principal est de refléter la grande diversité de ce qui est enseigné à l'Inalco.

Nous avons pu rencontrer la maquettiste et avons repris les termes du contrat initial qui nous lie à elle : 120 pages, des rubriques aux contenus définis...

Les portes sont ouvertes à ceux qui souhaiteraient participer à ce Comité de rédaction.

Je ne saurais trop recommander à tous nos adhérents de s'abonner et de lire ce bulletin qui contient beaucoup d'informations avec des rubriques fixes, notamment :

- Actualités relatant tout événement concernant l'AAÉALO et/ou l'Inalco ou mettant à l'honneur toute personnalité en lien avec l'association et/ou l'établissement ;
- Témoignages d'anciens élèves ou d'étudiants actuels ;
- Conférences : textes remis par les conférenciers afin que tous puissent avoir accès à ce qui a été dit lors de nos activités ;
- Langues et civilisations est une rubrique qui englobe tous textes de valeur historique, scientifique, littéraire, etc.

Voyages

Le voyage vers Riga en septembre 2013 n'a pas fait l'objet d'une publicité par courrier et n'a figuré que dans notre site internet, en vertu de quoi il n'a pas eu un grand succès. J'en suis encore désolée vis-à-vis de Mme CHAMPONNOIS.

Le voyage à Madagascar, programmé la deuxième quinzaine de mars 2014, a dû être annulé faute d'un nombre suffisant de participants. Nous en sommes très attristés, d'autant que cette situation nous fait perdre l'argent des acomptes que nous avons versés pour les réservations. Il serait souhaitable que ce voyage, dont l'itinéraire avait été préparé avec l'aide précieuse du professeur RAKOTOARISOA, puisse être programmé dans les mois qui viennent. Cela nous permettrait de découvrir les richesses multiples

d'un superbe pays, en mettant à profit le soin apporté à la préparation d'un circuit original.

Droits d'auteur

Aucun des traducteurs et locuteurs n'ayant été rémunéré pour *Le livre qui parlait toutes les langues*, les éditions Rue du Monde avaient initialement souhaité verser une somme aux œuvres de l'Inalco. Mais cette opération s'est avérée difficile à mettre en place.

L'AAÉALO ayant assuré la coordination pour cet ouvrage, l'éditeur a donc proposé qu'une convention au terme de laquelle nous bénéficions d'un petit pourcentage des droits d'auteur, et qui fut signée en juillet 2013.

Une première somme de 500 € nous a été versée et notre Conseil d'administration a pris la décision de faire bénéficier à l'avenir les étudiants de cette somme. C'est ainsi que nous avons fait don de 100 € au BDE (Bureau des étudiants) pour l'aider à acquérir des costumes dans le cadre de la préparation de son spectacle théâtral annuel.

Nous sommes conviés à assister aux représentations d'*Electronic City* les 5 et 6 mai prochains.

Opération don de livres à la BULAC

Cette année encore nous poursuivrons cette opération. Dans notre courrier d'octobre 2013, vous avez tous reçu la fiche-type permettant de donner à la BULAC des informations précieuses sur les ouvrages que vous souhaiteriez donner à la bibliothèque.

Actuellement, nous attendons le feu vert pour remettre nos fiches (au nombre de 180 aujourd'hui) pour examen par les experts...

Le rapport moral et le compte rendu des activités sont soumis à l'assemblée qui les approuvent à l'unanimité.

*

* *

Nous allons passer maintenant à la présentation des comptes de l'année 2013.

Cet exercice nous a demandé un gros travail de reconstitution, car M. LAMBERT a donné sa démission début septembre, à mi-mandat. Il ne nous a pas remis tous les documents qu'il détient encore chez lui, notamment toutes les factures se rapportant à cet exercice, et il nous a donc fallu reconstituer les comptes avec les éléments en notre possession, ce qui nous a empêchés de faire une véritable comparaison avec les années précédentes.

Je veux publiquement remercier plusieurs personnes :

Henri MARCHAL, notre vice-président, qui a bien voulu prendre en charge la trésorerie.

André JULLIEN qui, en qualité d'ancien trésorier, nous a donné de bons conseils et continue à veiller sur notre fonctionnement en ces temps difficiles.

Philippe JULLIAN-GAUFRES qui nous a aidés également, notamment pour présenter notre demande de subvention à l'Inalco en novembre 2013.

En raison des services rendus, notre Conseil d'administration a promu M. Philippe JULLIAN-GAUFRES au rang de membre honoraire. Il a également accepté de tenir le rôle de vérificateur des comptes. Il a malheureusement eu un empêchement de dernière minute et n'est donc pas parmi nous ce soir, mais je vous prie de l'applaudir, même en son absence.

Françoise MOREUX
Présidente

La parole est donnée à Henri MARCHAL pour le :

Rapport financier 2013

Le tableau des comptes 2013 est projeté sur l'écran.

Observations

Avec un excédent affiché apparent, les comptes de l'exercice écoulé se présentent comme suit au 31 décembre 2013 :

Les recettes courantes s'élèvent à : 14 987,60 €.

Les dépenses courantes s'élèvent à : 13 407,24 €, selon le détail ci-après.

Recettes

Une ventilation a été opérée entre cotisations simples et dons des adhérents. Seule est considérée comme don la partie supérieure au montant de la cotisation simple.

À cet égard on ne saurait trop remercier les bienfaiteurs qui représentent pour nous une aide fort précieuse. En 2013, nous avons compté 18 bienfaiteurs.

C'est aussi l'occasion de préciser les principes que nous sommes amenés, d'après les dernières instructions, à appliquer pour l'établissement des reçus fiscaux qui ne peuvent être recevables que pour la partie supérieure à la cotisation simple et l'abonnement. Le montant des « donations » est ainsi réduit à l'excédent du forfait de 45 €.

Pour l'année 2013, les cotisations de 323 adhérents ont totalisé 6 390 €, dont 316 à 20 € et 7 étudiants de moins de 26 ans à 10 €.

Les dons comptabilisés selon le décompte indiqué se montent donc à 1 640 €.

Pour le produit des abonnements à notre bulletin *Orients*, nous avons enregistré 230 abonnements pour un total de 5 815 €.

À cela s'ajoute le produit des placements et des droits d'auteur relatifs au *Livre qui parlait toutes les langues* auquel l'association a participé, pour un total de 1 142,60 €.

Dépenses

Les dépenses se situent dans le même ordre de grandeur que pour les exercices précédents.

Le principal poste de dépenses est l'impression des trois bulletins *Orients*: 9523 €.

Viennent ensuite les fournitures: 2 606,64 €.

Les manifestations n'ont totalisé en 2013 que 321 €, ce qui est dû à des raisons exceptionnelles: l'Assemblée générale de l'an dernier n'a donné lieu à aucune dépense, car elle avait été programmée le jour même de l'inauguration officielle des locaux de l'Inalco et les participants avaient pu bénéficier de la réception de ce grand événement.

Conclusions

Si des anomalies ont été relevées dans la gestion pour le dernier exercice, ce qui a eu pour conséquence que je devienne votre nouveau trésorier,

la situation des comptes de l'association est bonne et ne recèle pas de difficultés de fonctionnement.

Je vous remercie de votre attention et sou mets à l'assemblée le présent rapport pour approbation.

Henri MARCHAL
Vice-président et trésorier

Le rapport financier est approuvé à l'unanimité.

*

* *

Les grandes lignes des perspectives pour l'année 2014 sont dans le droit fil des orientations prises par l'association, notamment depuis le regroupement de l'établissement dans un seul lieu.

Il s'agit donc de maintenir et renforcer toutes voies de coopération et collaboration avec :

- les étudiants, notamment par le biais des associations étudiantes ;
- les services administratifs de l'Inalco, en particulier les directions de la scolarité et de la communication ;
- le corps enseignant ;

dans le but de répondre plus efficacement à notre mission et nos objectifs.

Notre principal projet pour l'année 2014 est une refonte complète de notre site internet.

Il se trouve que le site même de l'Inalco est lui aussi en refonte. Nos bonnes relations avec les différents services de l'Inalco nous permettront donc d'être en phase avec notre établissement pour que notre site s'intègre dans les meilleures conditions.

Peut-être alors le consulterez-vous plus fréquemment et deviendra-t-il un vecteur d'émulation au sein même de l'association, qui apparaîtra, pour les étudiants actuels, comme une suite logique de leur parcours après leur diplôme.

Vous savez tous combien je suis idéaliste, pour ne pas dire utopiste, mais pour progresser un peu il faut viser beaucoup, alors je formule le souhait que chacun de vous soit plus audacieux et n'hésite jamais à faire

des propositions et des suggestions, pour que l'AAÉALO reflète le trésor incomparable qu'est la diversité, non seulement des enseignements qui sont dispensés dans ces murs, mais aussi l'imagination infinie des élèves, dans les domaines les plus variés où ils mettent à profit ce qu'ils ont acquis ici.

Françoise MOREUX
présidente

La parole est redonnée à Henri MARCHAL :

Budget prévisionnel 2014

Le tableau du budget prévisionnel 2014 est projeté sur l'écran.

Ainsi que cela va apparaître dans les prévisions 2014, des dispositions ont été prises pour optimiser nos comptes.

Pour les produits, les prévisions se situent dans le même ordre de grandeur. Nous comptons bien conserver nos adhérents de 2013 et il nous est permis d'espérer accroître leur nombre en 2014.

Pour les charges, nous avons déjà entrepris de les réduire à plusieurs niveaux, notamment :

- l'achat de fournitures : nous prévoyons une baisse significative des dépenses de fournitures qui s'avèraient ne pas correspondre exactement à nos besoins, dans la mesure où nous bénéficions d'une aide matérielle de l'Inalco dans le cadre de la convention qui nous lie à l'établissement, notamment en matière de reprographie. Cette aide concerne également les affranchissements (poste important puisque nous vous faisons parvenir des courriers postaux).
- L'impression du bulletin *Orients* : des économies résulteront de nouvelles et avantageuses conditions d'impression d'une part (en vigueur depuis le numéro d'octobre 2013) et de la limitation du nombre de pages à 120 d'autre part.
- Les frais bancaires : nous nous délestons des frais liés à la consultation internet des comptes.

Ces économies devraient nous permettre de dégager une provision de 1900 € destinée à la refonte de notre site internet. Le complément, car le coût devrait être supérieur à cette somme, sera alors prélevé sur nos réserves.

Henri MARCHAL
vice-président et trésorier

*
* *

Statuts et règlement intérieur

Les textes révisés des statuts de l'association et de son règlement intérieur avaient été diffusés avec la convocation à l'Assemblée générale, afin que les adhérents puissent en prendre connaissance.

Les textes (projetés sur l'écran) ont été re-examinés par les membres présents et soumis à leur approbation :

- les statuts ont été approuvés à l'unanimité,
- le règlement intérieur a été approuvé à l'unanimité moins une abstention.

(Ces textes sont repris dans la présente rubrique Actualités)/

*
* *

Élections du nouveau Conseil d'administration

Cinq postes étaient à pourvoir.

Seules, deux personnes ont fait acte de candidature, deux membres du CA en fin de mandat :

- Catherine MEUWESE (actuelle secrétaire générale-adjointe),
 - Françoise MOREUX (actuelle présidente),
- ont signifié leur souhait d'être reconduites.

Faute d'autres candidats, il n'est pas procédé à des élections formelles, et ces deux personnes, Catherine MEUWESE et Françoise MOREUX, sont

donc considérées comme réélues et reconduites au sein du Conseil d'administration.

(La composition du Conseil d'administration 2014 fait l'objet d'un article séparé dans la présente rubrique Actualités).

*

* *

Intervention de Mme Manuelle FRANCK, présidente de l'Inalco

La parole est alors donnée à Madame Manuelle FRANCK, présidente de l'Inalco, qui a clôturé cette réunion par ces mots :

Je vous remercie vivement de m'avoir conviée à dire quelques mots en clôture de l'assemblée générale de l'Association des anciens élèves de l'Inalco. J'ai bien sûr rencontré ces derniers mois plusieurs membres de l'association mais c'est la première fois que je m'exprime devant l'ensemble des membres depuis mon élection à la présidence de l'Institut.

Je me présente rapidement. Je suis géographe, spécialiste de l'Asie du Sud-Est, et j'enseigne à l'Inalco depuis 1990. J'y ai assumé un certain nombre de fonctions collectives, avant d'être élue à la présidence en mars 2013, il y a un an maintenant. J'ai pris mes fonctions à un moment particulièrement riche et enthousiasmant de la longue histoire de notre Institut. En effet, le regroupement de nos enseignements, de nos étudiants, de nos personnels au Pôle des langues et civilisations, que nous devons au travail acharné de mes prédécesseurs, a créé une véritable dynamique qui manifeste et rend visible tout le potentiel de notre Institut.

L'Association des anciens élèves a pris toute sa part dans cette dynamique par ses nombreuses initiatives et je voudrais en remercier l'ensemble des membres, et tout particulièrement le bureau. Outre la publication de la revue *Orients*, l'association propose régulièrement des manifestations scientifiques et culturelles qui densifient encore la programmation de l'Institut et contribuent à sa vitalité et à sa notoriété. L'association a su également travailler en partenariat avec les autres associations et les services de l'Institut pour l'organisation de plusieurs rencontres, comme le forum professionnel, les journées portes ouvertes, les journées culturelles... Participant activement à la vie de l'établissement et faisant connaître l'Institut et ses

activités, l'association joue aussi pleinement son rôle d'animation du réseau des anciens élèves.

Le projet pour l'Inalco dans les années à venir est ambitieux. Il l'est en termes de maintien constant de la qualité de nos enseignements et de nos recherches, mais aussi d'adaptation de notre offre de formation aux attentes de nos publics, notamment en matière de professionnalisation. Nous apportons depuis plusieurs années des réponses aux enjeux d'insertion professionnelle en bâtissant des cursus adaptés. L'insertion professionnelle de nos étudiants doit pouvoir s'appuyer aussi sur le réseau des anciens élèves et je sais pouvoir compter sur votre disponibilité pour conseiller et accueillir les étudiants d'aujourd'hui.

La recherche de financements est une nécessité impérieuse en ces périodes budgétaires contraintes. L'Inalco a récemment voté le principe de la création d'une fondation et réfléchi aux projets susceptibles d'être financés dans ce cadre. Nous préparons l'élaboration de ses statuts. L'association des anciens élèves est partie prenante de ce projet, qui demandera une mobilisation de tous.

En vous remerciant à nouveau, je souhaite à l'Association la poursuite de ses nombreuses activités dans les années à venir et l'assure du soutien de l'Institut dont elle est le prolongement indispensable.

Manuelle FRANCK
Présidente de l'Inalco

*

* *

Un cocktail préparé par le restaurant iranien « Norouz » voisin de l'Inalco a ravi les palais, pendant que le groupe vocal JIVELI enchantait par ses chants¹¹ les heureux participants de cette Assemblée générale.

11. Voir les textes de ces chants et la présentation du groupe JIVELI dans la rubrique Langues et Civilisations du présent numéro (pp. 117-121).

Statuts

Texte approuvé par l'Assemblée générale du 5 mars 2014

ARTICLE 1^{er}: Constitution

Il est fondé entre les adhérents aux présents statuts une association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901, ayant pour titre: Association des anciens élèves et amis des langues orientales (AAÉALO).

ARTICLE 2: Buts

L'association ainsi créée a pour but de :

- Maintenir et développer entre ses membres des liens de solidarité et d'aide mutuelle.
- Assurer un rôle de conseil auprès des étudiants de l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales) en vue de faciliter leur insertion dans la vie active.
- Contribuer au développement et au rayonnement de l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales).
- Mettre en œuvre tout moyen d'accroître l'intérêt pour l'étude des langues et civilisations orientales.

ARTICLE 3: Siège

L'association est sise à l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales) 65, rue des Grands-Moulins PARIS (13^e).

ARTICLE 4: Durée

La durée de l'association est illimitée.

ARTICLE 5: Membres

L'association se compose de membres titulaires, bienfaiteurs et honoraires.

Pour être membre titulaire il faut être à jour de cotisation. La cotisation des membres titulaires est fixée annuellement par décision du Conseil d'administration.

Les étudiants âgés de moins de 26 ans bénéficient d'une cotisation réduite sur présentation d'un justificatif (date de naissance).

Un membre bienfaiteur est une personne morale ou physique qui soutient l'association dans son fonctionnement par une cotisation dont le montant est supérieur à celui de la cotisation des membres titulaires.

Les montants des cotisations (titulaire et bienfaiteur) sont fixés annuellement par décision du Conseil d'administration.

Les membres honoraires sont des anciens élèves membres de l'association qui ont tenu des postes à responsabilité (anciens présidents) et/ou qui ont rendu des services reconnus à l'association. Ils sont désignés par le Conseil d'administration. Ils sont dispensés de cotisation, mais conservent leur droit de vote à l'Assemblée générale.

Le Comité d'honneur est constitué de personnalités dont les fonctions ou la notoriété sont liées aux langues et civilisations enseignées à l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales). Ils ne sont pas obligatoirement des anciens élèves.

La désignation de membre du Comité d'honneur est proposée par un ou plusieurs membres de l'association. Cette proposition doit obtenir la majorité absolue du Conseil d'administration. Il n'est demandé aucune cotisation aux membres du Comité d'honneur dont le rôle est uniquement consultatif.

ARTICLE 6: Perte de la qualité de membre

La qualité de membre de l'association se perd:

- par démission adressée par écrit (lettre ou courriel) au président,
- pour une personne physique par décès ou pour déchéance de ses droits physiques,
- pour une personne morale par mise en redressement judiciaire ou dissolution pour quelque cause que ce soit,
- pour non paiement de la cotisation,
- par décision du Conseil d'administration.

ARTICLE 7: Activités et ressources

Les activités de l'association servent ses objectifs et n'ont pas de but lucratif.

Les ressources de l'association proviennent des cotisations, de dons manuels, de subventions publiques autorisées par la loi, de la subvention de l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales) et du produit des activités non commerciales inhérentes à ses objectifs.

ARTICLE 8: Conseil d'administration

L'association est dirigée par un Conseil d'administration de douze à vingt quatre membres titulaires, anciens élèves de l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales) ou amis des langues orientales, élus au scrutin secret par l'Assemblée générale, pour trois années.

Le nombre précis de membres du Conseil d'administration est fixé chaque année par le Conseil, avant l'Assemblée générale.

Les membres de l'association ne pouvant pas justifier de la nationalité française peuvent être élus. Toutefois leur nombre, ajouté à celui des amis des langues orientales, ne peut excéder le cinquième de la totalité des membres du Conseil.

Les mandats sont renouvelables.

Outre les membres élus, le président de l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales) est membre de droit.

Le Conseil d'administration choisit chaque année, parmi ses membres, au scrutin secret, un bureau composé comme suit :

- le président de l'association,
- un ou plusieurs vice-présidents,
- un secrétaire général,
- un trésorier,
- éventuellement un secrétaire adjoint et un trésorier adjoint,
- un ou plusieurs membres supplémentaires pour missions spécifiques.

Le Conseil d'administration se réunit au moins une fois tous les six mois sur convocation du Président de l'association, à son initiative ou sur demande du quart de ses membres.

L'ordre du jour est établi par le président, après consultation des membres du Bureau. Les délibérations et décisions sont prises à la majorité des voix. En cas de partage, la voix du président est prépondérante.

Le secrétaire général dresse le procès verbal des séances et le transmet à chacun des membres.

Tout membre du Conseil d'administration ne participant pas ou ne se faisant pas représenter aux réunions pendant un an est considéré comme démissionnaire.

Les activités des membres du Conseil d'administration sont bénévoles. Toutefois des frais réels dûment justifiés, sont remboursables.

ARTICLE 9: Président

Le président convoque les réunions diverses de l'association. Il la représente dans tous les actes de la vie civile et est investi de tous pouvoirs à cet effet. Il a notamment qualité pour ester en justice au nom de l'association en qualité de défendeur et comme demandeur. Il préside toutes les assemblées.

En accord avec le Conseil d'administration, il recrute le personnel de l'association, fixe ses attributions et décide de sa rémunération.

ARTICLE 10: Secrétaire général

Le secrétaire général est chargé de la correspondance, des archives, des convocations aux réunions et assemblées, de la rédaction des procès verbaux, de la tenue des registres prévus par la loi.

ARTICLE 11: Trésorier

Le trésorier est chargé de la gestion du patrimoine de l'association, il effectue tous paiements, reçoit toutes sommes dues à l'association et en donne décharge ; il ne peut aliéner les valeurs appartenant à l'association qu'après l'accord du Conseil. Il tient une comptabilité régulière des opérations par lui effectuées et rend compte de la gestion lors de l'Assemblée générale.

ARTICLE 12: Assemblée générale

L'Assemblée générale comprend tous les membres de l'association à jour de cotisation. Elle a lieu au moins une fois par an à la date fixée par le Conseil.

Quinze jours au moins avant la date fixée, les membres de l'association sont convoqués par les soins du secrétaire général. L'ordre du jour, établi par le président, est indiqué sur les convocations.

Elle élit le Conseil. Elle approuve le bilan d'activité de l'association proposé par le président. Elle résout les problèmes qui peuvent se présenter quant à la gestion économique ou morale de l'association.

Elle décide des modifications des statuts, de la dissolution de l'association, ou de sa collaboration avec une autre association poursuivant un but analogue. Ne devront être traitées, lors de l'Assemblée générale, que les questions figurant à l'ordre du jour.

Toutes les décisions prises par l'Assemblée générale sont prises à la majorité simple des membres présents ou représentés. Un membre absent peut voter par procuration, par l'intermédiaire d'un autre membre de son choix, qui devra fournir une attestation.

Le nombre de procurations n'est pas limité.

ARTICLE 13: Assemblée générale extraordinaire

Si besoin est, ou sur la demande de la moitié plus un des membres inscrits, le président peut convoquer une Assemblée générale extraordinaire, suivant les formalités prévues à l'article 12.

ARTICLE 14: Règlement intérieur

Le règlement intérieur établi par le Conseil d'administration est destiné à fixer divers points non prévus par les statuts.

Règlement intérieur

Texte approuvé par l'Assemblée générale du 5 mars 2014.

Ce texte est complémentaire aux statuts, chaque paragraphe est précédé du numéro de l'article des statuts auquel il se réfère.

R. Article 3 – Sièg

L'association peut procéder à toutes modifications, consécutives au déplacement du siège de l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales).

R. Article 6 – Perte de la qualité de membre

La radiation d'un membre de l'association pour non-paiement de cotisation ne peut intervenir qu'après mise en demeure de procéder au règlement, effectuée par lettre recommandée. Sans réponse à cette mise en demeure dans un délai de 6 mois, le trésorier de l'association présente au Conseil d'administration une demande de radiation dûment motivée.

La radiation pour motif grave est prononcée par le Conseil d'administration statuant à la majorité des 2/3, notamment dans les cas suivants :

- condamnation à une peine afflictive ou infamante,
- injures proférées à l'encontre de l'association ou de l'un de ses membres,
- diffamation,
- concurrence déloyale, par la création d'une association parallèle,
- utilisation de son adhésion à l'association à des fins personnelles,
- violation des statuts.

En outre, le Conseil d'administration peut prononcer une radiation d'un de ses membres dans les cas suivants :

- violation du règlement intérieur,
- faute grave dans l'exercice des fonctions du Conseil d'administration ou du Bureau,
- action susceptible de nuire au renom de l'association.

Dans tous les cas précédemment énumérés, les membres de l'association peuvent intenter un recours contre la décision du Conseil d'administration devant l'Assemblée générale, dans les deux mois qui suivent la notification de la décision de radiation. L'intéressé présente ses explications devant l'Assemblée générale qui statue à huis clos.

Aucun membre de l'association ne peut faire état de son appartenance à l'association pour obtenir des avantages matériels à son profit. L'association se réserve le droit, dans ce cas, d'intenter des poursuites judiciaires.

R. Article 7 – Activités et ressources

Toutes les publications de l'association, notamment le bulletin *Orients* et l'Annuaire des anciens élèves, sont éditées sous la responsabilité du président de l'association.

Le Conseil d'administration nomme un rédacteur en chef parmi ses membres. Un comité de rédaction (composé de membres internes ou externes au Conseil d'administration) peut lui être adjoint.

Toutes les questions posées par les publications sont tranchées par le Conseil d'administration.

L'organisation de réunions, voyages, conférences ou rencontres incombe au Conseil d'administration. Ces manifestations peuvent être ouvertes à des tiers.

Le Bureau de l'association est chargé de l'organisation matérielle de ces manifestations. Des crédits peuvent être affectés par le Conseil d'administration à cette fin.

Dans le cadre de ses activités spécifiques, une convention régit les relations de l'association avec l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales).

R. Article 8 – Conseil d'Administration

Le Conseil d'administration est renouvelable chaque année par tiers.

Nul ne peut être membre du Conseil d'administration s'il n'est majeur, jouissant de ses droits.

La candidature aux élections de membre du Conseil d'administration doit être adressée au Bureau au plus tard huit jours avant l'Assemblée générale.

Le Bureau est responsable de la marche quotidienne de l'association. Il est élu pour un an par le Conseil d'administration au scrutin secret à la majorité simple, lors de la première réunion qui suit l'Assemblée générale

ordinaire annuelle. En cas de démission d'un des membres du Bureau, le Conseil d'administration procède pour le restant du mandat au renouvellement partiel.

Les membres du Conseil d'administration peuvent se faire représenter par l'un des membres présents aux réunions du Conseil d'administration. À cet effet, une procuration écrite doit être adressée au Bureau de l'association.

L'ordre du jour du Conseil d'administration est fixé par le Bureau de l'association. Il peut y être adjoint des questions diverses.

Le Bureau et le Conseil d'administration peuvent inviter à leur séance toute personne dont la présence peut être considérée comme souhaitable. Ces invités siègent avec voix consultative. Si cela est nécessaire, le Conseil d'administration peut prononcer un huis clos.

Toutes les élections ont lieu lors des réunions de Conseil d'administration et sont prises à la majorité simple.

Seuls ont le droit de vote les membres titulaires et honoraires, les membres du Comité d'honneur n'ayant qu'un rôle consultatif.

R. Article 9 – Président et vice-président(s)

Le président de l'Association peut être assisté par un ou plusieurs vice-Président(s) qui peu(ven)t être responsable(s) d'un secteur d'activité déterminé par le Bureau de l'association. Il(s) peu(ven)t, en outre, être chargé(s) par le président de certaines fonctions dont la réalisation incombe au Bureau de l'association.

R. Article 10 – Secrétaire général

Le Secrétaire général est chargé de :

- contrôler la tenue des archives de l'association,
- contrôler la tenue à jour de la liste des membres de l'association,
- établir le compte rendu de chaque réunion du Conseil ou du Bureau,
- établir le compte rendu moral annuel.

Il est aidé dans ses fonctions par le secrétaire adjoint.

R. Article 11- Trésorier

Le trésorier tient les comptes de l'association. Il est aidé dans ses fonctions par le trésorier adjoint.

Le président décide quels seront les membres qui disposeront, en dehors de lui et du trésorier, de la signature des comptes bancaires ou postaux.

Le trésorier n'est pas autorisé à se rembourser lui-même les dépenses qu'il a directement engagées au titre de l'association.

R. Article 12 – Assemblée générale

En cas d'empêchement du président pour présider l'Assemblée générale ordinaire ou extraordinaire, celui-ci peut désigner l'un des vice-présidents pour le remplacer.

Chaque membre de l'association peut se faire représenter en adressant au Bureau un pouvoir.

Tout pouvoir blanc est considéré comme adressé au secrétaire général de l'association.

Nul ne peut utiliser plus de dix pouvoirs. Dans le cas où une personne se trouve titulaire de plus de dix pouvoirs, elle doit transmettre les pouvoirs en sus à la(les) personnes de son choix.

L'Assemblée générale statue à majorité simple à main levée pour tous les scrutins, à l'exception de la désignation des membres du Conseil d'administration où elle vote à bulletin secret. Pour ce faire, un bulletin peut représenter plus d'une voix.

Les noms des votants présents ou représentés (procuration) doivent être consignés sur une liste.

Le dépouillement doit se tenir à huis clos en présence, et à l'exclusion de tout autre personne, d'un membre du Bureau et de deux ou trois assesseurs volontaires parmi les membres de l'association présents à l'Assemblée générale.

Chaque membre de l'association a le droit de prendre la parole et de demander des points d'information, le Président de séance étant tenu de donner la parole à quiconque la demande.

R. Article 14 – Application

Le présent règlement peut être modifié sur proposition du Bureau ou sur celle du quart des membres du Conseil d'administration.

Les modifications intervenues n'entrent en vigueur qu'après approbation par l'Assemblée générale.

Conseil d'administration 2014

Comme l'indiquent les statuts, nous rappelons que Mme Manuelle FRANCK, présidente de l'Inalco, est membre de droit.

À l'issue de la réunion post AG réglementaire, le lundi 10 mars 2014, la composition du Conseil d'administration reste inchangée par rapport aux décisions prises en octobre 2013, suite à la démission de Yohanan LAMBERT.

Le Bureau est constitué de :

- Françoise MOREUX : présidente
- Henri MARCHAL : vice-président et trésorier
- Catherine MEUWESE : secrétaire général adjointe

Chacun des administrateurs, dont les rôles ne sont pas limités, a un ou des domaines de compétence, d'inclination ou de disposition qu'il ou elle souhaite mettre au service de la bonne marche de l'association.

On peut retenir sommairement que :

- Régine DAUTRY souhaite aider les étudiants, notamment pour la rédaction de textes, en vue de publication,
- Véronique JOBERT est membre actif de notre nouveau Comité de rédaction,
- Évelyne NOYGUES est chargée des relations avec les universités,
- Alain SCHNEIDER reste l'incontournable webmaster de notre site internet et de notre page Facebook,
- Hélène SEKUTOWICZ-LE BRIGANT est chargée des relations extérieures, notamment avec les milieux diplomatiques.

En résumé, la bonne volonté prime encore sur les titres.

Par extension, il est bien évident que chaque membre de l'association peut, à tout moment, faire des suggestions, proposer des actions, écrire des articles pour publication dans le bulletin *Orients*¹.

C'est la condition nécessaire pour que notre association reste vivante. Il semble que ce message prend tout son sens avec :

1. Voir pp. 181-182: À propos d'Orients et Note aux rédacteurs.

Une nouvelle responsable des publications

Il semble important d'aviser nos adhérents de l'arrivée d'Albane DE CARMOY en qualité de responsable de nos publications, quoique ne faisant pas partie *stricto sensu* du Conseil d'administration.

Qu'elle soit ici officiellement remerciée d'avoir acceptée cette tâche.

Cette responsabilité est destinée à être modelée au fil du temps, notamment en fonction de la nouvelle stratégie que la direction de la Communication de l'Inalco est en train de mettre en place.

Françoise MOREUX
présidente

Rappel de la composition du Comité d'honneur :

- Mme Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE, secrétaire perpétuel de l'Académie française,
- M. François CHENG, de l'Académie française,
- Mme Danielle ÉLISSEEFF, historienne, directrice de recherche honoraire à l'EHESS,
- M. Philippe FÉNELON, compositeur,
- Mme Mireille HADAS-LEBEL, linguiste et historienne, professeure honoraire à l'INALCO,
- M. Jacques LEGRAND, ancien président de l'INALCO,
- M. David KESSLER, dirigeant de presse,
- Mme Nathalie LOISEAU, conseillère des Affaires étrangères, directrice de l'ÉNA,
- M. André SANTINI, homme politique, député-maire d'Issy-les-Moulineaux,
- M. René Samuel SIRAT, grand rabbin, professeur honoraire à l'Inalco.

Membres honoraires :

- M. Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT (président de 1999 à 2004),
- Mme Françoise BARRY,
- M. Philippe JULLIAN-GAUFRES,
- M. André JULLIEN,
- M. Alfred LUCAS (président de 1983 à 1996),
- M. Marc MENGUY (président de 1996 à 1999),
- M. Michel PERRET (président de 2005 à 2007),
- M. Francis RICHARD,
- M. André TAILLE.

Le Vietnam contemporain: littérature, cinéma linguistique Colloque scientifique international (17-18-19 mars 2014)

Dans le cadre de l'année croisée France-Vietnam, le colloque ouvert le 17 mars 2014 à l'Inalco, par son commissaire général M. Benoît PAUMIER, fait prospérer la vocation cosmopolite de l'établissement. Il s'est voulu novateur en présentant une nouvelle génération d'écrivains et en dévoilant la singularité de son expression littéraire, ainsi que le Salon du Livre a pu en témoigner en fin de semaine.

Trois disciplines étaient inscrites au programme de ces journées d'études: littérature, cinéma, linguistique.

En littérature, les dix ans qui avaient suivi la chute de Saïgon et la fin de la guerre avaient servi au regroupement de l'ancienne communauté littéraire vietnamienne à l'étranger et notamment en Californie du Sud, au Little Saïgon. L'intérêt pour sa production nostalgique, magnifiée par la distance et l'exotisme, s'est affaibli en même temps que son lectorat se réduisait tant à l'étranger qu'au Vietnam soucieux de propager d'autres discours frappés d'héroïsme. Les diasporas étaient déchirées entre souvenirs du passé et rêves d'un monde nouveau souvent transformés en désillusion.

Il ne semble plus nécessaire de revenir sur le passé et sur la guerre; avec le retour des échanges au Vietnam, la dichotomie Nord/Sud a cessé et l'opposition intérieur/extérieur n'est plus de mise. Désormais, les auteurs, encore trop méconnus, préfèrent écrire sur des sujets plus personnels et plus intimes. La nouvelle génération ignore la guerre et les restrictions qui l'accompagnaient. À l'âge de la mondialisation, elle élargit sa vision du monde au delà des thèmes guerriers et met en scène la perte de sens du monde avec une subjectivité longtemps réprimée et une sensibilité tournée vers la vulnérabilité des êtres. L'engagement a toujours contraint les auteurs à rester proche de la réalité de leur pays.

Depuis les débuts de l'ouverture économique et l'accentuation des échanges, la littérature vietnamienne retient l'attention des chercheurs de la Corée du Sud, de la Thaïlande et du Japon. De même elle est actuellement bien reçue en Chine.

Le cinéma développe de nos jours une approche de la société vietnamienne contemporaine dans une esthétique différente de celle qui prévalait précédemment. La nouvelle génération de cinéastes, majoritairement documentaristes, marque sa préférence pour les sujets sociaux et une description du monde qu'elle traite sur un ton émotionnel.

Les spécificités linguistiques du vietnamien compliquent le travail du traducteur qui doit percevoir le contexte dans lequel le roman est écrit pour pouvoir le restituer correctement au lecteur, quitte à l'expliquer. Umberto Eco a bien compris cette négociation : « Le traducteur doit ouvrir le même monde que celui que l'auteur a ouvert, fût-ce avec des mots différents ». C'est en français que la littérature vietnamienne est la plus traduite.

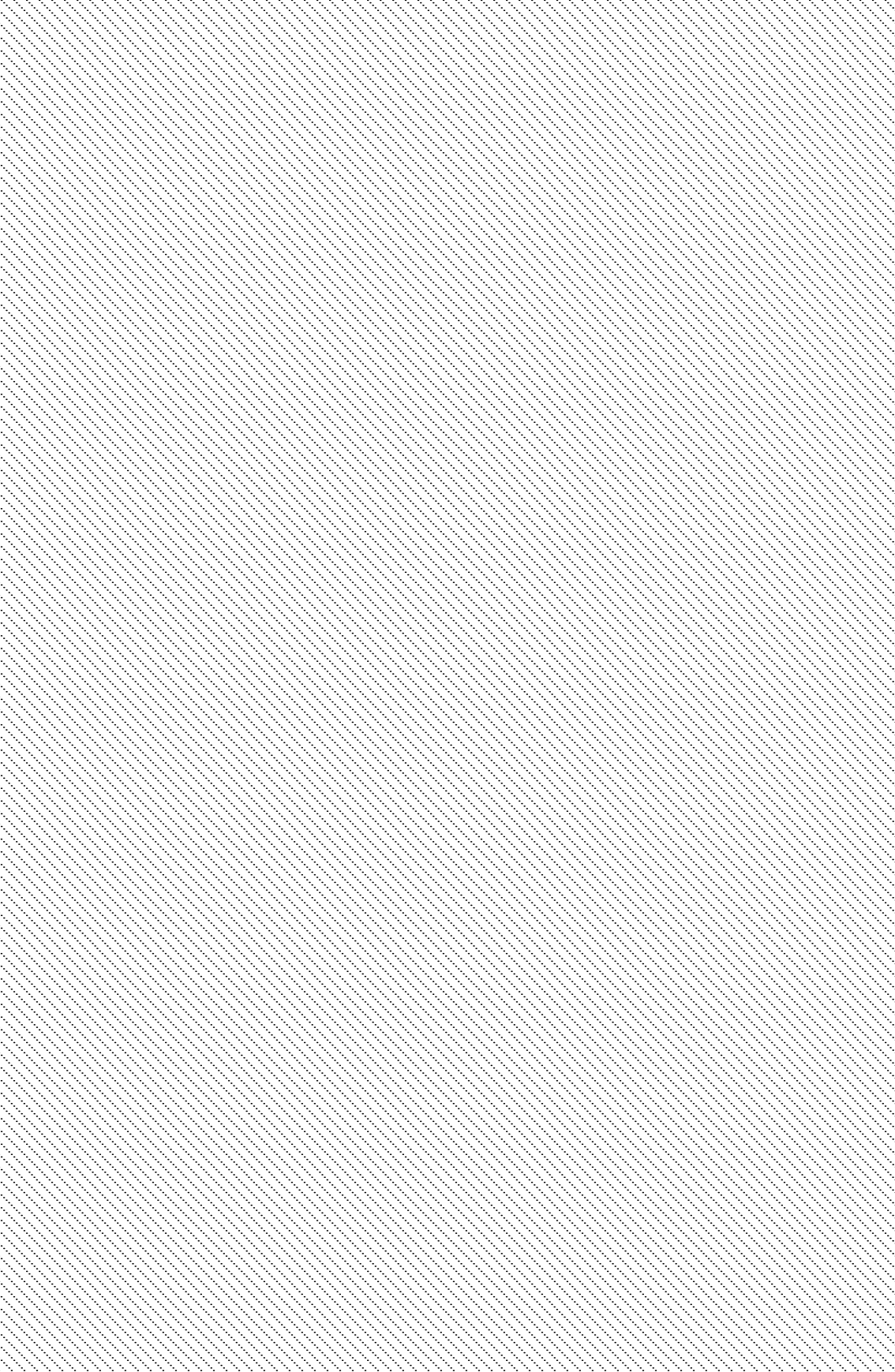
Dans le rapport entre la linguistique et la littérature, le symbolisme phonique de la langue vietnamienne se distingue du français par ses relations son-sens et constitue une particularité de cette langue à tons.

Enfin une table ronde qui a clos le colloque a conduit une réflexion sur le bilinguisme, l'identité mouvante de l'écrivain au carrefour de plusieurs cultures et sur les orientations de son inspiration.

Les 6 et 7 juin 2014, les débats se poursuivront à la Bibliothèque nationale de France.

Henri MARCHAL

Témoignages



Le 8 mars 2014, Journée Portes ouvertes de l'Inalco, le stand des anciens élèves de l'AAÉALO côtoyait celui de l'association Dejima¹. Une file impressionnante d'étudiants n'a cessé tout au long de la journée d'attendre pour obtenir des renseignements sur les études de la langue japonaise auprès des élèves actuels. Cela nous a permis, en qualité de voisins proches, de faire patienter les lycéens ou leurs parents et de bavarder avec eux. Ce fut également l'occasion d'échanges plus approfondis avec les représentants de l'association à succès!

C'est ainsi que nous avons fait la connaissance d'Emilia CHAMAYEVA et c'est avec sa permission que nous vous livrons notre conversation, sous le titre :

Un irrésistible attrait pour le Japon

Orients (FM) : Voulez-vous vous présenter à nos lecteurs?

Emilia CHAMAYEVA : Je m'appelle Emilia CHAMAYEVA. J'ai 21 ans. Je suis née à Ourous-Martan, à 24 km au sud-est de Grozny, la capitale de la Tchétchénie. C'est la deuxième ville du pays du point de vue de la population.

Orients (FM) : Puisque vous êtes au stand de Dejima, nous supposons que vous étudiez le japonais?

Emilia CHAMAYEVA : Oui, je suis en deuxième année.

Orients (FM) : Qu'est-ce qui vous a attirée dans l'étude de cette langue?

Emilia CHAMAYEVA : L'histoire et la culture japonaise me passionnent énormément. Je me suis sentie proche de cette culture sans réellement savoir pourquoi.

Orients (FM) : Qu'est-ce qui vous a motivée pour étudier à l'Inalco?

Emilia CHAMAYEVA : Pour être honnête, pas grand chose. Je viens de la ville de Troyes et je suis tombée sur Langues O' complètement par hasard. La conseillère d'orientation ne connaissait cet établissement que de nom. Comme j'étais sûre d'aller étudier à Paris, je me suis inscrite à l'Inalco.

1. Dejima: Association des étudiants japonisants de l'Inalco.

Orients (FM): *Vous me semblez passionnée par les activités mises en place par Dejima, avez-vous une responsabilité au sein de l'association ?*

Emilia CHAMAYEVA: Depuis cette année, je suis la trésorière de l'association. Étant quelqu'un de sociable, je voulais rejoindre une association pour découvrir de nouvelles choses et faire connaissance avec des étudiants de tous les départements. De plus, ça me permet de m'approcher un peu plus de la culture japonaise. Résultat, je suis très heureuse. Les membres des associations sont vraiment devenus une famille pour moi.

Orients (FM): *Vous exercez un job. Lequel ?*

Emilia CHAMAYEVA: Depuis juin 2013, je suis interprète à la Cour nationale du droit d'asile (CNDA).

Orients (FM): *Comment avez vous obtenu ce travail ?*

Emilia CHAMAYEVA: Complètement par hasard. Je ne cherchais pas à y travailler, mais l'opportunité s'est présentée et je n'ai pu refuser.

Au Forum professionnel, qui a eu lieu à Inalco l'année dernière, je suis allée à un stand d'une entreprise d'interprète travaillant notamment pour la CNDA et l'OFPRA (Office français de protection de réfugiés et apatrides). Ils cherchaient précisément une personne parlant le tchétychène et le français et m'ont demandé de leur envoyer mon CV. J'ai donc commencé à traduire pour les audiences à la CNDA en tchétychène et en russe.

Orients (FM): *Voulez-vous nous parler de vos origines tchétychènes ?*

Emilia CHAMAYEVA: Cela fait bientôt dix ans que je suis en France. Mes parents ont fait une demande d'asile et ont obtenu le statut de réfugiés politiques en 2005.

Pour être honnête, j'ai peu de souvenirs de mon pays d'origine. Je me rappelle de maisons à moitié détruites, de fenêtres qui, à force d'être brisées, avaient des sacs en plastique scotchés à la place des vitres. Les portails des maisons (il faut savoir qu'en général, chaque maison a sa propre cour, sur laquelle soit on construit une autre petite maison soit on entretient un petit verger) étaient constellés de trous causés par les bombardements et les fusillades. Je me souviens des tanks, des chars d'assaut, qui circulaient dans les rues. Ça m'a toujours fait peur et je ne comprenais pas pourquoi il y avait toute cette guerre et cette haine.

Je ne pourrais pas dire s'il y avait un couvre-feu ou non, mais il me semble qu'il était déconseillé de sortir le soir pour se promener. En 2004,

la mort du président Akhmed KADYROV, le père de l'actuel président de la Tchétchénie, a provoqué le soulagement d'un grand nombre de Tchétchènes. Mais c'est son fils, Ramzan KADYROV, qui lui a succédé à la présidence. La Tchétchénie, n'ayant rien de commun avec la Russie, a toujours souhaité son indépendance, et continue de la vouloir encore...

Aujourd'hui, d'après les informations, ce pays est divisé en trois groupes différents : il y a ceux qu'on appelle les Kadyrovzy, alliés de leur plein gré ou de force à Ramzan KADYROV, puis il y a les combattants (la guérilla tché-tchène) opposés au gouvernement, et le groupe d'extrémistes islamiques. Évidemment, la majorité de la population n'appartient pas ou ne veut appartenir à aucun de ces groupes. Je globalise, car la situation est plus que compliquée et je ne suis pas une spécialiste de la Tchétchénie.

Quand je suis arrivée en France, j'avais onze ans et je me suis directement intégrée à la communauté française. En tout cas, je n'aimerais pas retourner là-bas. Ma vie ici me convient parfaitement et j'en suis très heureuse. Si je devais y retourner, j'ai même un peu peur de ne pas m'y sentir à l'aise, ayant trouvé mon « chez moi » ici, en France.

Trois *tongxue*¹ français en Chine au moment du Grand Bond en avant².

Dès son accession au pouvoir en 1949, la Chine communiste ne tarda pas à accueillir des étudiants venus des pays du bloc soviétique³ et de l'Asie du Sud-Est, ainsi que des étudiants originaires d'Afrique. Mais elle s'est aussi intéressée aux pays occidentaux. Dès 1957, il y avait déjà deux étudiants italiens dont la célèbre journaliste Renata PISU. Il y avait aussi un Islandais, un Anglais et trois étudiants des pays scandinaves⁴.

Elle comptait bien aussi accueillir des étudiants français dans le cadre d'un échange mais les choses se sont avérées d'emblée plus difficiles même si lors du 9^e congrès des jeunes sinologues qui s'est tenu en France, JIAN Bozan, à l'époque doyen de la faculté d'histoire de l'Université de Pékin (Beida), membre de l'Académie des Sciences et délégué à l'Assemblée nationale, probablement invité par l'intermédiaire de l'association des Amitiés franco-chinoises⁵, avait ouvertement fait savoir que la Chine était favorable à l'échange d'étudiants et d'enseignants avec la France, mais que cet échange devait s'inscrire dans le cadre d'une convention signée au préalable.

Était présente à ce congrès Monique LANCHON, du ministère des Affaires étrangères qui a pour a ainsi dire pris au pied de la lettre les paroles de JIAN Bozan et lui a demandé d'interroger les autorités compétentes en Chine sur les conditions de ces échanges aussi bien matérielles que sur le plan des études et du niveau universitaire requis. Même si Monique LANCHON, assistée par le sinologue et linguiste Alexis RYGALOFF⁶ s'est penchée sur la question, même si le directeur adjoint de l'enseignement supérieur au

1. *Tongxue* 同学: camarades de classe.

2. Processus de modernisation sociale et économique lancé par MAO Zedong en 1958.

3. À titre d'exemple en 1955: il y a avait en URSS 9400 étudiants chinois et 700 dans les démocraties populaires (source: Archives diplomatiques).

4. D'après les propos recueillis auprès de Jacques PIMPANEAU (cf. texte dans même rubrique du présent numéro d'*Orients*, pp.73-77).

5. Cette association d'obédience communiste a été fondée en 1954.

6. Alexis RYGALOFF, décédé fin 2007 était un éminent sinologue dont la réputation s'étend au-delà de la France. Il a enseigné à l'Inalco et assuré en particulier pendant quatorze ans, de 1971 à 1984, la direction du Centre de recherches linguistiques sur l'Asie orientale dans le cadre du CNRS.

ministère de l'éducation, Maurice BAYEN, s'est dit prêt à aller en Chine dans un proche avenir pour conclure l'affaire, il semblerait que ce soit l'association des Amitiés franco-chinoises qui ait pris la relève. Le président des Amitiés, Jean DRESCH, fit savoir un beau jour de 1958 à Robert RUHLMANN et à Paul DEMIÉVILLE que la Chine offrait trois bourses à des étudiants diplômés de chinois.

Or venaient d'être diplômés (en 1957), avec à peu près la même meilleure note Jacques GUILLERMAZ⁷, Jean-Pierre DIÉNY⁸ et Jacques PIMPANEAU⁹. Jacques GUILLERMAZ, militaire de carrière ne put partir, Jean Pierre DIÉNY, sans doute pour des raisons personnelles renonça à cette opportunité. Seul, Jacques PIMPANEAU se rendit donc à Pékin¹⁰. Il y eut un *outsider* en la personne de Michel CARTIER¹¹ qui, bien que n'étant qu'en 2^e année de chinois, vit sa candidature retenue.

Mais comme le choix de ces candidats supposait que des bourses soient offertes à des étudiants chinois en retour et que cela ne fut pas le cas, la Chine se tourna directement vers le PCF (Parti communiste français) pour obtenir ce qu'elle voulait et c'est ainsi que Pierre GENTELLE¹², géographe de formation, partit à son tour en 1959. Mais la querelle sino-soviétique mit un terme définitif à ces échanges en 1960.

Il fallut donc attendre la reconnaissance diplomatique en 1964 pour que les échanges entre boursiers français et chinois reprennent.

Catherine MEUWESÉ

7. Le général GUILLERMAZ (1911-1998) a consacré sa vie à la Chine (cf. son ouvrage *Une vie pour la Chine-Mémoires (1937-1993)*, Robert Laffont. En 1959 il fonde à Paris le Centre de recherche et de documentation sur la Chine contemporaine.

8. Jean-Pierre DIÉNY a été de 1970 à 1997 directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études: Histoire et philologie de la Chine classique.

9. Jacques PIMPANEAU a enseigné de longues années à l'Inalco. Il est notamment un grand spécialiste du théâtre chinois.

10. Voir dans la même rubrique du présent numéro d'*Orients*: «Jacques PIMPANEAU, étudiant à Pékin à la fin des années 50».

11. Michel CARTIER est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS).

12. Pierre GENTELLE† (1933-2010) était directeur de recherche émérite au CNRS

Sans aucun doute, Jacques PIMPANEAU¹ est LE professeur de langue et de littérature chinoises qui a marqué ses élèves dans les années 60-70. Il fut récemment piégé par une étudiante chinoise venue l'interroger sur la période où il était étudiant à Pékin pour un travail sur les relations franco-chinoises antérieures à la reprise des relations diplomatiques, et un texte, comme s'il s'agissait d'une entrevue, a paru contre son gré, dans un hebdomadaire chinois Nanfang zhoumo (南方周末) du 7 mars 2014.

Puisque ce texte a été diffusé, Jacques PIMPANEAU nous a donné l'autorisation d'en reproduire des extraits dans nos pages² et nous lui adressons donc nos sincères remerciements.

Françoise MOREUX

Jacques PIMPANEAU, étudiant à Pékin à la fin des années 50

En 1958, la Chine souhaitait envoyer des étudiants chinois en France, mais à cette époque les deux pays n'avaient pas encore établi de relations diplomatiques. Le gouvernement chinois a pris l'initiative d'inviter d'abord deux étudiants français à venir en Chine. Ainsi peut-être cela inciterait-il la France à inviter en retour des étudiants chinois. L'année précédente, l'université de Pékin et l'université de Florence en Italie avaient signé un accord réciproque d'échange d'étudiants.

La France d'alors ne reconnaissait que le Guomindang et Taïwan. Le ministère des Affaires étrangères était anti-communiste et, lorsque DE GAULLE en 1964 a établi les relations diplomatiques avec la Chine, il a court-circuité le ministère des Affaires étrangères qu'il savait opposé à ce choix. Finalement, c'est en lisant les journaux que les diplomates ont appris que la France avait reconnu la Chine !

Toutefois, la reconnaissance de la Chine par la France était conditionnelle à la libération de deux Français détenus en Chine dont l'un s'appelait

-
1. Jacques PIMPANEAU est membre de notre association. Il a décliné il y a quelques années notre invitation à siéger à notre Comité d'honneur (nous le regrettons encore à ce jour...).
 2. Pour ce faire, et en raison de nos délais de publication, deux aimables adhérentes : Sabine DE VILLOUTREYS et Catherine LAN ont bien voulu faire cette traduction. Qu'elles en soient ici remerciées.

Henri VETCH. Cet homme était libraire et avait depuis des années ouvert à Pékin, rue Dongjiaomin xiang, la Librairie française. Il avait été emprisonné à cause de l'un de ses employés, un Japonais.

Ce Japonais et un Italien furent accusés en 1950 d'avoir comploté d'assassiner MAO Zedong. Était-ce vrai? On l'ignore encore aujourd'hui. Ils furent arrêtés et exécutés en août 1951. Comme ce Japonais travaillait à la Librairie française, son patron Henri VETCH, fut considéré comme anti-communiste et emprisonné pour dix ans.

Boursier à Beida (Université de Pékin 北京大学)

Puisque la voie diplomatique ne pouvait fonctionner, la Chine, par l'intermédiaire d'une organisation officielle du Parti communiste français – l'association des Amitiés franco-chinoises – a demandé à l'ENLOV (École nationale des langues et civilisations orientales vivantes) de choisir, parmi les nouveaux diplômés, des étudiants pour la Chine. C'est ainsi que je suis resté deux ans à l'Université de Pékin, de 1958 à 1960.

J'avais donc une bourse du gouvernement chinois. Je ne me souviens plus très bien à combien elle s'élevait, mais je n'ai jamais manqué d'argent, parce que je travaillais parfois pour les Éditions en langues étrangères. Bien qu'à cette époque il y avait ce qu'on appelait « les experts », les éditions en langues étrangères avaient cependant besoin que leurs traductions soient vérifiées. Je comprenais le chinois et en plus j'avais étudié la littérature à la Sorbonne.

Je résidais à l'université Pékin (Beida), dans les anciens bâtiments. C'était à l'origine le campus de l'université Yanjing (燕京大学) fondée par les Américains. C'était magnifique, il y avait un parc, un lac et j'ai appris que là où je logeais était le pavillon des filles à l'époque de cette université Yanjing. Les murailles de la ville existaient encore, il y avait partout des *hutong* (衚衕), dans ces *hutong* se baladaient des poules et des lapins, et on pouvait voir passer des caravanes de chameaux apportant des marchandises d'Asie centrale. À l'époque, Pékin était vraiment une ville très intéressante.

Ma première année à Pékin a été consacrée principalement à l'apprentissage de la langue. Tous les matins, il y avait cours : des classes de 4 ou 5 élèves. La deuxième année, j'ai eu vraiment de la chance : je suis devenu l'élève de Wu Xiaoling, un grand spécialiste de la littérature classique et grand connaisseur du théâtre des Yuan. J'avais déjà entendu parler de lui à Paris. Il travaillait alors à l'Institut de recherche en Littérature de l'Académie

chinoise des sciences, qui donna son accord pour qu'il dirige mes études. Ainsi, chaque mercredi après-midi, je me rendais chez Wu Xiaoling.

Parmi tous ces étudiants étrangers, ceux qui venaient des pays amis socialistes étaient particulièrement nombreux; les Russes étaient les plus nombreux, il y avait aussi les Tchèques, des Albanais, également des étudiants venus du Tiers-Monde.

J'espérais à mon retour devenir bibliothécaire, car j'avais remarqué que les bibliothécaires étaient souvent plus érudits que les professeurs. Mais finalement je suis revenu dans mon école comme professeur après un séjour de chercheur à l'université d'Oxford, où j'ai pu profiter de l'enseignement du Professeur D. HAWKES. À la Bibliothèque de Pékin, il y avait beaucoup de livres en langues étrangères, des livres laissés par les étrangers qui avaient été expulsés. Il y en avait aussi beaucoup qu'on retrouvait sur le marché. Il y avait au marché de Dong'an une grande boutique de livres d'occasion, remplie de trésors.

Pendant les vacances, nous les étudiants étrangers étions allés ascensionner le mont Emei, au Sichuan, et notre guide m'avait demandé de quel pays je venais. J'ai dit: «je suis Français», et il a rétorqué «Ah, le pays de Madame BOVARY!» Sur le moment, j'ai été stupéfait: je ne pouvais vraiment pas imaginer en France, dans les Alpes, un guide rencontrant des touristes chinois pouvant dire «Ah! Vous venez du pays de Du Fu et de Li Bai!»

Il m'arrivait d'avoir de petits problèmes. Quand un étudiant chinois venait bavarder dans ma chambre, si quelqu'un d'autre frappait à la porte, il était pris de panique, il avait peur qu'un tiers sache qu'il était venu me voir; en effet selon le règlement, ce genre de relation privée était interdite: les contacts entre Chinois et étrangers devaient obligatoirement passer par la voie officielle. Heureusement dans ma chambre il y avait trois grands placards et je n'en utilisais qu'un si bien que les deux autres servaient de cachettes en cas de l'arrivée inopinée d'un intrus.

À l'époque, il fallait faire attention à tout ce qu'on disait. Tout le monde craignait d'être dénoncé. Peu après mon arrivée à Pékin, je suis allé rendre visite à un ami chinois et je lui ai demandé ce qu'il pensait de la situation: il n'a rien dit, mais simplement juste avant que je parte, il a pris sur l'étagère 1984 et m'a dit: «Une fois que tu l'auras lu, tu comprendras». Les gens critiquent l'évolution actuelle de la Chine, mais il faut reconnaître que, s'il n'est pas permis de s'exprimer librement dans les médias, personne aujourd'hui n'a plus peur de parler librement dans les conversations privées. Cette disparition de la peur permanente est un changement important.

Ces deux années vécues à Pékin n'ont pas fait de moi un maoïste. Au début de la Révolution culturelle, les maoïstes français se sont répandus en faisant la leçon à tout le monde. Mais la « Révolution culturelle » qu'ils soutenaient était le pur produit de leur imagination. Le jour où ils ont découvert que la vraie « Révolution culturelle » n'avait rien à voir avec ce qu'ils en avaient pensé, ces gens-là ont retourné leur veste en un clin d'œil, et c'est même eux qui en furent les pires détracteurs...

Même si je ne suis resté que deux ans à Pékin, j'ai quand même pu remarquer le changement de certains communistes : de nombreux fonctionnaires au début étaient comme les autres, ils allaient travailler en vélo ; mais il n'a pas fallu longtemps pour qu'ils découvrent les avantages d'une voiture de fonction avec chauffeur.

Dans les mouvements politiques, il y avait une part de spectacle, les gens donnaient parfois l'impression de faire semblant. En arrivant à l'université de Pékin, j'ai vu une personne qui se tenait debout sur une table, la tête baissée, et à ses pieds un groupe d'élèves l'entouraient en hurlant contre lui. Il était accusé d'être un droitiste. Or, à mon grand étonnement, tous les participants semblaient jouer un rôle, tout au moins les attaquants, car, à la fin, tout le monde est reparti en bavardant et plaisantant.

Au théâtre, à Pékin j'ai pu voir MEI Lanfang jouer ! Il était déjà âgé et, à part quelques représentations officielles très importantes, on ne le voyait que très rarement. Un jour, j'ai appris par le journal que MEI Lanfang allait jouer et je me suis précipité au théâtre pour acheter un billet. Évidemment il y avait déjà une très longue file d'attente au guichet. Arrivé à mon tour, il n'y avait plus de place ; j'ai plaidé que je venais de France, et j'ai réussi à obtenir une bonne place au milieu de la quatrième rangée ! Ce jour-là, on jouait *Mu Guiying prend le commandement*. Dès l'apparition de MEI Lanfang – à l'époque il avait déjà plus de 60 ans – les spectateurs se sont tous levés, et l'ont ovationné pendant plus de dix minutes. Pendant ces dix minutes, MEI Lanfang n'avait pas d'autre choix que de se tenir immobile. J'étais tout près, je pouvais voir très clairement les poches sous ses yeux, ses joues qui retombaient, on voyait que c'était un vieil homme, ça m'a vraiment peiné. Ce n'est que les spectateurs une fois assis qu'il a pu commencer à jouer. Au bout de quelques instants, le vieux monsieur sur la scène s'est transformé en une jeune femme, c'était vraiment incroyable !

En temps ordinaire, j'adorais aller à Tianqiao, quartier au sud de Pékin où l'on pouvait voir des opéras, des spectacles de marionnettes, où bateleurs, chanteurs, conteurs rivalisaient pour attirer le public, et il y avait

aussi toutes sortes de petits restaurants et des maisons de thé. J'y ai bien plus appris qu'à l'Université. J'y ai aussi appris le jeu de go. Je me souviens d'un vieux monsieur qui était toujours là à jouer aux échecs: j'ai fait une fois une partie avec lui et, en l'espace d'un quart d'heure, il m'avait battu! Maintenant Tianqiao n'existe plus, c'est dommage!

À l'époque, les conséquences du Grand bond en avant se faisaient déjà sentir, à Pékin on ne trouvait plus rien à manger. Sur le marché, la seule denrée que l'on pouvait acheter sans ticket consistait en dattes dont le gouvernement chinois, pour maintenir de bonnes relations avec l'Irak, avait importé un énorme stock. La cause de cette famine qui devait coûter de si nombreuses vies était la bêtise de l'idéologie érigée en dogme.

Alors que prenait fin la visite en France du président chinois Xi Jinping, à l'occasion du cinquantenaire de la reprise des relations diplomatiques franco-chinoises en 1964, Claude CHAYET, le premier représentant de la France qui avait préparé la venue du premier ambassadeur s'éteignait à l'âge de 93 ans¹.

Quoique n'ayant jamais été élève aux Langues O', Claude CHAYET était membre de notre association. Il nous avait fait l'honneur de venir, le 3 mai 2007, nous faire part dans les salons de l'Inalco, rue de Lille, de son expérience de la Chine où il vécut à trois périodes de sa vie². Nous remercions l'Association Charles de Gaulle de nous avoir autorisés à reproduire dans nos pages un témoignage de la mission de Claude CHAYET en 1964.

Claude CHAYET - premier représentant de la France à Pékin en 1964

La mission dont j'avais été chargé à Pékin, était une mission relativement simple : il s'agissait d'ouvrir les voies à l'ambassadeur qui devait arriver trois mois plus tard, c'est-à-dire lui trouver une place, une résidence et des bureaux dans lesquels il puisse exercer ses fonctions.

À ma surprise et après avoir été désigné pour exercer la qualité de chargé d'affaires à Pékin et ouvrir notre ambassade, j'ai appris qu'il serait convenable que je demande audience au président de la République. Je n'imaginai pas que le général DE GAULLE recevrait un simple chargé d'affaires. Quelques jours avant mon départ, vers le 15 février, celui-ci m'a reçu à l'Élysée pendant une demi-heure. Naturellement, j'étais très attentif aux propos que pouvait me tenir le général DE GAULLE. Ses vues m'ont parues très simples et de grand bon sens. Pour l'essentiel, il s'est référé à la conférence de presse qu'il avait tenue au palais de l'Élysée, consacrée très précisément à cette affaire et il m'a dit : « J'ai considéré qu'il était normal d'avoir des relations normales avec la Chine populaire. C'est un grand état, qui a de grandes traditions, une très longue civilisation. Nous avons sur ce point

1. Voir la rubrique In memoriam dans le présent bulletin.

2. Voir dans *Orients* de décembre 2007 l'article *Une enfance pékinoise* (pp. 65-74).

des caractères communs avec cet État. Et par conséquent, il est normal que nous reprenions des relations diplomatiques, que nous échangeons des ambassadeurs et que nous nous fassions part, par leur entremise, de nos points de vue sur les grandes affaires de ce monde. Les régimes sont naturellement différents, mais ceci n'empêche pas d'avoir, dans certains domaines, des vues similaires, sinon peut-être analogues. Par conséquent, je considère qu'il est de bonne pratique, de bonne politique, d'entretenir des relations normales avec cet État. Nous aurons donc des relations normales, directes, quotidiennes au cours desquelles nous pourrions échanger nos points de vue, notamment, sur les questions de désarmement, sur les questions de « la paix dans le monde », sur les problèmes économiques. Eh bien ! Mon Dieu, nous verrons ce qu'il en est. S'ils ont des besoins particuliers, nous avons une industrie qui est, dans bien des domaines, tout à fait à la pointe du progrès. Nous verrons comment peuvent se développer ces relations. Dans le domaine culturel, voilà un domaine extrêmement étendu dans lequel nous avons une vocation tout à fait particulière. » Et il a ajouté cette phrase qui montre bien son sens de l'humour : « Il conviendrait d'ailleurs que davantage de Français apprennent le chinois et, réciproquement, que davantage de Chinois apprennent le français, pas tous bien sûr ! »

J'ajoute qu'à aucun moment au cours de cet entretien, le général DE GAULLE n'a évoqué le mot « intérêt » au sens matériel. Nous avions un intérêt politique sans doute à avoir des relations normales avec cet État, mais à aucun moment le général DE GAULLE ne m'a donné à penser qu'il voyait une espèce de manœuvre intéressée dans cet acte politique qu'il venait de décider. Autrement dit, il ne s'attendait pas du tout à ce que nous en tirions un bénéfice matériel. Ses vues se plaçaient très haut, vraiment tout à fait au-dessus de ces considérations matérielles.

À la fin de l'entretien, il m'a demandé si j'avais des questions à lui poser. Je lui ai demandé, puisque je serai à Pékin et que nous n'avions pas, à ma connaissance, d'ambassade, si je devais réclamer notre ancienne ambassade. Il m'a demandé pourquoi je lui posais la question et je lui ai dit que l'ambassade avait été mise sous séquestre par les autorités chinoises, que celle-ci se trouvait dans l'ancien quartier des concessions, et que l'ancien quartier des concessions était naturellement un mauvais souvenir, « une tache », c'est l'expression que j'avais employée, dans l'histoire de la Chine ; et que les Chinois seraient probablement assez réticents pour nous rendre notre ambassade. Et le général DE GAULLE de répondre : « Il n'y a pas de pays qui n'ait pas de taches dans son histoire. Vous réclamerez une ambassade ».

Je lui ai demandé aussi si je pouvais confirmer aux autorités chinoises à mon arrivée que dans le délai de trois mois prévus par le communiqué de Shanghai, c'est-à-dire pratiquement avant le 30 avril, il y aurait un ambassadeur. Et le général de me répondre : « Vous pouvez certes leur confirmer. J'ai d'ailleurs réfléchi à cette affaire et je pense que mon ambassadeur au Sénégal, Monsieur Lucien PAYE, fera l'affaire. Je me propose d'ailleurs d'en saisir le Conseil des ministres afin que celui-ci puisse en délibérer ». Avec une phrase pareille, on voit tout de suite que c'était Lucien PAYE qui, effectivement, allait être l'ambassadeur. Mais le général, très respectueux du mécanisme des institutions, même devant le petit chargé d'affaires que j'étais, avait eu la précaution de bien dire qu'il allait proposer le nom de Lucien PAYE au Conseil des ministres, et que c'est celui-ci qui allait en délibérer. Il était très soucieux, à chaque occasion, de respecter les procédures normales et les termes de la Constitution.

Les nominations de ce genre sont souvent, au ministère des Affaires étrangères, dues au hasard. Je crois que c'est le seul hasard qui a présidé à ce choix. J'avais passé toute mon enfance à Pékin avec mon père et j'avais par voie de conséquence quelques notions de chinois. Je dis « quelques notions », car évidemment à l'époque, on disait que je parlais bien le chinois, ce qui était une erreur tout à fait manifeste. Mais enfin il s'est trouvé que j'ai réappris le chinois, naturellement beaucoup plus vite que d'autres ne l'apprennent, et que, au bout de deux ou trois mois, je pouvais en effet naviguer dans cette langue, dite impossible mais qui, quand on l'apprend dans son enfance, ne paraît pas offrir de difficultés particulières.

À mon départ de Paris, j'avais été reçu par le directeur politique, Jacques DE BEAUMARCHAIS. Et celui-ci s'était rendu, sur instruction du ministre, à Berne pour y rencontrer l'ambassadeur de Chine qui était, puisque nous n'avions pas de relations diplomatiques avec eux, celui qui était le plus proche pour échanger des vues à ce sujet. J'ai donc été reçu par Jacques DE BEAUMARCHAIS, qui a pris beaucoup de précautions oratoires car il m'a dit : « Je suis revenu un peu les mains vides et je ne peux guère vous rassurer sur les conditions dans lesquelles vous arriverez à Pékin. En ce qui concerne votre collègue chinois qui viendra à Paris, nous ferons ce qu'il convient pour qu'il se trouve bien et j'ai pensé que, effectivement en arrivant à Pékin, eh ! bien mon Dieu, les autorités chinoises vous ménageront les facilités nécessaires à l'exercice de votre fonction ».

Nous étions cinq, avec Jean GORY³ qui était lui aussi sinisant et parlait très bien le chinois ; il y avait également un chiffreur, un attaché administratif et son épouse qui servait de secrétaire à ce premier détachement, précurseur de l'ambassade. Nous avons été logés à l'hôtel de Pékin, qui est le meilleur hôtel qu'on peut trouver et nous avons été très bien reçus. Nous n'avions naturellement pas de coffre, nos archives étaient dans une valise que nous prenions avec nous quand nous allions déjeuner, quand nous allions dîner, quand nous allions même dans une réception. Nous faisons d'ailleurs l'amusement des missions diplomatiques qui se trouvaient à Pékin, qui disaient : « Tiens ! Voilà la délégation française et son coffre-fort. » Et nous posions en effet la valise et nos documents à côté de nous.

Sur le fond, il est clair que les autorités chinoises avaient été très sensibles à la décision commune prise par le général DE GAULLE et MAO Zedong à l'époque. Elle s'est manifestée, non pas à mon égard, mais à l'égard du représentant du général par deux faits. D'une part, j'ai été reçu le surlendemain matin de mon arrivée par le ministre des Affaires étrangères, le maréchal CHEN Yi, ce qui est un geste assez rare, il faut bien le reconnaître. Et si nous n'avions pas encore beaucoup de sujets politiques à aborder puisque je venais d'arriver, du moins m'a-t-il exprimé aussitôt la satisfaction du gouvernement de la République populaire de voir s'établir entre les deux pays des relations diplomatiques normales. Nous avons naturellement échangé des vues de caractère personnel sur mon enfance, sur ma première réaction à mon retour à Pékin ; j'ai été reçu aussi bien qu'on pouvait l'être. Et puis, dans les 15 jours qui ont suivi, et à l'improviste, comme d'habitude, j'ai été reçu par le secrétaire général du parti communiste chinois, personnage considérable qui était DENG Xiaoping à l'époque. Je me souviens très bien de cet entretien puisque après m'avoir exprimé, lui aussi, sa satisfaction de la reprise des relations diplomatiques entre les deux États, il m'a dit, à la manière chinoise, presque en passant comme s'il oubliait un détail : « Dites au général DE GAULLE que, il y a déjà longtemps, nous avons décidé que nous marcherions nus s'il le fallait mais que nous aurions une bombe atomique et que nous avons l'intention de la faire exploser avant la fin de l'année. »

Je rendais normalement compte au ministre des Affaires étrangères, Maurice COUVE DE MURVILLE. Il m'avait également reçu avant mon départ pour Pékin et je lui avais naturellement rapporté, puisque il ne me paraissait pas qu'il y ait de caractère secret à ces propos, le résumé des instructions

3. Jean GORY† vient lui-même de décéder fin avril 2014.

et des vues du général DE GAULLE. À la fin de l'entretien, il m'a demandé s'il pouvait faire quelque chose pour moi, ce qui était une preuve du soin qu'il apportait à l'exercice de cette mission. Et je lui ai demandé son indulgence, en lui disant que j'arrivais, n'ayant guère d'outils à ma disposition comme nous étions peu nombreux, que je n'y connaissais rien, que nous logerions à l'hôtel, que nous n'avions pas de bureau, que nous n'avions pas d'archives et que, par conséquent, nous n'avions guère les moyens habituels du travail d'une ambassade. On reconnaîtra sans doute le ministre des Affaires étrangères qu'il était, son sens aigu des réalités, quand il m'a répondu : « Oh ! Mon cher ami. Mais nous n'attendons rien. Commencez déjà par vous installer, ce sera une très bonne chose. Ensuite, que vous trouviez un immeuble digne d'une représentation française, que vous preniez les voies et moyens pour que l'ambassadeur, quand il arrivera, trouve un minimum de moyens d'action, ce sera déjà très bien. Quant à savoir ce qui se passe en Chine et avoir des rapports de vous, je n'attends rien. D'ailleurs qui sait si on saura un jour ce qui se passe en Chine ».

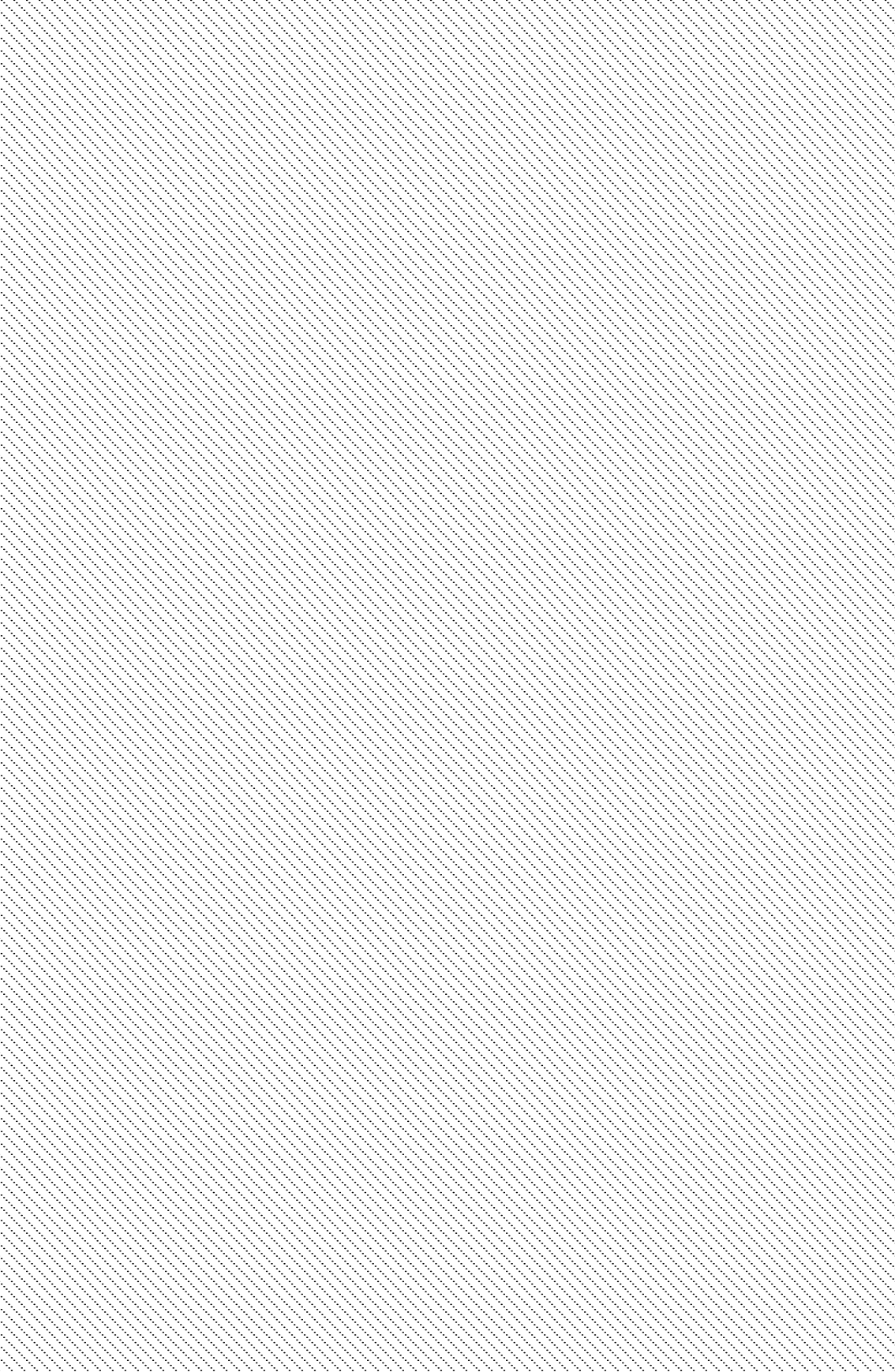
Je suis resté seul trois mois en qualité de chargé d'affaires. Ma principale tâche était de préparer l'arrivée de l'ambassadeur. En fait, c'est l'ambassadeur qui compte et j'étais bien conscient que ma mission avait surtout un caractère pratique.

Lucien PAYE était un arabophone. Il avait fait pratiquement toute sa carrière en Afrique du Nord et naturellement en France où il avait été ministre de l'Éducation nationale. J'ai donc vu arriver un homme que je ne connaissais pas et que je n'avais jamais vu. Je me suis parfaitement entendu avec lui pendant les deux ans et demi que j'ai passés auprès de lui. Il avait pris sa mission avec beaucoup de sérieux, beaucoup de cœur, beaucoup d'intelligence. Et cet arabophone, peu préparé aux pays asiatiques, dès le lendemain de son arrivée, s'était mis à apprendre le chinois. Au bout de deux ou trois ans, c'était un ambassadeur qui était en mesure de lire les éditoriaux du *Quotidien du Peuple* et qui, par conséquent, avait un accès de premier rang à la vie politique chinoise. Il ne faut pas oublier aussi qu'à l'époque la Chine représentait un milieu extrêmement fermé, beaucoup plus que maintenant. On avait l'impression quand on était à Pékin, d'être dans un satellite. On tournait autour d'un monde dont on était tout à fait séparé, c'était un monde en lui-même. La télévision n'existait pratiquement pas. La radio ne diffusait que les nouvelles chinoises, il n'y avait pratiquement aucune nouvelle venant de l'étranger qui ne soit contrôlée par les autorités chinoises. Et les déplacements étaient, comme dans tous les

pays dits socialistes à l'époque, strictement contrôlés; nous ne pouvions nous déplacer que dans un rayon de 25 km autour de Pékin, avec deux exceptions: l'aéroport qui se trouvait à 32 km et la Grande muraille qui se trouvait être un peu plus loin. Nous en avions l'autorisation à condition de faire simplement l'aller-retour sans nous arrêter en route. Il est donc assez difficile dans de telles conditions d'avoir une vue raisonnable de la réalité chinoise...

En fait, on se rend compte que c'est le général DE GAULLE, et lui seul, qui a réfléchi à cette affaire, qui a pris les décisions et qui a effectivement tourné une page, non seulement pour la France mais aussi pour le monde. Une page politique nouvelle, bien qu'il y ait eu à Pékin, à l'époque, un certain nombre de pays représentés de longue date: la Grande-Bretagne avait un chargé d'affaires, la Norvège, la Suède et la Finlande avaient des ambassadeurs à Pékin ainsi que la Suisse. Mais, comme vous le voyez, ils se comptaient sur les doigts d'une main. Cette décision politique a ouvert la voie, a ouvert les yeux et a changé radicalement la position de l'ensemble du monde occidental à l'égard de la Chine.

Conférences



Conférence donnée le 16 octobre 2013 dans l'auditorium du PLC.

Les Inuit et la question du changement climatique

Les Inuit de l'Alaska, de l'Arctique canadien et du Groenland mesurent, au quotidien, les effets de l'évolution actuelle du climat dans leurs régions. Le discours qu'ils tiennent sur le changement climatique affectant le paysage marin et terrestre, les humains et les animaux est à la fois semblable et différent du nôtre. Pour mieux apprécier l'approche inuit, nous nous appuyerons sur un ensemble de pratiques, de valeurs et de représentations en insistant sur des savoirs précis, transmis d'une génération à l'autre, constamment repensés et réévalués. Ces savoirs mettent l'accent sur les points d'articulation entre le milieu naturel, le social et la surnature ; ils reposent sur des principes interdépendants fondés sur l'expérience : apprendre à affronter l'inconnu ; accorder à l'imprévisibilité la place qui lui revient ; se garder d'imaginer l'improbable ; respecter l'autonomie de la nature. Une croyance largement partagée veut que parler en termes négatifs du milieu naturel, et des animaux qui y vivent, abrège la vie.

Le changement climatique abordé selon la perspective inuit est d'autant plus intéressant que des points de vue s'opposent dans les médias occidentaux. D'une part, le GIEC (le groupe d'experts international sur l'évolution du climat), auquel la plupart des scientifiques s'associent, nous alerte sur les conséquences des émissions de gaz à effet de serre sur le climat planétaire. D'autre part, les climato-sceptiques réfutent l'idée que les activités humaines soient, pour une part non négligeable, responsables de l'augmentation des émissions de CO₂ dans l'atmosphère, lesquelles entraînent une modification du climat. Sans prendre part au débat qui renvoie dos à dos des scientifiques tels le chimiste météorologue Paul CRUTZEN, qui suggère de larguer un million de tonnes de soufre dans l'atmosphère pour diminuer la température de la planète, et le glaciologue Jean JOUZEL, nous pourrions considérer, en nous inspirant de Bruno LATOUR, un philosophe et sociologue attentif à l'écologie, que les débats sont nécessaires dès lors

qu'ils portent sur des questions aussi complexes que cruciales pour notre futur proche et éloigné. Face au débat, le philosophe se range aux côtés de ceux qui considèrent que le principe de précaution s'impose.

L'angle choisi au cours de cette conférence consiste à mettre en lumière quelques-uns des points de vue adoptés par les Inuit sur le changement climatique en conservant en mémoire qu'il s'agit bien de « quelques » points de vue. Les conditions environnementales n'étant pas identiques dans tout l'Arctique, chaque région est prototypique. En outre, les Inuit se méfient des jugements de portée générale préférant élaborer leur réflexion à partir des spécificités liées à telle ou telle expérience ancrée régionalement ou localement. Cette approche, fondée sur l'expérience personnelle et le vécu, ne freine pas pour autant les consensus sur les sujets considérés comme vitaux.

Quelques rappels

Le nombre total des Inuit de l'Alaska, de l'Arctique canadien et du Groenland est estimé à plus de 133 000 personnes. Il atteint 170 000 personnes si nous ajoutons, à cette donnée chiffrée, les autres représentants de la famille linguistique eskaléoute, soit les Yupiit de l'Alaska, les Yupiget de la Tchoukotka (Sibérie), les Alutiiq du golfe du Pacifique et les Unangan des îles Aléoutiennes. Au sens strict, les Inuit du continent nord-américain (Nord de l'Alaska, Arctique canadien, Groenland) sont environ 133 000. Ils se répartissent dans les régions circumpolaires, à proximité « relative » de l'océan glacial Arctique, car la très grande majorité de la population vit autour du 66° degré de latitude Nord, en-deçà et légèrement au-delà du Cercle arctique. Fort peu d'Inuit vivent dans les régions de très hautes latitudes, comme c'est le cas, par exemple, des habitants de Qaanaaq au Nord-Ouest du Groenland.

La plupart des villages rassemblent de 100 à 2 500 personnes ; il existe quelques concentrations administrativement importantes, dont la ville de Nuuk, la capitale du Groenland et, à une échelle plus modeste, Iqaluit la capitale du Nunavut dans l'Arctique canadien. Plus des 2/3 des familles tirent leurs revenus d'une économie mixte associant le salariat, la chasse, la pêche et la cueillette. Il est fréquent que les familles comptent un ou deux salariés du secteur privé ou public bien que les activités cynégétiques restent significatives car elles permettent aux familles de se nourrir de gibier marin (phoques, belugas, morse) et terrestre (caribou, bœuf

musqué) renforçant ainsi la conviction d'appartenir à une culture inscrite dans un environnement spécifique, sans oublier les bénéfices sur la santé d'une telle alimentation. Quelle que soit la région considérée, l'économie de subsistance conforte le sentiment de rester fidèles à des valeurs adossées à une longue histoire culturelle. Les prises de chasse sont réparties, sans contrepartie financière, entre les proches et les alliés en accord avec une règle qui veut que la viande ne soit jamais perdue. Les excédents sont vendus dans les coopératives. Pour ceux et celles qui sont dans le besoin, un congélateur public, constamment approvisionné, est mis à leur disposition. La solidarité et le partage demeurant des valeurs centrales, il est mal vu de se soustraire à une obligation d'ordre éthique qui s'inscrit dans un pacte entre les humains et les animaux qui puise ses racines dans le chamanisme : le gibier « s'offre » aux chasseurs aussi longtemps que ces derniers répondent à l'exigence de partage. L'un des mythes fondateurs raconte que le phoque « vient à la maison » dès lors que l'on manifeste du respect à son égard. L'une des premières règles de la vie en société consiste à partager la nourriture produite localement, mammifères marins et terrestres, oiseaux, poissons.

Sur le plan politique, les Inuit ont acquis des droits sur les territoires qu'ils occupent. Ils ont capté l'attention en raison de leurs remarquables avancées en matière d'autonomie gouvernementale au sein des États auxquels ils sont rattachés (États-Unis, Canada, Danemark). Depuis 2009, le Groenland bénéficie d'un statut d'autonomie élargie dans les domaines de la justice, de l'éducation et de l'économie. Le Nunavut détient le statut de « territoire » au sein de la Fédération canadienne depuis 1999. Les Inuit de l'Alaska, en 1972, ont signé le tout premier accord territorial de l'histoire inuit. Sans violence, par la seule force de la parole, les Inuit ont proposé à leurs gouvernements de tutelle des réponses à des questions qui nous concernent tous : l'égalité des droits avec les autres citoyens, le statut des langues régionales, la protection de l'environnement. Refusant de figurer au fond du tableau, les représentants inuit s'expriment sur la scène publique par le biais du Conseil circumpolaire inuit, un organisme non gouvernemental qui les représente depuis sa création en 1977. Après la chute du régime soviétique, les quelque 1 700 Yupiget de Tchoukotka – restés en Sibérie sur la terre d'origine – ont rejoint le Conseil circumpolaire inuit. Ce dernier est un participant permanent du Conseil Arctique, lequel réunit huit États membres (les États-Unis, la Russie, le Canada, la Norvège, la Suède, la Finlande, le Danemark, l'Islande) dont cinq pays sont riverains de

l'océan glacial Arctique. Dans ces instances de haut niveau, les Inuit considèrent être entendus, notamment sur la question du changement climatique et de ses effets sur leur mode de vie à court et à long terme.

Les points de vue inuit

L'océan glacial Arctique forme un bassin fermé d'une superficie de 13 millions de km² caractérisé par la présence d'une banquise (eau de mer gelée en surface, l'épaisseur de la glace allant de 1 à 4 mètres) et dont l'extension varie selon les saisons. Une partie ne fond pas en été, la glace est alors dite « pérenne », mais la banquise est très sensible aux fluctuations climatiques. Or, depuis 1950, l'air et les eaux se réchauffent et la banquise s'amincit, rongée dans sa partie immergée. Les scientifiques craignent sa disparition totale l'été, du moins ils observent une lente décroissance. Selon Marie-Noëlle HOUSSAIS, océanographe et directrice de recherche au CNRS, le retrait de la banquise estivale a atteint plus de 90 000 km²/an sur la période 1997-2012. À ce rythme, l'océan glacial Arctique pourrait être entièrement libre de glaces pendant la saison d'été d'ici à vingt ou trente ans. Ce changement environnemental majeur aura des conséquences à la surface de notre planète si bien que les prévisions les plus lointaines prévoient qu'en 2100 la température se sera progressivement élevée de 7°C. Parmi les conséquences négatives prévisibles figurent l'exploitation accrue des ressources non-renouvelables arctiques facilitée par la fonte estivale de la banquise, l'augmentation de la pollution marine due à l'accroissement de la circulation maritime et commerciale ainsi que l'épandage de pétrole en cas d'accident majeur. Le phénomène se n'arrête pas là. Les glaciers continentaux, notamment au Groenland, s'amenuisent sous l'effet de la hausse des températures ; en fondant, ils se déversent dans la mer et provoquent une hausse du niveau des eaux.

Touchés au premier titre par un ensemble de phénomènes, les chasseurs inuit livrent leurs observations sans aborder la question du changement climatique dans les mêmes termes que les scientifiques. Pour les Inuit, l'Arctique est, avant toute autre considération, un milieu anthropisé, c'est-à-dire marqué par la présence humaine, depuis plusieurs milliers d'années. Par conséquent, l'Arctique ne peut pas être confondu avec l'Antarctique, un continent recouvert par une calotte de glace, sans présence humaine autre que celle des scientifiques qui hivernent pour des périodes plus ou moins longues.

Les Inuit se sont appropriés physiquement et symboliquement l'Arctique pour en faire des lieux de vie choisis et non subis où il fait bon vivre, disent-ils, où la beauté du paysage et la présence d'animaux emblématiques (ours polaires, baleines boréales) fait monter les larmes aux yeux. L'expression « milieu extrême » est sans résonance ; l'Arctique est un milieu exigeant. Si nous pénétrons plus avant au cœur de la pensée inuit, nous découvrons que les Inuit voient l'Arctique comme un milieu plein, saturé de présences humaine et animale interactives, sans oublier la présence sensible des défunts, toujours prêts à venir en aide aux vivants, ainsi que les entités (les esprits), lesquelles, tout invisibles qu'elles soient, ne cessent de se manifester aux humains. La sociabilité ne se limite donc pas aux seuls humains ; des réseaux d'échanges pragmatiques et symboliques permettent aux diverses composantes de l'univers d'interagir. Cette conception de la place de l'humain dans une nature « élargie » s'appuie sur un arrière-fond chamanique à l'œuvre malgré la christianisation.

Mais que nous disent les Inuit de leurs observations et de leurs inquiétudes face au changement climatique ? Les chasseurs expérimentés ont du mal à effectuer une lecture juste des situations météorologiques qu'ils rencontrent au cours de leurs déplacements et il devient malaisé de transmettre un savoir fiable aux jeunes. La construction d'un iglou (*iglu*), servant d'abri temporaire au cours des déplacements de chasse, exige une vigilance accrue car la neige mollit dans sa partie inférieure et les tempêtes, de plus en plus soudaines et violentes, risquent de recouvrir l'habitation en provoquant l'asphyxie des occupants. L'hiver, l'ours polaire qui chasse sur la banquise, dispose de moins en moins de temps pour se nourrir de phoque en raison de la fonte de la glace qui intervient parfois trois semaines ou un mois avant la date prévue. Privés d'une quantité de graisse suffisante, les ours polaires ont tendance à s'approcher des villages. Mais, contrairement à une opinion largement répandue en Europe et aux États-Unis, les Inuit soutiennent que l'animal n'est pas en voie de disparition. Aucune mesure protectionniste supplémentaire ne doit, à leur avis, être prise dans l'immédiat. Les chasseurs qui croisent régulièrement les ours polaires, ou qui les chassent occasionnellement, considèrent que la grande majorité d'entre eux est en bonne santé. Avant de bannir la chasse à tel ou tel gibier, il faut, disent-ils, consacrer beaucoup de temps à observer l'environnement et à décompter le nombre d'animaux croisés lors de chaque déplacement, sans s'inquiéter outre mesure de leur diminution ou disparition car ils sont soumis, depuis toujours, à des cycles d'abondance et

de raréfaction. L'intelligence et sensibilité animales étant reconnues par les chasseurs avertis, les paroles inconvenantes ne sont pas admises. Les animaux, dit-on, sont des êtres indépendants qui ne doivent pas être mêlés à des conflits tels que les discussions, souvent âpres, autour de la question de l'imposition de quotas perçue comme une atteinte à la dignité animale et à celle des chasseurs responsables, soucieux de préserver les espèces dont ils se nourrissent.

Les Inuit sont également préoccupés par la présence, dans les eaux, de contaminants rejetés par des industries situées à des milliers de kilomètres. Même si les taux de concentration des polluants ont diminué depuis dix ans, le gibier régulièrement consommé ainsi que le lait maternel contiennent des polluants organiques persistants (pesticides, retardateurs de flamme, etc.) ainsi que des métaux lourds, dont le mercure. Pourtant informés du danger, 65% des Inuit du Nunavut déclaraient, en 2009, ne pas modifier leurs habitudes alimentaires considérant que les bénéfices de la consommation de produits locaux dépassent aux plans nutritionnel, économique, culturel et émotionnel leur nocivité, et que la contamination des eaux n'est qu'un aspect des problèmes liés à leur état de santé général. Au cours d'une École doctorale internationale sur l'étude des sociétés arctiques (IPSSAS, 2013), une étudiante groenlandaise, dont la thèse en cours est consacrée à l'alimentation à base de produits locaux, déclarait : « Manger, c'est incorporer une partie du territoire sur lequel je vis, ressusciter des souvenirs, me relier aux autres en partageant des récits. Je mange pour connaître mon histoire personnelle et enrichir mon histoire collective ; sans produits locaux, je ne suis rien ». Les spécialistes de santé publique notent que les Inuit, grands consommateurs d'oméga 3, résistent aux triglycérides, que le diabète est relativement rare de même que les cancers de la prostate et que la présence massive d'acides gras dans l'alimentation prévient les naissances prématurées. En outre, le sélénium présent dans l'épiderme de béluga semble contribuer à désintoxiquer le corps de la présence de mercure, enfin, l'omble chevalier, un poisson très apprécié, est peu contaminé. Les Inuit ont raison de vouloir vivre dans un environnement sain et de continuer à consommer des produits locaux sachant que les dangers sont davantage liés à la nourriture importée chargée de mauvais cholestérol et de sucres raffinés. La notion de risque et de vulnérabilité, n'est pas abordée, de la même façon par les scientifiques et les Inuit. Pour ces derniers, le danger ne vient pas nécessairement de l'extérieur, certes on connaît les sources de la pollution et les pollueurs, mais on évite de se poser

en victimes car la victimisation risque d'être une position incapacitante. La vulnérabilité vient aussi de l'intérieur. C'est ainsi que les chasseurs pensent que le gibier peut refuser de se laisser tuer par un chasseur, l'animal est un être indépendant dont il convient de respecter la liberté.

Les attitudes face au futur

L'Arctique, disent les Inuit, a toujours été soumis aux changements climatiques et le restera, d'où le danger de se montrer sûrs de soi, de vouloir tout gérer. Pour affronter le futur, il faut penser l'instabilité et non la stabilité puisque l'absence de permanence et d'immutabilité caractérise le milieu. Face au changement, il faut inscrire les événements dans des processus, rester vigilants et ouverts. La prudence n'est toutefois pas synonyme d'indécision et d'immobilisme, « Notre milieu naturel a toujours été un milieu exploité et le restera, on ne doit pas le transformer en parc naturel, mais des mesures doivent être prises pour se débarrasser des déchets ménagers à l'échelle de chaque village, décontaminer les sites pollués par les industries extractives et développer les énergies nouvelles ». Mais il existe d'autres préoccupations et, du point de vue des Inuit, il est plus juste de parler de réponses à apporter au changement global, dont le changement climatique est l'un des aspects. Certaines familles sont confrontées à la pénurie de logements, à la violence domestique, au manque de perspectives de nombreux jeunes, aux disparités de revenus entre les petites communautés et les milieux urbains ainsi qu'au poids qu'exercent encore les gouvernements de tutelle. Il n'en reste pas moins que les Inuit rappellent avec force qu'ils savent relever les défis et innover sous réserve d'être entendus, au plus haut niveau, sur toutes les questions qui les concernent.

Michèle THERRIEN

Professeure des universités émérite, Inalco

Dernier ouvrage : *Les Inuit*, Les Belles Lettres, 2012, collection « Guide Belles Lettres des civilisations », 265 pages.

Conférence donnée le 18 décembre 2013 dans l'Auditorium du PLC.

Intelligentsia Entre France et Russie, archives inédites du xx^e siècle

Une exposition, intitulée *Intelligentsia. Entre France et Russie, archives inédites du xx^e siècle* s'est tenue à l'École nationale des beaux-arts de Paris du 26 novembre 2012 au 11 janvier 2013. Elle s'inscrivait dans le cadre de l'année croisée franco-russe 2012 et en fut l'événement de clôture à Paris. Placée sous le haut patronage de Madame Hélène CARRÈRE d'ENCAUSSE¹, secrétaire perpétuel de l'Académie française, elle fut solennellement inaugurée le mardi 27 novembre 2012 par les Premiers ministres Dimitri MEDVEDEV et Jean-Marc AYRAULT.

S'il reste à regretter que l'exposition proprement dite ait duré si peu, le très riche catalogue permet de compenser cet inconvénient.

Véronique JOBERT et Lorraine DE MEAUX, qui furent les deux commissaires de l'exposition, ont exploré, en France et en Russie, de nombreux fonds d'archives, tant publics que privés, en cherchant à mettre au jour des documents souvent encore inédits susceptibles d'éclairer l'histoire mouvementée des relations intellectuelles entre les deux pays.

En France, les Archives du ministère des Affaires étrangères, les Archives nationales, la Bibliothèque nationale de France, le Musée d'histoire et d'art de Saint-Denis, les Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, l'Institut d'études slaves, le Musée de la chasse et de la nature furent les prêteurs principaux.

En Russie, quatre centres d'archives furent mobilisés et contribuèrent, par l'enthousiasme qu'ils manifestèrent, au succès de l'entreprise. Ce sont les Archives russes d'État d'art et de littérature (RGALI), les Archives russes d'État d'histoire sociale et politique (RGASPI), les Archives russes d'État de documents photographiques et cinématographiques (RGAKFD) et surtout

1. Madame Hélène CARRÈRE d'ENCAUSSE est membre du Comité d'honneur de notre association.

les Archives d'État de la Fédération de Russie, qui assurèrent la coordination du côté russe, ce qui permit à cette collaboration franco-russe de réussir la gageure de monter cette exposition en un temps record.

Couvrant toute la période soviétique, depuis l'avènement du pouvoir bolchévique en 1917 jusqu'à l'effondrement de l'URSS en 1991, le vaste cadre chronologique retenu pour l'exposition ne permettait pas de donner une image exhaustive des événements de cette période. Elle en retrace toutefois les principales étapes.

Les premiers témoignages, émanant de journalistes et de diplomates

Il convient donc de commencer par l'année fatale que fut pour la Russie l'année 1917, avec ses deux révolutions de février et d'octobre. La façon dont ces événements furent vécus, perçus et relatés par des Français a son importance. Les premiers témoignages français sur la révolution bolchévique qui parviennent à l'opinion publique française, sont, bien entendu, ceux fournis par les journalistes. Parmi eux mention spéciale doit être faite, en raison de sa notoriété professionnelle, d'Albert LONDRES (1884-1932), qui fut grand reporter au journal illustré *Excelsior*. Alors qu'il en rêvait depuis 1917, ce n'est qu'en 1920 qu'il finit par se rendre dans la Russie des Soviets, ou bien encore en « Russie rouge », d'après le titre de l'un de ses articles. Albert LONDRES sera un des premiers journalistes à entrer ès-qualités en Russie soviétique, le temps qu'il mettra pour parvenir au but témoigne de la difficulté de l'entreprise à l'époque : 52 jours pour aller de Paris à Petrograd ! Dans une lettre écrite depuis Berlin à sa famille le 21 février 1920, il précise que « Les difficultés sont multiples. Dix surgissent pour une qu'on aplanit.² »

Trois articles parus dès avril et mai 1920 dans la revue *Excelsior* seront repris et développés pour une publication dans les *Annales* politiques et littéraires de la fin 1921. De son style alerte, incisif et fort irrévérencieux, le journaliste se complait à décrire de façon très pittoresque les tribulations qui furent les siennes pour toucher au but. *Comment on entre dans la Russie rouge* est le récit d'un long voyage, qui mène notre homme de Berlin à Copenhague, en passant par Reval (Estonie), pour aboutir à Helsingfors³

2. Voir la reproduction dans Véronique JOBERT, Lorraine DE MEAUX (dir.), *Intelligentsia. Entre France et Russie, archives inédites du XX^e siècle*, Paris, Beaux-Arts Éditions, 2012, p. 36.

3. Nom suédois d'Helsinki, capitale de la Finlande.

et finalement traverser la frontière à pied! D'autres titres d'articles: *La désolation de Petrograd, Sa majesté Proletariat 1^{er}* illustrent on ne peut mieux la causticité de la verve du journaliste, l'antipathie qu'il éprouve pour le communisme et le pouvoir soviétique. Comme beaucoup d'autres observateurs étrangers à l'époque, Albert LONDRES se complait à souligner le côté « asiatique » de la foule en Russie, ainsi que la proverbiale paresse du peuple russe: « le reste de la Russie, sous cette dictature du prolétariat dont le 'veau d'or' est le mot travail, ne faisant absolument rien, mais *rien du tout*⁴ », ou bien encore: « si les prolétaires apparaissent en Russie sous forme de masses, les travailleurs ne se montrent que sous celle d'échantillon⁵ ».

En dehors des journalistes, qui sont des professionnels en la matière, l'analyse de la situation que faisaient, en ces temps troublés, les diplomates en poste dans le pays semblait particulièrement importante, compte tenu des enjeux géopolitiques de l'époque. Bien informés, en raison des fonctions qu'ils exercent, suivant de près l'actualité, les diplomates consignent souvent leurs impressions au jour le jour, conscients de l'intérêt qu'une telle chronique représente. Ce fut le cas de Joseph NOULENS, ambassadeur de France en Russie à partir de la mi-juillet 1917 et dernier ambassadeur français à Petrograd. En s'appuyant sur ses notes personnelles prises à l'époque, il a publié en 1933 un livre de souvenirs: *Mon ambassade en Russie soviétique 1917/1919*. Cet ouvrage est immédiatement catalogué, y compris en France, comme un recueil de souvenirs très hostiles au pouvoir soviétique. Dans la préface à son livre, NOULENS donne d'ailleurs d'emblée le ton de son livre. Il qualifie la révolution communiste de « catastrophe d'ordre universel ».

Un autre diplomate français, jeune attaché d'ambassade, de 24 ans le cadet de Joseph NOULENS, Louis DE ROBIEN, avait également consigné ses impressions. Son journal commence à Petrograd le jeudi 8 mars 1917. Il vivra donc en direct cette première révolution de février⁶. Les écrits de Louis DE ROBIEN restèrent inédits jusqu'en 1967, date à laquelle ils furent publiés aux éditions Albin Michel sous le titre *Le journal d'un diplomate en Russie, 1917/1918*. Ils représentent, apparemment, la publication intégrale et fidèle de son journal de l'époque.

Louis DE ROBIEN est frappé et consterné par l'anarchie qui règne dans le pays. Il sera témoin, au moment de la révolution de février 1917, de la

4. Albert LONDRES, *Dans la Russie des Soviets*, Arléa, Paris, 1993, p. 32.

5. Albert LONDRES, *op. cité*, p. 41.

6. Le calendrier julien en vigueur en Russie jusqu'en 1918 avait treize jours de retard sur le calendrier grégorien en usage en Europe occidentale.

panique régnant dans la ville, les prisons ayant été ouvertes et les détenus mis en liberté, les troupes chargées de rétablir l'ordre faisant défection les unes après les autres. Il s'en dégage une atmosphère de désordre indescriptible, de nature insurrectionnelle et révolutionnaire. *La Marseillaise* retentit à tout bout de champ, car elle est devenue, à titre transitoire, l'hymne national du gouvernement provisoire, et le drapeau rouge flotte sur le palais d'hiver ! Grâce à ses talents de dessinateur, Louis DE ROBIEN a immortalisé certaines scènes de rue, croquées sur le vif.

Les deux diplomates vont, pendant leur séjour en Russie, observer, décrire et analyser la situation pour en tirer soit des conclusions personnelles (c'est surtout le cas de Louis DE ROBIEN, car ses notes prises sur le vif le sont apparemment en toute indépendance d'esprit), soit des règles de conduite. En effet, en tant qu'ambassadeur du pays allié de la Russie qu'est la France, Joseph NOULENS se doit de défendre les intérêts des nombreux Français résidant en Russie à l'époque et d'inciter l'alliée russe à continuer son effort de guerre, en dépit des difficultés rencontrées.

L'action du gouvernement provisoire mis en place après l'abdication du tsar, paraît, aussi bien à Louis DE ROBIEN qu'à Joseph NOULENS, fort peu efficace. Tous deux soulignent à l'envi la faiblesse, l'indécision, le manque de fermeté et de courage des dirigeants de l'époque. Ce sont eux qu'ils rendent largement responsables de la perte de contrôle sur la situation, notamment en reportant à deux reprises la tenue des élections pour l'Assemblée constituante, qui se tiendront finalement seulement en décembre 1917.

On notera une certaine communauté de vues entre NOULENS et DE ROBIEN, qui ne sont ni l'un, ni l'autre, socialistes et observent avec une certaine ironie, voire une pointe de mépris, la naïveté des socialistes français⁷ plaçant à l'époque tous leurs espoirs dans la réussite de KERENSKI.

Des témoins engagés

Or, d'autres Français, que je qualifierai de « témoins particuliers ou engagés » vont eux aussi, laisser leur témoignage, radicalement divergent, des événements vécus en Russie à la même époque.

C'est le cas, notamment de Jacques SADOUL, dont les archives soviétiques ont conservé une photographie prise à Petrograd en février 1920⁸. Avocat et

7. Les députés socialistes CACHIN, LAFONT et MOUTET allèrent en Russie au printemps 1917 pour se rendre eux-mêmes compte de la situation et repartirent fort déçus.

8. Voir la reproduction dans Véronique JOBERT, Lorraine DE MEALX (dir.), *Intelligentsia. Entre France et Russie, archives inédites du XX^e siècle*, Paris, Beaux-Arts Éditions, 2012, p. 48.

député socialiste, membre de la mission militaire française, Jacques SADOUL fut envoyé en Russie le 17 septembre 1917. Il avait été recommandé par Albert THOMAS, député socialiste. Jacques SADOUL sera donc un témoin direct de la révolution bolchévique. Il rendra compte de la situation pratiquement jour après jour dans des lettres adressées à son ami député. Les *Notes sur la révolution bolchévique (octobre 1917-janvier 1919)* furent publiées en 1919 à Paris. Agréé comme camarade par les bolcheviks, Jacques SADOUL connaissait personnellement LÉNINE et TROTSKI, les voyait régulièrement et servit en fait d'intermédiaire officieux (en l'absence de relations officielles) entre les dirigeants bolchéviques et l'ambassadeur de France Joseph NOULENS, ce qui rendait la situation particulièrement délicate.

Jacques SADOUL n'aura de cesse, dès janvier 1918, comme le fit en 1917 Albert THOMAS, de prôner un rapprochement des autorités françaises avec les bolcheviks. Il partait en effet du principe, que, contrairement à ce que l'on pensait en France, où l'on était finalement très mal informé, les bolcheviks n'étaient pas près d'être renversés. Dans un premier temps il récusera son adhésion au bolchevisme, se réclamant seulement du socialisme⁹. Mais il refusera de rentrer en France, et adhérera au groupe communiste français de Moscou qui se constitua en août 1918. Son témoignage est celui d'un homme de gauche ayant fini par faire allégeance totale au communisme et ayant été instrumentalisé par le pouvoir bolchévique dès les premières heures.

Une autre figure emblématique du groupe communiste français qui s'était constitué à Moscou doit être évoquée, c'est Pierre PASCAL. Il fut collaborateur du comité exécutif du Komintern. Les Archives russes d'État d'histoire sociale et politique (RGASPI) ont ainsi conservé sa fiche biographique, remplie par ses soins en russe et portant sa photo¹⁰.

Une place particulière revient à son témoignage. Lui aussi fut membre de la mission militaire française, refusa de rentrer en France en 1918 et resta en Russie jusqu'en 1933. Albert LONDRES avait bien perçu la motivation première de cet homme « touché par la foi¹¹ ». Pierre PASCAL reconnaissait avoir été attiré par « le côté spécifiquement russe, où l'inconscient chrétien joue un si grand rôle¹² ». Par idéalisme il adhéra entièrement au

9. « Je ne suis pas bolchevik. J'aperçois l'étendue du mal accompli en Russie par la propagande démagogique des maximalistes » Jacques SADOUL, *Notes sur la révolution bolchevique (octobre 1917-janvier 1919)*, Éditions de la Sirène, Paris, 1919, p. 65.

10. Voir la reproduction dans Véronique JOBERT, Lorraine DE MEAUX (dir.), *Intelligentsia. Entre France et Russie, archives inédites du xx^e siècle*, Paris, Beaux-Arts Éditions, 2012, p. 53/54.

11. Albert LONDRES, *op. cit.*, p. 73.

12. Pierre PASCAL, *En communisme. Mon journal de Russie 1918-1921*, L'Âge d'homme, 1977, p. 115.

bolchevisme. Jusqu'en 1921, avec d'une part l'écrasement de la révolte des marins de Cronstadt et d'autre part l'adoption de la NEP¹³, PASCAL resta un incondicional du nouveau pouvoir. Mais il faut reconnaître qu'il fera amende honorable lors de la publication de son journal, bien plus tard, et, tout en respectant scrupuleusement la rédaction originale, l'assortira de notes éclairantes¹⁴. Les deux premiers volumes de son journal de Russie, publiés seulement en 1975 et 1977, représentent une contribution essentielle à la connaissance profonde de la Russie à travers les vicissitudes de l'histoire. Pierre PASCAL était entre temps devenu un éminent universitaire français¹⁵, spécialiste de la Russie.

Il convient en effet de rappeler qu'à partir de 1924, lorsque le nouvel État soviétique fut reconnu par le gouvernement d'Édouard HERRIOT, des relations scientifiques plus régulières et suivies s'établirent entre les deux pays, grâce, notamment à l'activité d'éminents slavistes français qui contribuèrent au développement des échanges entre spécialistes des études slaves.

André MAZON¹⁶ fut le principal d'entre eux. Il figure, sur une photographie de 1927, accueilli à Leningrad par OLDENBOURG, président de l'Académie des sciences d'URSS, à l'occasion d'une de ses visites officielles¹⁷. Président de l'Institut d'études slaves de 1937 à 1959, il a contribué à maintenir envers et contre tout les relations universitaires entre les deux pays. C'est ainsi que les premiers étudiants français, qui deviendront par la suite des slavistes réputés, traducteurs de littérature russe, ont pu se rendre à l'université de Moscou suivre des stages. Certains d'entre eux, tel Michel AUCOUTURIER, feront grâce à leur séjour en URSS la connaissance du célèbre poète Boris PASTERNAK.

Celui qui allait devenir, avec la publication à l'étranger de son roman *Le docteur Jivago*, un « dissident avant l'heure » entretenait également avec Jacqueline DE PROYART, grâce à laquelle le tapuscrit du roman est parvenu en Occident, une correspondance assidue en français, qu'il écrivait à la perfection.

13. Nouvelle politique économique, rétablissant certaines libertés, notamment dans le commerce.

14. Ainsi de la note 127 : « La prostitution n'encombrait plus les boulevards, mais c'était parce que les prostituées avaient été rafalées et déportées. Je ne l'ai su que plus tard. » Pierre PASCAL, *op. cit.*, p. 192.

15. Professeur à l'École nationale des langues orientales vivantes puis à la Sorbonne.

16. Qui avait été secrétaire de l'École nationale des langues orientales vivantes de 1909 à 1914.

17. Voir la reproduction dans Véronique JOBERT, Lorraine DE MEALX (dir.), *Intelligentsia. Entre France et Russie, archives inédites du XX^e siècle*, Paris, Beaux-Arts Éditions, 2012, p. 249.

L'accueil des exilés russes en France

Une vague de réfugiés, fuyant la Révolution, s'établit en France, pays dont beaucoup connaissaient la langue et vénéraient la culture. Parmi eux se trouvaient des intellectuels de renom expulsés par le pouvoir soviétique en 1922 (le « Bateau des philosophes »). C'est le cas, notamment du philosophe Nicolas BERDIAEV dont le passeport, délivré le 2 septembre 1922, portait la mention : « expulsé de RSFSR à l'étranger »¹⁸.

Cette Russie « hors frontières » fut d'un dynamisme culturel exceptionnel grâce à une collaboration mutuellement enrichissante avec les intellectuels français, elle avait d'autre part ses propres revues et journaux, ses maisons d'édition.

Certains d'entre eux cherchèrent à obtenir la nationalité française, au prix de démarches longues et laborieuses qui n'étaient pas toujours couronnées de succès à la première tentative. Nous évoquerons deux réfugiés, devenus par la suite écrivains de langue française : Joseph KESSEL et Nathalie SARRAUTE.

Voici, par exemple, l'appréciation que l'on peut lire dans le rapport fait en 1921 par le chef de bataillon VOISIN, sous les ordres duquel Joseph KESSEL avait servi dans l'armée française : « Ses sentiments à l'égard de la France sont bons et sincères. Sa moralité diffère un peu de la nôtre et se rapproche de celle des Slaves. Il est d'une intelligence supérieure à la moyenne. »

De son côté, Nathalie TCHERNIAK, qui sera connue plus tard sous le nom de Nathalie SARRAUTE, adresse en 1924 sa demande de naturalisation qui ne lui sera pas accordée du premier coup.

Ces réfugiés, ces émigrés, appelés aussi « Russes blancs » formèrent une véritable communauté, avec leurs clubs et caisses d'entraide. En effet, la condition matérielle des écrivains de langue russe était souvent précaire, en tant qu'exilés titulaires du passeport de réfugiés « Nansen », en l'absence à l'époque de couverture sociale et médicale. Après la reconnaissance par la France de l'URSS en 1924, leur situation empira, sous l'effet de la propagande et de la censure soviétiques qui interdirent leurs publications en Russie soviétique.

L'écrivain Alexis RÉMIZOV, dont l'écriture calligraphique, reconnaissable entre toutes, est restée célèbre, adressa plusieurs lettres au « Comité de secours aux écrivains et savants russes en France ». Dans celle datée du 17 juin 1924 il expose pudiquement ses problèmes financiers : « Ce sont

18. Voir la reproduction dans Véronique JOBERT, Lorraine DE MEALIX (dir.), *Intelligentsia. Entre France et Russie, archives inédites du du XX^e siècle*, Paris, Beaux-Arts Éditions, 2012, p. 69/70.

des mois difficiles – je me réjouis de l'arrivée de l'été –, mais l'argent fait défaut¹⁹ »...

En 1929 c'est au tour de Nina BERBEROVA, qui ne connaîtra la notoriété auprès des lecteurs français qu'à la fin de sa vie, de solliciter une aide de 500 francs qui lui permettra de couvrir en partie les dépenses (1 000 francs) pour soins dentaires qu'elle a dû engager.

Enfin, la poétesse Marina TSVETAËVA, le 5 mars 1929, demande une aide financière plus conséquente que la dernière fois, où elle avait reçu seulement 200 francs. En décembre elle adressera encore une demande d'aide en raison de l'état de santé de son mari, Serguéï EFRON, atteint de tuberculose, et donc incapable de travailler.

La vie quotidienne de ces exilés pouvait être difficile, parfois misérable, comme l'attestent ces carnets à souches du « comité de secours » et les innombrables suppliques rédigées par des dizaines de grands intellectuels russes, que l'on trouve dans les archives conservées à la BDIC.

Mais en contrepoint aux vestiges douloureux de cette histoire, d'autres archives nous montrent l'étonnante vitalité de la diaspora russe, sa solidarité et son sens de l'entraide. Ainsi, l'amicale des émigrés russes de Moscou organise en 1937, pour la Sainte Tatiana, fête des étudiants, un grand bal, dont l'affiche a été conservée à l'Institut d'études slaves à Paris²⁰.

Jusqu'à l'instauration du régime stalinien à partir de 1928, les contacts entre Russes émigrés et ceux restés en URSS sont encore nombreux. Le grand poète soviétique MAÏAKOVSKI, dont la poésie d'avant-garde est appréciée d'une Marina TSVETAËVA, mais peu prisée en général des émigrés, se fait photographe à Paris en novembre 1925 par le grand artiste photographe RODTCHENKO. Enfin, la profusion de programmes, affiches, cartons d'invitation, éditions d'art réalisés par de grands artistes démontre l'apport inestimable que l'émigration russe a fourni à la culture française. On trouve, par exemple, un croquis de LARIONOV dans l'album à la couverture en bois de bouleau de Serge PROKOFIEV, conservé à présent dans les archives russes d'art et de littérature. Des dessins de PICASSO figurent par ailleurs dans le programme du Bal TRAVesti TRANsmental organisé par l'Union des artistes russes au profit de la caisse de secours des artistes.

L'instauration du régime stalinien en 1928 va représenter une coupure historique en URSS. En Occident c'est la mobilisation des intellectuels

19. Voir la reproduction dans Véronique JOBERT, Lorraine DE MEALX (dir.), *Intelligentsia. Entre France et Russie, archives inédites du XX^e siècle*, Paris, Beaux-Arts Éditions, 2012, p. 78.

20. Voir la reproduction dans Véronique JOBERT, Lorraine DE MEALX (dir.), *Intelligentsia. Entre France et Russie, archives inédites du XX^e siècle*, Paris, Beaux-Arts Éditions, 2012, p. 105.

français contre le fascisme et leur engouement pour l'URSS et sa nouvelle littérature révolutionnaire dans les années 1930 qui va contribuer à ostraciser la littérature de l'émigration et ses représentants.

Les intellectuels français dans le processus de légitimation de l'URSS

Plusieurs générations d'intellectuels français ont vécu, travaillé, rêvé, écrit, milité, sous l'influence directe de l'Union soviétique. C'est un étrange phénomène de sidération collective : par le biais du Parti communiste et d'une diplomatie culturelle offensive, Moscou manipulait la scène littéraire et journalistique de notre pays, fixant à distance les règles du débat, dictant ses thèmes et ses soucis, distribuant bons et mauvais points, récompenses et châtiments. Le poids des « références » à l'URSS dans le discours intellectuel et l'effort mené – l'on verra par qui et comment – pour que ces références soient « mélioratives » – est un des éléments de la construction de la légitimité de l'état soviétique. Les intellectuels étrangers servaient en effet de relais de légitimité à l'intérieur comme à l'extérieur de l'URSS.

La « soviétisation » des intellectuels communistes en France

L'effervescence créatrice de l'avant-garde soviétique était source de fascination et d'attraction : BRETON, ARAGON et ÉLUARD en tête, les surréalistes se rallièrent à la Révolution en 1925 (*La Révolution d'abord et toujours*), puis au communisme en 1927 (*Manifeste pour annoncer l'adhésion des signataires au PC*). L'engagement procommuniste se confondait avec l'énonciation d'une profession de foi prosoviétique et transformait le poète en militant. André THIRION, qui adhéra au PC en 1925, publia d'intéressants mémoires éloquentement intitulés *Révolutionnaires sans Révolution*²¹ : l'URSS lui apparaissait être la patrie indéniable « de la modernité ». Il se souvient de son passage au « militantisme professionnel » : « J'appris qu'un militant révolutionnaire perd bientôt toute personnalité et tout contact avec la réalité. Une fois pour toutes, il a accepté une idéologie qui est aussi une conception du monde. Il ne la mettra plus jamais en question²². » Il ne lisait plus que les documents fournis par le Parti. Il se décrit comme un automate qui ne sait plus confronter le verbe et la réalité : « Au nom de la discipline, de l'intérêt supérieur du Parti ou de la révolution, le communiste refoule au

21. André THIRION, *Révolutionnaires sans Révolution*, Paris, Robert Laffont, 1972, p. 119.

22. *Ibid.*

plus loin de son inconscient tous les doutes, toutes les inquiétudes, quitte à se contredire.²³ »

Cette adhésion pleine et entière se traduisait également par l'acceptation de la « soviétisation » de la sociabilité intellectuelle. Ainsi, en novembre 1930, Louis ARAGON représentait la France au II^{ème} Congrès international des écrivains révolutionnaires de Kharkov. À l'occasion de ce premier séjour sur le sol soviétique, il fut amené à accepter la critique officielle visant certains surréalistes. En 1932, lorsque l'*agitprop* française lui intima l'ordre de se « désolidariser publiquement du mouvement surréaliste (...) mouvement appartenant à la décomposition de l'idéologie bourgeoise », il fit valoir ses qualités de bon militant : dans une lettre collective adressée aux camarades du Bureau politique, il affirme « être en complet accord avec la ligne politique du Parti communiste français et de l'Internationale communiste » et combattre « social-fascistes et trotskystes »²⁴. Il énumère ses titres de militant : « membre de la cellule 638 [du Parti communiste] », « du secrétariat national des Libres-penseurs prolétariens », « responsable de la propagande et chargé du secrétariat de rédaction du journal *La Lutte* (...) ; membre du bureau exécutif de la Ligue anti-impérialiste (...), membre de la commission de contrôle de l'Union internationale des écrivains révolutionnaires et collaborateur de la revue *La littérature de la Révolution mondiale* (...) ». Pour conclure, il se réclame de la *doxa* marxiste, reconnaissant que les surréalistes qu'il considère comme siens, placent avant tout leurs recherches « sur le terrain du matérialisme dialectique, philosophie du prolétariat.²⁵ »

En conformité avec les usages pratiqués en URSS, les intellectuels communistes rendaient compte de leurs actes, écrits et fréquentations passés et présents, et au besoin dénonçaient parmi eux les « déviants ». Cette soviétisation passait par la familiarisation avec l'URSS et donc par les voyages. Ces voyages d'intellectuels – étudiés notamment par Sophie CŒURÉ²⁶ – s'accompagnaient de retours souvent louangeurs. Ils participaient pleinement à la politique de légitimation de l'URSS dans le monde occidental. La correspondance entre Louis ARAGON et Jean-Richard BLOCH éclaire d'un jour nouveau les motivations de ces voyages. Les avantages matériels offerts aux écrivains par l'URSS avaient un effet attractif non

23. *Ibid.*

24. Maxime ALEXANDRE, Louis ARAGON, Georges SADOUL, Pierre UNIK, « Aux camarades du bureau politique », 3 février 1932, RGASPI, F. 495, Op. 270, D. 72, L. 3-6. Voir la reproduction dans Véronique JOBERT, Lorraine DE MEAUX (dir.), *Intelligentsia. Entre France et Russie, archives inédites du xx^e siècle*, Paris, Beaux-Arts Editions, 2012, p. 313.

25. *Ibid.*

26. Sophie CŒURÉ, *La Grande leueur à l'Est. Les Français et l'Union soviétique 1917-1939*, Paris, Seuil, 1999.

négligeable. ARAGON décrit clairement l'hospitalité soviétique à BLOCH : « Le temps que vous resteriez là-bas, vous êtes invité, c'est-à-dire que vous êtes entièrement défrayé. (...) [En ce qui concerne les droits d'auteurs] cela prend toujours un certain temps pour les régler (une quinzaine) parce qu'il s'agit de choses publiées à des époques différentes. (...) Mais de toutes façons, il y a là-bas assez pour que vous viviez deux ou trois mois. Et par-dessus le marché, un article étant payé à un prix très élevé (tant dans les revues que dans les journaux), les occasions de gagner votre vie ne peuvent non plus vous manquer, et cela pour un travail minime qu'on vous demandera à genoux. Ainsi la question du temps pour lequel vous êtes invité et la question d'argent en URSS sont en réalité très peu importantes.²⁷ » Ainsi le régime soviétique s'offrait la collaboration des écrivains français à la mise en œuvre de sa propagande.

ARAGON joua le rôle quasi-officiel « d'organisateur de l'unification de l'intelligentsia française »²⁸ selon les termes précisément employés par Alexandre FADEEV, président de l'Union des écrivains, dans une lettre à JDANOV, en 1947. ARAGON consacra un roman-fleuve à son engagement. L'exemplaire personnel de Paul ÉLUARD des *Communistes*, fresque réaliste-socialiste de deux-mille pages²⁹, porte la dédicace : « à ce qui nous unit »³⁰, expression lapidaire du partage de la foi dans le Parti et sa patrie, l'URSS. ARAGON et ÉLUARD font partie des « fidèles », des gardiens du dogme, les fondations sur lesquelles le pouvoir soviétique put poser une légitimité solide.

Au-delà du cercle des militants, l'URSS chercha à acquérir une plus grande légitimité en s'appuyant sur des intellectuels étrangers non communistes, instrumentalisés et appelés « compagnons de route ».

Les intellectuels, acteurs de la « mise en scène » de l'URSS lors des célébrations collectives

STALINE utilisa sciemment le soutien des intellectuels occidentaux pour légitimer l'URSS. Dans les années 1930, la séduction exercée par l'URSS était immense : à la conviction d'être dans le « camp du bien » s'ajoutait la satisfaction de rejoindre celui du « progrès » et de la « nouveauté ». De

27. Louis ARAGON, Lettre à Jean-Richard BLOCH du 9 juillet 1934, Bibliothèque nationale de France, Fonds Jean-Richard BLOCH, Correspondance NAF 28 222, tome III, f. 92.

28. Lettre de A. FADEEV à A. JDANOV, 10 mai 1947, GARF, F. 5283, Op. 22, D. 42, L. 44.

29. Jeanine VERDÈS-LEROUX, *Au service du Parti, le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Paris, Fayard/Éditions de Minuit, 1983, p. 283.

30. Louis ARAGON, *Les Communistes*, La Bibliothèque française, 1949. Exemplaire de Paul ÉLUARD, Musée d'histoire de Saint-Denis.

grandes célébrations collectives permettaient à l'URSS de faire passer des messages clairs par l'intermédiaire de figures mondialement reconnues. L'apogée de cette entreprise de charme lancée par STALINE fut atteinte en 1934, alors même que les premières remises en cause du régime soviétique avaient déjà été formulées, discrètement par Pierre PASCAL de retour en France et par les amis de Victor SERGE, inquiets du sort de ce dernier.³¹

Ainsi en août 1934, lors du 1^{er} Congrès de l'Union des écrivains soviétiques, à Moscou, outre Louis ARAGON, se retrouvèrent Jean-Richard BLOCH, André MALRAUX, Paul NIZAN, Vladimir POZNER et LÉON MOUSSINAC. Les écrivains étaient venus du monde entier et de toute l'URSS, à l'exception de ceux qui avaient déjà été précautionneusement « mis de côté », tel Ossip MANDELSTAM. Le Congrès servit de lancement officiel de la doctrine du réalisme socialiste. Les propos qui y furent tenus auraient pu choquer les intellectuels européens. Pendant son discours d'ouverture – long de trois heures ! – Maxime GORKI fustigea l'Occident et sa culture ; le septième jour Karl RADEK présenta ses vues contre James JOYCE ; Nikolai BOUKHARINE énonça non moins clairement la conception stalinienne de la littérature. Sur les bancs des délégations européennes l'on observa peu de réactions. Dans cette célébration de la littérature et de l'URSS sous haute surveillance, MALRAUX commit la seule fausse note lorsqu'il leva son verre « à un absent dont la présence se fait sentir ici à chaque instant, Léon TROTSKY ».³²

Logés dans le confortable hôtel Métropole, les écrivains furent honorés, choyés, distraits. Ils assistèrent à un meeting aérien, une réception fastueuse dans la « datcha » de Maxime GORKI au bord de la Moskova. Ils reçurent les défilés d'hommage de pionniers, de soldats de l'Armée rouge, de kolkhoziens, d'ouvriers. Ils visitèrent le chantier du métro. À Romain ROLLAND tout spécialement, le Congrès rendit un hommage appuyé : son nom fut donné à l'école « spéciale » n°2 de Moscou. Séduit, Jean-Richard BLOCH signa à son retour dans la presse française de nombreux articles sur les mérites de l'URSS. Le régime s'était présenté sous son meilleur jour.

Autre grande célébration, plus périlleuse peut-être car sur le sol français, le Congrès international des écrivains pour la défense de la paix et de la culture se tint à Paris du 21 au 25 juin 1935 : au nom de la lutte contre le fascisme, à la tribune se succédèrent André MALRAUX, André GIDE, Roger

31. Le 4 juillet 1931 treize intellectuels français, dont Charles VILDRAC, Georges DUHAMEL, Victor MARGUERITE et Jean GUEHENNO, s'étaient adressés directement à STALINE, sans résultat. *Au camarade STALINE...*, 4 juillet 1931, RGASPI, F. 558, Op. 11, D. 859, L. 122.

32. Christian BIET, Jean-Paul BRIGHELLI, Jean-Luc RISPAIL, *André Malraux, la création d'un destin*, Gallimard, « Découvertes », Paris, 1987, p. 62.

MARTIN du GARD suivis de Jean-Richard BLOCH, André CHAMSON, Georges FRIEDMANN, Jean GUÉHENNO, Paul NIZAN, Louis ARAGON mais aussi Aldous HUXLEY, Robert MUSIL, Max BROD et Bertolt BRECHT. Curieusement, il revint à ÉLUARD de lire le discours d'André BRETON : ce dernier avait été discrètement écarté pour avoir « flanqué une correction » à Ilya EHRENBURG, membre de la délégation soviétique, dont l'ouvrage *Vus par un écrivain d'URSS* publié chez Gallimard comparait les surréalistes au gibier faisandé et les traitait de maquereaux et de gigolos.³³ Boris PASTERNAK et Isaac BABEL avaient été dépêchés *in extremis* sur une suggestion de GIDE et de MALRAUX : le premier fut laconique, le second évasif. Maintenir coûte que coûte une apparente unité demandait beaucoup d'habileté : Willi MÜNZENBERG fut un relais essentiel, le véritable chef d'orchestre à peine clandestin, dans le dispositif mis en place par STALINE.

L'année 1936 mit à l'épreuve ce dispositif. Ces grandes célébrations impliquaient la marginalisation des voix discordantes. Menée notamment par Magdeleine PAZ, la mobilisation autour de Victor SERGE se poursuivait : « Mais parce que l'affaire SERGE n'est pas un cas particulier mais touche la conception tout entière de la Révolution, je ne puis la dissocier. »³⁴ Puis il y eut l'affaire GIDE, dont le *Retour de l'URSS* était sans équivoque : « Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de HITLER, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif, plus vassalisé... ».³⁵ Il passait dans l'autre camp, devenant un « sombre comploteur ». ³⁶ Au même moment, avec le début des Procès de Moscou, André BRETON, se désolidarisait publiquement : « Camarades, en notre simple qualité d'intellectuels, nous déclarons que nous tenons le verdict de Moscou et son exécution pour abominable et inexpiable (...). Nous pensons que de telles entreprises déshonorent à jamais un régime (...). Nous faisons dans ces conditions, toutes réserves sur le maintien du mot d'ordre : "Défense de l'URSS" »³⁷

La vérité l'emportait sur le militantisme. Mais comme le démontra l'historien François FURET, le communisme « saura aussi retenir, tout au long de leurs vies, des militants si inconditionnels qu'ils formeront comme une espèce politique particulière jusque tard dans le siècle : ceux-là

33. Pierre DAIK, *Aragon une vie à changer*, Seuil, Paris, 1975, p. 280-281.

34. Magdeleine PAZ, lettre à Jean-Richard BLOCH, 1^{er} avril 1935, Bibliothèque nationale, Fonds Jean-Richard BLOCH, Correspondance NAF 28 222, volume XXXVII, p. 286. Victor SERGE publia à sa libération et à son retour : *Destin d'une Révolution, U.R.S.S. 1917-1936*, Grasset, 1937.

35. André GIDE, *Retouches à mon retour de l'URSS, in Souvenirs et Voyages*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2001, Paris, p. 813.

36. Pierre DAIK, *Tout mon temps, mémoires*, Fayard, Paris, 2001, p. 109.

37. Tract « La vérité sur le procès de Moscou », Déclaration lue par André BRETON le 3 septembre 1936 au meeting, Archives diplomatiques de la Courneuve.

n'abandonneront jamais le camp de l'Union soviétique, inséparable à leurs yeux de la révolution ».³⁸

Pour « marginaliser » ces critiques, l'engagement des intellectuels devait aller plus loin : l'engagement de certains intellectuels dans ce que l'on pourrait appeler le « culte français à STALINE » mérite d'être mentionné. Auteurs de renommée internationale, Romain ROLLAND et Henri BARBUSSE furent les principaux intercesseurs dans le culte à STALINE. L'un et l'autre l'avaient personnellement rencontré. « Je suis heureux de m'entretenir avec le plus grand écrivain du monde »³⁹ avait déclaré STALINE le 28 juin 1935 en accueillant Romain ROLLAND au Kremlin. Le lendemain, Aleksandr AROSSEV, directeur de la Voks – société pour les relations culturelles avec les pays étrangers – qui avait assisté à l'entretien, écrivait au dictateur : « Romain ROLLAND, disons le franchement, a été charmé par vous personnellement. Il m'a répété à plusieurs reprises qu'il ne s'était jamais attendu à cela et que jamais de sa vie il ne s'était représenté STALINE ainsi. »⁴⁰ Dans une lettre à STALINE, Romain ROLLAND formula directement son admiration de l'URSS, « un nouveau monde » : « [Notre] devoir impérieux est, dans tous les pays, de le défendre contre tous les ennemis qui menacent son essor. À ce devoir, vous le savez, cher camarade, je n'ai jamais manqué, je ne manquerai jamais, tant que je vivrai. »⁴¹ Quelques années auparavant, Romain ROLLAND avait accusé de « calomnie » les intellectuels russes ayant lancé un appel « Aux écrivains du monde » à ouvrir les yeux sur la réalité soviétique.

Le premier prix d'idolâtrie revient cependant à Henri BARBUSSE. Après avoir signé un livre sur la Géorgie – terre natale de Joseph STALINE – il entreprit une biographie de « cette grande figure dont le rôle est actuellement gigantesque ». ⁴² Cette hagiographie stupéfiante parut en français et en russe en 1936 après la mort, à Moscou, le 30 août 1935, de son auteur. Le PCF fit de ROLLAND et BARBUSSE des intercesseurs dans le culte français de l'URSS dont la mémoire fut régulièrement convoquée comme en 1946, au Congrès pour la Paix salle Pleyel.

Le culte français à STALINE devait culminer en 1949. Les 70 ans de ce dernier furent l'occasion d'une célébration exceptionnelle avec la contribution des intellectuels : le commentaire du film produit par le Parti *L'Homme que nous aimons le plus* fut écrit et dit par Paul ÉLUARD : « Vive STALINE,

38. François FURET, *Le passé d'une illusion, Essai sur l'idée communiste au xx^e siècle*, op.cit., p. 173.

39. « Entretien du camarade STALINE avec Romain ROLLAND, traduit du russe », RGASPI, F. 558, Pp. 11, D. 795, l. 17.

40. Aleksandr AROSSEV, Lettre à STALINE, 19 juin 1935, RGASPI, F. 558, Op. 1, D. 795, L. 60-61.

41. Romain ROLLAND, Lettre à STALINE, 20 juillet 1934, RGASPI, F. 558, Op. 11, D. 795, L. 18-19.

42. Henri BARBUSSE, Lettre à MÜNZENBERG, (non datée), RGASPI, F. 558, Op. 11, D. 699, L. 63-65.

champion de la paix, de la liberté, du bonheur humain ». ⁴³ On y voit l'exposition de centaines de cadeaux envoyés par les militants français : le dessin de PICASSO *À ta santé STALINE* côtoie les présents des ouvriers.

Quant à la mort de STALINE, elle provoqua un imbroglio tragi-comique dont ARAGON et PICASSO furent les héros involontaires. ARAGON dut même faire son autocritique pour avoir autorisé la publication dans les *Lettres françaises* d'un portrait de STALINE qui déplaisait aux militants.

L'URSS pro et contra : affaires et procès

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, avec un million d'adhérents et un électeur sur quatre, le Parti communiste pesait de tout son poids et attirait une nouvelle vague d'adhésion chez les intellectuels. Pierre DAIX témoigne de ce regain d'intérêt : « J'étais là-dessus de plain-pied avec les intellectuels de ma génération qui avaient adhéré au PC pendant la Résistance. Nous ressentions un tel besoin que le communisme constituât une rupture absolue que ni KOESTLER, ni MERLEAU-PONTY ne nous en détournaient. Au contraire ! » ⁴⁴ Les écrits prosoviétiques – fondés sur les données fausses fournies par le régime lui-même – dépassaient le cercle des militants. Il faut citer ARON : « Relire les articles ou livres de [cette] période (...) signés des auteurs les plus responsables, éveille des sentiments ambigus : pourquoi des esprits de qualité ont-ils déraisonné à propos de l'Union soviétique (...) ? » ⁴⁵ Les voix qui dénonçaient les crimes soviétiques étaient publiquement stigmatisées : lors de conférences organisées par l'UNESCO à la Sorbonne, ARAGON dénigre MALRAUX et sa « déclaration réactionnaire antisoviétique ». La production littéraire française préoccupait Moscou : en août 1948, au Congrès pour la paix de Wrocław, FADEEV déclara devant ÉLUARD et PICASSO « que si les hyènes ou les chacals pouvaient se servir de machines à écrire, ils écriraient comme SARTRE ! » ⁴⁶ La pièce de ce dernier *Les Mains sales* était classée anticommuniste. Quant à CAMUS, « célèbre écrivain français réactionnaire » d'après un rapport russe ⁴⁷, il était l'incarnation d'un « nouveau centre de propagande antisoviétique et anticommuniste » ⁴⁸.

43. *L'Homme que nous aimons le plus*, 1949, <http://www.cinearchives.org/> (cinémathèque du Parti communiste).

44. Pierre DAIX, *op.cit.*, p. 265.

45. *Ibid.*, p. 405.

46. Pierre DAIX, *op.cit.*, p. 293.

47. Note de N. VASJUKOVA, directrice adjointe de la commission étrangère du CC du PCUS, 20 septembre 1949, RGASPI, F. 495, Op. 270, D. 8969/1, L. 11.

48. E. KOZLOVA, Note rapportant les propos de Louis ARAGON tenus au Comité pour les liens culturels avec l'étranger, juin 1958, RGASPI, F. 495, Op. 270, D. 8969/1, L. 5.

Les intellectuels étaient divisés en deux groupes irréconciliables : d'un côté, ceux qui nient ou justifient l'existence des camps soviétiques, de l'autre ceux qui les condamnent. Pour beaucoup, « le dévoilement vint de la traduction de l'américain en mai 1947 du livre de Viktor KRAVTCHENKO, *J'ai choisi la Liberté*. DAIX rappelle que l'intitulé même du livre *J'ai choisi la liberté*, « était un coup de poing en pleine figure à une époque où Stalingrad était encore synonyme de libération. »⁴⁹ La riposte ne se fit pas attendre : les *Lettres françaises* publièrent un article diffamatoire sous le pseudonyme de Sim THOMAS - en réalité André ULLMANN, agent soviétique. L'ouvrage y est présenté comme un faux écrit par des émigrés russes blancs et KRAVTCHENKO comme un incapable, ivrogne de surcroît. Ce dernier porta plainte : du 24 janvier au 4 avril 1949, les Français purent suivre le premier procès français de l'URSS. Les communistes Claude MORGAN et André WURMSER avaient le renfort de Pierre COURTADE, VERCORS ou Vladimir POZNER, éminent slaviste ; pour KRAVTCHENKO, l'avocat Georges IZARD appela à la barre des témoins éloquents, dont Margarete BUBER-NEUMANN, communiste allemande un temps réfugiée à Moscou, qui avait survécu aux deux régimes concentrationnaires, soviétique et nazi. Nina BERBEROVA, qui passait alors sa dernière année en France, était sur les bancs de la presse : « La salle écoute son témoignage avec une attention soutenue, et, disons-le franchement : ce témoignage vaut à lui seul dix ans de propagande anticommuniste. »⁵⁰ Dans le public, André GIDE et François MAURIAC croisèrent Louis ARAGON. Les rédacteurs des *Lettres françaises* furent condamnés à des amendes minimes, mais le retentissement fut immense.

Cependant David ROUSSET, ancien communiste et déporté en Allemagne et auteur du *Système concentrationnaire*, se refusait au silence coupable : il adressa un appel le 12 novembre 1949 dans le *Figaro littéraire* à « tous les survivants des camps nazis pour leur demander, au nom de leur écrasante expérience, d'enquêter maintenant sur le goulag stalinien ».⁵¹ La Commission internationale contre le régime concentrationnaire fut constituée à Bruxelles en octobre 1950. Représentante de l'ADIR⁵², Germaine TILLION fit partie du jury qui le premier enquêta sur les crimes de STALINE. À une amie communiste qui lui exprime sa désapprobation, elle justifie sa position. Je cite ces propos car ils sont un témoignage particulièrement

49. Pierre DAIX, *op.cit.*, p. 265.

50. Nina BERBEROVA, *L'Affaire KRAVTCHENKO*, Actes Sud, Arles, 2009, p.148.

51. Germaine TILLION, « En souvenir de David Rousset », *Combats de guerre et de paix*, Éditions du Seuil, « Opus », Paris, 2007, p. 223.

52. Association nationale des anciennes déportées et internées de France.

lumineux du statut qu'avait acquis l'URSS stalinienne : « Dès le premier moment, j'ai prévu où cela me mènerait, et que cela allait me séparer totalement de camarades comme toi que j'aime bien et qui, elles, ne me pardonneront pas ce que je fais, et cela pour l'amour de pauvres êtres que je n'ai jamais vus, mais qui souffrent, en ce moment même, à travers le monde, tout ce que nous avons souffert. (...) aujourd'hui je peux dire que je crois, hélas, que les camps de concentration existent en URSS, et que les gens y meurent par milliers, dans une misère et un désespoir sans nom. Et malgré cela je ne suis pas « antisoviétique », je suis prête à croire qu'ils ont fait de belles réalisations en urbanisme, en biologie végétale, etc. Je suis prête à croire qu'il y a chez eux des gens de cœur, et que ces gens de cœur réagiront contre l'engrenage fatal que représentent leurs camps de concentration ».⁵³

La presse communiste contre-attaqua rapidement : l'article « Pierre DAIX, matricule 59 807 à Mauthausen », diffamait ROUSSET qui à son tour intenta un procès contre les *Lettres françaises*. Du 25 novembre 1950 au 17 janvier 1951, se déroula ainsi au palais de Justice de Paris un second procès de l'URSS. ROUSSET disposait d'une documentation précise et fit venir des témoins importants, tel Julius MARGOLIN : dans un français parfait, ce dernier raconta le caractère dictatorial de l'Union soviétique, le système concentrationnaire meurtrier mis en place et l'antisémitisme stalinien.⁵⁴

Dans ce contexte tendu, la soviétisation de la vie intellectuelle française atteignit son comble avec l'affaire de la cellule de Saint-Germain des Prés : en 1951, Robert ANTELME, Marguerite DURAS et Dionys MASCOLO furent exclus du Parti communiste. Pourquoi ? Pour avoir tenu des « propos anti-soviétiques » rapportés par Jorge SEMPRUN au comité central.⁵⁵ Quelques années plus tard, dans *L'Opium des intellectuels*, Raymond ARON analysa les us et coutumes de cette intelligentsia adepte du soviétisme.

Moins connue, mais non moins symptomatique, fut l'affaire CHALEIL-KOUZNETSOV.⁵⁶ Elle est d'autant plus intéressante qu'elle se situe en 1960, après les événements de 1956 qui avaient provoqué la défection d'intellectuels tels Aimé CÉSaire ou Roger VAILLANT. Paul CHALEIL, prêtre catholique français, avait passé les années de 1948 à 1955 dans le goulag de Taïchet-

53. Germaine TILLION, « Deux échanges sur la répression communiste », *Combats de guerre et de paix*, op. cit., p. 212-213.

54. Julius MARGOLIN, *Voyage au pays des Ze-ka*, traduction du russe par Nina BERBEROVA et Mina JOURNOT, complétée par Luba JURGENSON, *Le Bruit du temps*, Paris, 2010.

55. Affaire de la cellule Saint-Germain des Prés. Note manuscrite de Pierre DAIX, chargé de l'enquête interne au PCF. Archives départementales de Seine-Saint-Denis, Fonds du Parti communiste français, 261 J6/8. Voir la reproduction dans Véronique JOBERT, Lorraine DE MEAUX (dir.), op. cit., pp. 45-47.

56. Véronique JOBERT et Lorraine DE MEAUX, *Le père CHALEIL, ancien zek et traducteur de KOUZNETSOV*, colloque « Les Français dans la vie intellectuelle et scientifique russe au XX^e siècle », Moscou, septembre 2011.

Bratsk. À son retour en France, il s'était intéressé à une nouvelle publiée par l'écrivain soviétique Anatoli KOUZNETSOV faisant le récit de chantiers de jeunesse – lesquels chantiers rappelaient à CHALEIL son expérience du goulag. Publiant une traduction sous le titre *L'étoile dans le brouillard* en 1958, avec une préface éclairante sur la réalité de la situation soviétique, le père CHALEIL fut accusé par KOUZNETSOV de « brigandage littéraire » dans *Literatournaïa Gazeta* en juillet 1960, bientôt relayé par les *Lettres françaises*. Un procès fut intenté au traducteur français et à son éditeur lyonnais – la maison Vitte – tandis qu'en octobre de la même année, paraissait *Sibérie heureuse*, traduction concurrente et « officielle » de la nouvelle de KOUZNETSOV réalisée par Lily DENIS pour les éditions JULLIARD. CHALEIL fut condamné par la justice française pour traduction infidèle et sa traduction fut retirée de la vente. ARAGON avait alerté en 1960 la commission étrangère de l'Union des écrivains soviétiques, autant par réflexe idéologique que par volonté de coup éditorial. Le procès eut un écho important dans la presse française et soviétique : face au rouleau compresseur médiatique communiste, CHALEIL peina à faire entendre sa voix. Mais l'affaire se conclut par un dénouement inattendu, véritable retournement de situation : en juillet 1969, KOUZNETSOV choisit à son tour la liberté. De Londres, il écrit une « Lettre ouverte à Monsieur René PLEVEN, ministre de la Justice » et demande la réouverture du procès intenté au traducteur français de son roman. « Vivant alors dans ce pays épouvantable qu'est l'URSS, j'ai à l'instigation des autorités soviétiques déposé une plainte qui ne se justifiait pas (...) J'ai conservé cette mauvaise action sur ma conscience durant dix années et je ne puis plus me taire ». ⁵⁷ Le 21-27 août un dossier spécial est publié dans le *Figaro littéraire* pour raconter l'étonnante histoire de *L'étoile dans le brouillard*.

Entre-temps, la « dissidence » russe fit entendre sa voix. Et cette génération trouva un écho plus favorable chez les intellectuels occidentaux que celle de la première émigration qui avait fui 1917. Elsa TRIOLET et Louis ARAGON organisèrent en 1963 la traduction d'*Une Journée d'Ivan Denissovitch*. Le texte original avait été autorisé en URSS. Les samizdat contestataires trouvèrent des éditeurs français. En 1970, le texte d'Andrei AMALRIK *L'Union Soviétique survivra-t-elle en 1984?* était précédé d'une préface cinglante d'Alain BESANÇON : « Considérant cinquante années de prosoviétisme de l'intelligentsia française, je me demande si elle n'a pas fait

57. Anatoli KOUZNETSOV, Lettre au ministre de la Justice (copie), BDIC, Fonds Chaleil-Kouznetsov, F Delta 776 922.

de la Russie le symbole, le lieu projectif de ce refoulé. Si par conséquent, malgré ses protestations, elle n'est pas fascinée par ce régime non en dépit mais à cause des crimes qu'il a commis. »⁵⁸ En 1975, le « nouveau philosophe » André GLUCKSMANN publiait *La cuisinière et le mangeur d'hommes, Essai sur l'État, le marxisme, les camps de concentration* qui revient sur le silence « pudique » des intellectuels sur les horreurs de l'URSS. « Un mot malheureux de SARTRE servit à justifier cette dérobade – il s'agissait, disait-on, de ne pas « désespérer Billancourt ». »⁵⁹ Cet ouvrage trouva aussi des lecteurs en URSS. Peu de temps après, le 20 juin 1977, Jean-Paul SARTRE et de nombreux intellectuels – dont ARON et GLUCKSMANN - rencontrèrent au théâtre Récamier les résistants de l'Est, Leonid PLIOUCHTCH, Vladimir MAXIMOV et Vladimir BOUKOVSKI. « Ce qui révélait une unité contre l'URSS jamais encore atteinte... »⁶⁰ commente avec perspicacité Pierre DAIX, alors revenu de ses illusions.

Véronique JOBERT

Professeur émérite de langue et civilisation russes
de l'Université de Paris-Sorbonne

Lorraine DE MEAUX

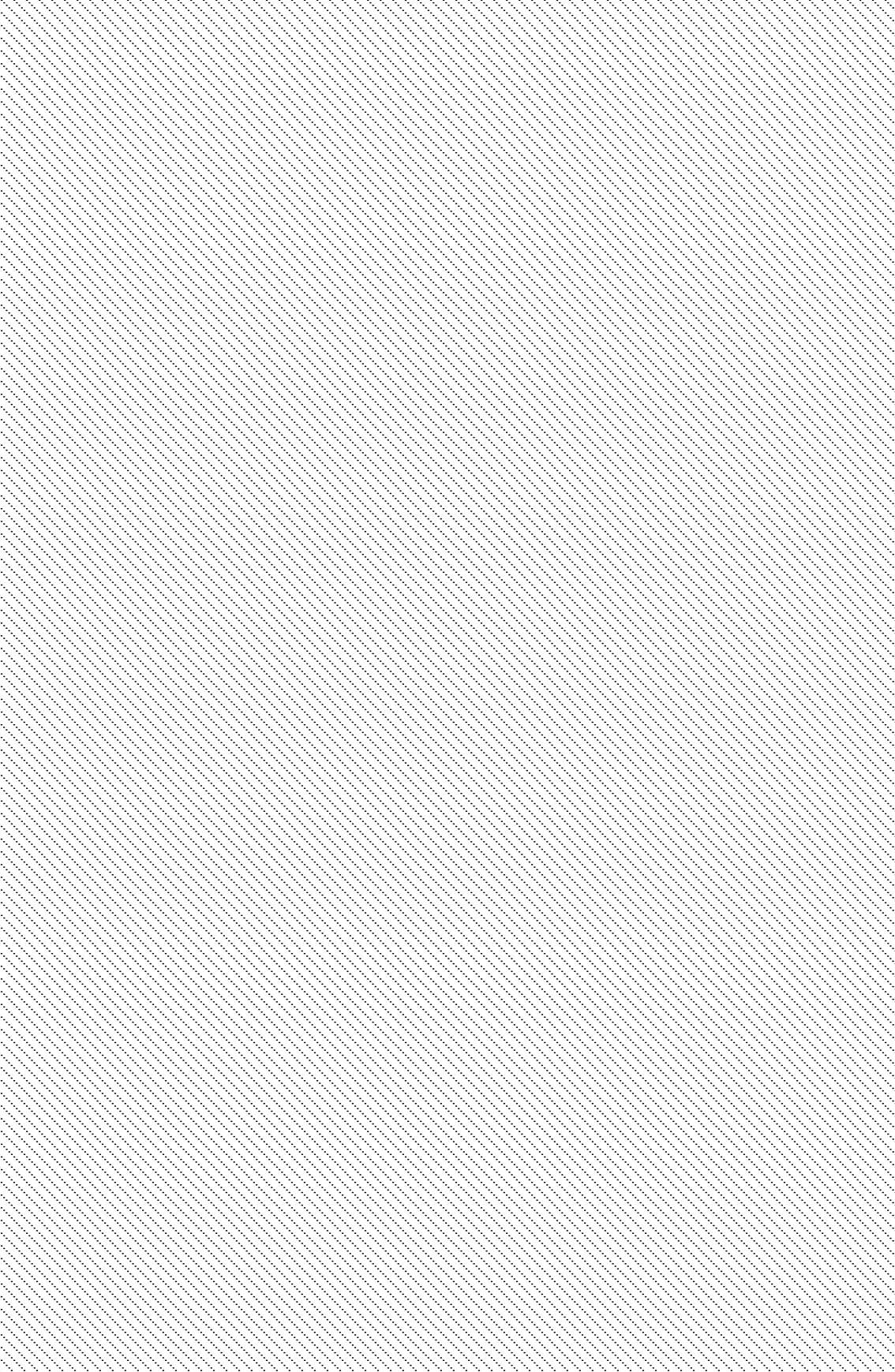
Centre de recherche en histoire des Slaves
(Université Paris I-Panthéon-Sorbonne)

58. Alain BESANCON, préface dans Andreï AMALRIK, *L'Union Soviétique survivra-t-elle en 1984?*, Fayard, Paris, 1970.

59. André GLUCKSMANN, *La cuisinière et le mangeur d'hommes, essai sur l'État, le marxisme, les camps de concentration*, Seuil, « Combats », Paris, 1975, p. 208.

60. Pierre DAIX, *op. cit.*, p. 292.

Langues et civilisations



Chants des Balkans par le groupe JIVELI

Certains parmi vous ont pu entendre le groupe vocal JIVELI chanter des airs traditionnels des Balkans au cours de la conférence donnée par Anastasia ORTENZIO¹ et aussi lors de l'Assemblée générale de l'AAÉALO.

Ces chants proviennent de divers pays et ont été, pour la plupart, transcrits phonétiquement. C'est la raison pour laquelle leur traduction est parfois difficile. Mais le sens peut être évoqué. En attendant le compte rendu de la conférence², voici des extraits de quelques chants et leur traduction :

Nedo le arna devojko

C'est un chant originaire de Pirin, région macédonienne de Bulgarie. Ce chant fut collecté et transcrit par deux ethno-musicologues : Ethel RAÏM et Marty KOENIG dans les années 60. Il fut transmis de manière phonétique à Martine MERET par l'ethno-musicologue américaine Brenna MAC CRINNON qui s'intéresse particulièrement aux chants macédoniens et turcs.

Voici les paroles du chant entonné par le groupe JIVELI :

*Nedo le arna devojko
Sto snosti tolko sedovte
Sto snosti tolko sedovte
Tri puti vino totchivte
Dva puti ljuta rakia
A bre le ludo ta mlado
Snosti od Stambul doidovte
Debela knjiga doneso...
Debela knjiga doneso...
Od stari babi kasana
Od mladi bulki pisana.*

1. *Marie et les autres femmes dans les contes des Balkans*, conférence donnée le 22 janvier 2014, dont le texte paraîtra dans *Orients* d'octobre 2014.
2. Id.

Ce chant est aussi chanté dans la Macédoine du Vardar où les paroles semblent plus complètes. La différence majeure réside dans la conclusion qui n'existe pas dans la version de Pirin. En effet dans les deux derniers vers de la chanson du Vardar, la jeune fille interrogée glisse un message personnel au jeune homme.

Dans la deuxième version, un jeune homme demande à la jeune-fille qu'il courtise pourquoi, chez elle, personne ne dormait la veille. Elle lui répond que des visiteurs venus d'Istanbul ont apporté une grande lettre où il est dit : « *ceux qui s'aiment ne doivent pas se marier* ». Par ce subterfuge, la jeune fille indique au jeune homme qu'elle l'aime (mais qu'il faudra sans doute encore attendre pour le mariage). Par ailleurs, il y a inversion entre les deux versions. Dans le chant de Pirin, ce sont les vieilles femmes qui conseillent et les jeunes-filles écrivent. Dans la version du Vardar, ce sont les jeunes mariées qui dictent et les vieilles femmes écrivent.

Version de Macédoine du Vardar

<i>Nedo le arna devojko</i>	Nada, brave fille
<i>Sto snosti dozna sedevte</i>	Pourquoi avez-vous veillé si tard hier soir ?
<i>Tri pati petli peeja</i>	Trois fois le coq a chanté
<i>Dva pati vino tocevte</i>	Deux fois vous avez versé le vin
<i>Ej more ludo ta mlado</i>	Eh bien jeune homme
<i>Neli me prasas, ke kajam</i>	Puisque tu me le demandes, je te le dirai :
<i>Snosti si dojdoe od Stambol</i>	Hier soir ils sont venus d'Istanbul
<i>Debela kniga doneco</i>	Ils nous ont apporté une longue lettre ³
<i>Od stari babi pisano</i>	Écrite par de vieilles femmes
<i>Od mladi nevesti kazano</i>	dictée par de jeunes mariées
<i>Koj sto se sakaat a mladi</i>	(disant que) les jeunes qui s'aiment
<i>Bre bilo da ne se zemat</i>	ne doivent pas se marier.

3. A l'époque, *kniga* se disait aussi pour la lettre au lieu du mot actuel *pismo*. *Kniga* = livre).

Berceuse grecque chantée par Marie ESTÈVE

*Ypne pou pernisse tan mikra
Ela pré ke tuto
Mikro mikro dou té fera
Maghalo féré mou to*

Marchand de sable
qui endort les petits
Je te confie mon bébé
Rends-le moi demain

*Magalo san psilo vouno
Issio san kiparrissi
Ki I kloni tou na ftanouné
S'anatoli ke dhissi*

Haut comme une montagne
Droit comme un cyprès
Aux branches déployées
D'Est en Ouest

*Nanin nani nani nani
To morraki mou na kani
Ela ipné pare mou to
Kéglika apokimissé to.*

Dodo, dodo, dodo, dodo
Dors mon bébé, fais dodo,
Viens marchand de sable
Endors-le doucement

Zaspo Janko, chant serbe

On y décrit la vision bucolique de la belle Jeanne endormie sous un arbre. C'est un chant bien connu dans les régions de l'ancienne Yougoslavie.

*Zaspo Janko pod jablanom
Mile moje drage
Lepe moje crne oči
Pogledajte na me*

Jeanne est endormie sous le peuplier,
Ma chérie, ma tendre,
Mes beaux yeux noirs,
Regardez-moi.

*Pod jablanom zlatnom granom
Mile moje drage
Lepe moje crne oči
Pogledajte na me*

Sous la branche dorée du peuplier
Ma chérie, ma tendre
Mes beaux yeux noirs,
Regardez-moi.

*Ja otrgo zlatnu granum
Mile moje drage
Lepe moje crne oči
Pogledajte na me*

J'ai arraché la branche dorée
Ma chérie, ma tendre
Mes beaux yeux noirs,
Regardez-moi

Zaspala e Fida

Zaspala e Fida est un chant polyphonique bulgare qui parle d'une belle endormie dans un jardin de roses.

Ta niata (La jeunesse ou les jeunes années)

Ce chant grec nous a été transmis phonétiquement il nous est par conséquent difficile de le transcrire. Il parle d'oiseaux qui se chamaillent et s'envolent dans la nature : vers les bois, la fontaine... Profitez, dit la chanson, profitez de votre tendre jeunesse parce qu'elle s'envole aussi ; maudite jeunesse (Merci à Christine d'ORSI pour la traduction orale).

Hé Yamo, chant du travail en langue laze

C'est une communauté qui vit dans le nord-est de la Turquie, près de la mer Noire, où ce sont généralement les femmes qui travaillent la terre.

Encore une fois, nous ne connaissons ce chant que phonétiquement car la langue laze n'aurait pas de transcription écrite...

En langage laze :

*Hè hè hè heyaamo
Yamo hèmò hè yamo
Hè hè hè heyaamo
Dadis ukhun noderi (bis)
Dop kha chkat do vigzalat (bis)
Mani mani dalépe
Zeni chkunis noderi (bis)
Tutaaste iven seri (bis)
Vibirt Hachkér hachkéri (bis)
Hem seri heem dga léri (bis)
Andğa kai taroni
Dadi sören termeri
Ora mokilu ordo
Opikommat komoği do*

Peut-être se trouve-t-il parmi les anciens élèves et amis des langues orientales des érudits qui pourraient proposer une traduction plus fidèle. Celle qui nous a été fournie avec beaucoup de précautions par un étudiant turc connaissant un peu le laze est approximative. Mais nous remercions Oghzan, l'aimable traducteur qui hésitait entre un travail aux champs ou dans une mine.

La tante a intégré une équipe de travail
 Avançons, creusons,
 Vite vite mes sœurs
 Travaillons dans les champs
 Il y a clair de lune ce soir
 Nous creusons en chantant
 De jour comme de nuit
 Il fait beau aujourd'hui
 Où est notre repas, tante ?
 Le temps a passé si vite
 Qu'on nous apporte à manger

Le groupe JIVELI

Le groupe JIVELI s'est constitué à partir du plaisir qu'avaient cinq amies chanteuses à se rencontrer pour chanter ensemble, indépendamment de leurs autres activités artistiques (mythologie, conte, recherche, théâtre, écriture, musique, etc.). Les chanteuses sont Anne CANTINEAU, Marie ESTÈVE, Chloé GEORGIN, Martine MERET et Anastasia ORTENZIO, qui dirigent pour la plupart des ateliers artistiques.

Leur répertoire est composé de chants populaires et traditionnels du monde, Europe, Orient, Balkans...

Leurs spectacles sont inspirés par des poèmes, des mythes, des contes... Elles improvisent souvent et mêlent mélodées et refrains à paroles scandées, contées et autres récitatifs.

Elles ont par exemple interprété le *Chant de la Blanche Biche* d'après des textes français du ^{XVI}^e siècle, lors d'une conférence sur la mythologie de la bête en question par Brigitte CHARNIER.

Elles sont actuellement en création d'un nouveau spectacle parlé et chanté dont le thème reste secret pour l'instant.

Anastasia ORTENZIO

Nous sommes reconnaissants à Jalal ALAVINIA des Lettres persanes de nous permettre de publier dans nos pages la traduction qu'il a faite de ce beau poème de Simine BAHBAHANI qu'il nous avait transmis à l'occasion de Nowrouz.

Françoise MOREUX

Salut lumière!

Celui qui a le soleil dans la poitrine
et la lune dans la manche
traversera notre terre de ruines d'un pas léger.

Salut ô lumière! Tu m'es familière.
De qui hérite-il, l'arbre vert de ton ascendance?
Tu es la bienvenue! Tu es fortune et bonheur!
Mets deux pas en avant!

Car sans toi, notre ruine est vide de joie.
Heureuse soit ta main pleine d'étoiles!
Qu'elle fasse pousser sur les grappes
la splendeur de lumineux diamants!

Accorde force aux faibles!
Accorde vie à la terre morte!
Heureux soit le miracle d'un nuage
qui apportera la vie.

Sauve-nous des tourments de cette vie!
Tu ne peux pas savoir ce qui nous arrive!
Nos pleurs comptent le passé larme par larme.

Sauve-nous de cette vie sans répit!
Quelle époque terrifiante!
Personne ne pourra mesurer
l'immensité de la violence!

Noyés dans le sang de notre foie,
ignorants de notre propre état,

qui saura rapporter les nouvelles
de la calamité qui nous frappe ?

Tu es venue, le chagrin s'en est allé.
Un temps plus agréable est venu.
« A l'ordre de Jupiter,
Vénus s'est mise à chanter et danser. »

Celui qui a le soleil dans la poitrine
et la lune dans la manche,
en partant nous confiera le soleil et la lune.

Simine BAHBAHANI سیمین بهبهانی

Simine BAHBAHANI, née en 1927, est une figure majeure de la poésie contemporaine persane, issue d'une famille d'érudits : son père était un journaliste célèbre et sa mère Fakhr Ozma ARGHOON poétesse et féministe chevronnée.

Elle rapporte que lorsque ses parents se disputaient, c'était avec des vers du poète Saadi que sa mère défiait son père !

Saadi, poète de la Perse du XIII^e siècle, tentait déjà à son époque de s'affranchir de la pensée officielle en composant ses vers. C'est donc sa mère qui lui a appris, très tôt, à avancer à contre-courant, en se réfugiant dans la métaphore.

C'est après la révolution islamique de 1979 que Simine BEHBAHANI est entrée en politique, défendant droits de l'homme et liberté des femmes. Ses poèmes ont alors été censurés en Iran pendant dix ans. Cela ne l'empêcha pas de poursuivre son chemin sur le fil du rasoir, toujours à la limite de l'interdit et du tolérable.

Et après plus de trente ans de désillusions engendrées par un système politico-religieux répressif, elle a survécu avec une grande dignité à toutes les tempêtes. Malgré son âge avancé, Simine BEHBAHANI ne désarme pas, se bat pour la liberté d'expression et les droits de ses consœurs, elle est de toutes les pétitions, de toutes les manifestations.

Figure emblématique du féminisme iranien, Simine BEHBAHANI a reçu en 1999 la médaille Carl VON OSSIEZKY et en 2009 le prix Simone DE BEAUVOIR, destiné au collectif de femmes iraniennes « Un million de signatures pour la parité entre hommes et femmes »

Auguste FRANÇOIS : la curiosité et le respect de l'autre au service de la diplomatie France-Chine

C'est il y a une vingtaine d'années que j'ai découvert l'existence du consul Auguste FRANÇOIS (1857-1935), par l'intermédiaire de deux livres dont on m'avait fait cadeau connaissant mon intérêt pour tout ce qui touche à la Chine : *L'Œil du consul*¹ et *Le Mandarin blanc*². Il s'agissait, pour le premier, d'un beau livre de photographies accompagné de quelques textes explicatifs du contexte et, pour le second, d'un florilège de lettres extraites de sa correspondance privée.

Un consul, donc. Mais pas tel qu'on se les imagine spontanément. Ce diplomate-là apparaissait au fil des pages comme atypique. Le regard qu'il posait sur la Chine où il était en poste le prouvait : ses photographies, mais aussi ses écrits.

Pourtant, après la lecture de ces deux ouvrages, j'étais malgré tout restée sur ma faim : en quoi consistait concrètement la mission d'un consul de France en Chine au quotidien, à l'aube du xx^e siècle ? Qui plus est, dans le cas présent, dans des lieux aussi excentrés de la Chine que les provinces du Guangxi et du Yunnan ?

J'avais donc essayé d'en savoir plus, pour ma propre gouverne. Puis, en voyant les contours d'un tableau complexe apparaître, avec ses hommes politiques, ses acteurs économiques, ses contraintes géopolitiques, je me pris au jeu et décidai de rechercher les pièces manquantes du puzzle pour écrire un livre qui retracerait les deux mandats en Chine (1896-1897, puis 1899-1904) d'Auguste FRANÇOIS. Il fut clair d'emblée pour moi que seules des archives de première main pourraient entrer en ligne de compte, fussent-elles dispersées comme elles l'étaient. Il fallait aller voir là où l'on n'était pas encore allé, accepter la perspective d'un travail de bénédictin.

-
1. *L'Œil du Consul, Auguste FRANÇOIS en Chine*, par Dominique LIABCEUF et Jorge SVARTZMAN, Éditions du Chêne/ Musée Guimet, Paris 1989. L'ouvrage est aujourd'hui épuisé.
 2. *Le Mandarin Blanc*, par Pierre SEYDOUX, Éditions L'Harmattan, Paris, 2006.

Je m'engageais en fait dans une course de fond de deux ans et demi à temps plein, en tête à tête avec les inventaires, les réservations de documents, les boîtes, cartons, les volumes reliés, les dépêches, les lettres manuscrites. Une grande partie des documents se trouvant à ce moment-là encore dans les murs du Quai d'Orsay³ et aux Archives de l'Outre-Mer, ces lieux (et d'autres), leurs horaires, leurs interdits réglementaires, leurs rituels, leurs logiques de classement respectives, leur silence studieux devinrent familiers.

Jour après jour, chercher, vérifier, réinterroger ce que l'on trouve – lorsqu'on trouve. Avec quelques habitués, nous échangeions nos enthousiasmes quand nous avions exhumé des inédits, ou nos sourires tristes les jours de pêche infructueuse.

Il y eut ensuite le travail à partir des notes rassemblées. Croiser les informations collectées, interroger le contexte ou le passé de tel ou tel locuteur, trouver ce qui explique une vérité tue ou transmise partiellement seulement. Un travail de Sherlock HOLMES.

Tout cela finissait par fournir une trame, qu'il fallut progressivement affiner tout en continuant la collecte d'informations. Les ministres, les consuls avaient à présent des visages, une rhétorique propre, des ambitions personnelles. Mais surtout, Auguste FRANÇOIS prenait sa place, au cœur d'intrigues et d'ambitions concurrentes. Il accomplissait sa mission de diplomate en ne perdant jamais de vue le cadre légal, français comme chinois, ce qui était loin d'être une évidence à cette époque. De même, il jugeait ses interlocuteurs des deux bords à leurs compétences et à leurs actes réels, quitte à faire apparaître les libertés qu'ils prenaient ou à se surprendre à nouer des amitiés inattendues, comme celle qu'il partagea avec le général SU Yuanchun⁴ ou le Père DE GUÉBRIANT⁵.

Le poids des responsabilités culmina lorsqu'il fut projeté à Yunnanfu (aujourd'hui Kunming) par le ministère des Affaires étrangères pour organiser les négociations visant à construire le chemin de fer du Yunnan, près de la frontière avec l'Indochine d'alors.

Auguste FRANÇOIS voulut évaluer les enjeux, les possibilités, sonder les intentions, parcourir les reliefs. Il fut donc un consul de terrain, se heurtant aux velléités d'annexion des provinces du Yunnan et du Sichuan du gouverneur général de l'Indochine Paul DOUMER (1857-1932), appuyé par

3. Les Archives du ministère des Affaires étrangères sont consultables à La Courneuve.

4. 苏元春: délégué impérial de la Défense de la zone frontalière.

5. Un étonnant missionnaire sinisant qui fut l'auteur du premier dictionnaire de langue des Yi (ethnie que l'on nommait à l'époque les Lo-Lo).

le ministère des Colonies, lui-même en conflit avec le Quai d'Orsay. Un épisode largement laissé dans l'ombre de l'historiographie officielle.

Stupéfaction, lorsque je découvris – un scoop historique! – dans les archives que, sans l'action modératrice d'Auguste FRANÇOIS face aux ambitions de DOUMER, la France aurait risqué une guerre avec la Chine, mais aussi et surtout avec l'Angleterre!

Lorsqu'on restitue une page d'histoire – dixit SAINT-EXUPÉRY, dans un autre contexte – l'essentiel est invisible pour les yeux. Les enjeux et les invariants de l'être humain se révèlent, incroyablement proches, souvent, d'enjeux politico-économiques contemporains.

Je commençai à écrire.

Voir les photographies d'Auguste FRANÇOIS constituait le complément logique des recherches dans les divers textes d'archives de l'époque. Je fus donc amenée à consulter le fonds photographique Auguste FRANÇOIS du Musée Guimet, à voir et à revoir ses photographies, prenant des notes. La Chine profonde d'hier y apparaissait, le portrait des Chinois au quotidien, photographiés « avec respect » comme me le dirent mes amis chinois par la suite.

Restait pour moi à « y aller voir », comme le disait le consul lui-même, pour rendre le plus fidèlement possible les régions où il avait vécu. Je partis sur ses traces, en avion, en bateau, en bus, à cheval, à pied. J'en revins des paysages plein les yeux, m'étant fait de nouveaux amis et assurée de ne pas subir ses foudres posthumes, lui qui déplorait les approximations de ceux pour qui « la Chine, eh bien... c'est la Chine ».

Finalement, *Le consul qui en savait trop*⁶ parut en Juin 2011.

Le livre se trouva sélectionné parmi les finalistes du prix « Mondes en guerre, mondes en paix » ; suivirent articles et recensions (*Chine Informations, Diplomatie, Le Monde Diplomatique, La Libre Belgique, Orient*⁷...), conférences, mais surtout, par le site internet, les nombreux échanges avec des lecteurs le plus souvent étonnés de découvrir cet aspect méconnu des relations France-Chine. Je fus particulièrement touchée de recevoir une réaction du grand Simon LEYS.

Frappée encore et toujours de l'originalité du regard porté par Auguste FRANÇOIS sur la Chine de son époque, l'envie me vint de faire connaître au moins une partie d'entre elles plus largement en Chine en lien avec les éléments mis à jour par le livre. Comme tous les observateurs de la Chine,

6. *Le Consul qui en savait trop, les ambitions secrètes de la France en Chine* par Désirée LENOIR, Nouveau Monde Éditions, Paris, Juin 2011. Site: www.augustefrancois.com. L'ouvrage est en cours de traduction en mandarin, il paraîtra aux Éditions Yilin (Nanjing) courant 2014.

7. *Orients* d'octobre 2011 (pp.111-112).

je constatais qu'il existe un regain d'intérêt des Chinois pour les traces tangibles qui les aident à mieux évaluer les sources de la rapide évolution du pays, ce passé à la fois proche et lointain du début du ^{xx}^e siècle. Je n'oubliais pas, de surcroît, qu'Auguste FRANÇOIS était déjà connu là-bas plus qu'en France : une exposition avait eu lieu à la fin des années 1990 à Kunming puis à Beijing, organisée par un ami chinois passionné d'Auguste FRANÇOIS, où les visiteurs s'étaient pressées en masse⁸.

Assez rapidement (courant 2011) germa en moi l'idée d'une exposition itinérante en Chine. Je fis part de cette idée à Jérôme GHESQUIÈRE, responsable des collections photographiques du Musée Guimet, en lui demandant si ce projet lui semblait pouvoir être envisagé en collaboration avec lui. Il répondit par l'affirmative sur le plan du principe.

Début 2012, je fis parvenir un exemplaire de mon livre à Madame Sylvie BERMANN, Ambassadeur de France en Chine⁹, par un ami commun. Cette dernière se montra sensible à la trajectoire du personnage et en particulier à son respect des Chinois et de la culture chinoise. Peu après, elle indiqua que la perspective de la traduction de l'ouvrage en mandarin ainsi que celle d'une exposition itinérante lui paraissaient intéressantes en me prodiguant ses encouragements. Restait à trouver le cadre dans lequel cette initiative aurait un bon écho.

2013 apporta de nouveaux développements : compte tenu du rôle décisif d'Auguste FRANÇOIS dans la création de la ligne du chemin de fer du Yunnan tel qu'évoqué dans *Le consul qui en savait trop*, je fus invitée à intervenir fin mars parmi les trois experts français au colloque de Kunming visant à engager un processus de demande de classement de la ligne au Patrimoine Mondial UNESCO¹⁰.

À cette occasion, Madame BERMANN me confirma qu'elle souhaitait appuyer l'exposition itinérante Auguste FRANÇOIS en Chine. J'avais proposé le concept suivant : 200 photographies, reproduction de documents d'archives du Quai d'Orsay, ainsi que quelques objets personnels ayant appartenu au consul), le cadre pouvant être la célébration du Cinquantenaire du rétablissement des relations diplomatiques France-Chine prévu en 2014.

À la fin de l'été 2013, pour anticiper autant que possible un processus qui pouvait être long, j'entrepris donc de reprendre contact avec le Musée Guimet pour demander si nous pouvions donner corps à ce projet ensemble et si je pouvais venir revoir les photographies pour sélectionner 200 d'entre

8. Leur nombre avait été estimé à 800 000 au total.

9. Ancienne élève de chinois à l'Inalco.

10. Ce processus suit son cours, suscitant l'intérêt de nombreux acteurs.

elles à cet effet. Monsieur GHESQUIÈRE n'y vit pas d'objection, sachant que nous allions devoir nous insérer dans le parcours de labellisation.

Au fil des séances de travail, j'opérai une sélection des photographies, que je réparties en cinq thématiques qui me semblaient donner une idée juste de la manière de voir d'Auguste FRANÇOIS.

Tandis que j'effectuais ce travail, courant octobre, le musée des Arts asiatiques de Nice fut informé du projet d'exposition itinérante en Chine par Madame Marie-Catherine REY, conservatrice en chef section Chine du musée Guimet et émit le souhait d'en recevoir une version restreinte (75 photographies environ) dans ses murs à partir de janvier 2014.

Le musée de Nice¹¹ procéda à une sélection sur la base d'une pré-sélection effectuée par M. GHESQUIÈRE et moi-même, et l'on put reprendre l'ordonnancement thématique que j'avais établi. Puis, je rédigeai les cartels et textes pédagogiques. Après quelques navettes par internet aux fins de relecture, améliorations, validation, l'exposition prit forme au moment où nous basculions dans l'année du cinquantenaire !

Grâce à un travail fin effectué par le laboratoire de tirage retenu d'une part, et à une mise en forme et à une scénographie réussie par Mme DE GALLEANI d'autre part, les visiteurs peuvent admirer les photographies d'Auguste FRANÇOIS depuis le 12 janvier. La lumière du beau bâtiment de Kenzo TANGE met en valeur les photographies du consul voyageur avec naturel.

L'exposition¹² rencontre son public : une prolongation jusqu'au 6 octobre 2014 permettra à ceux qui le souhaitent de profiter de la période estivale pour la visiter. Ils peuvent également y voir deux films documentaires comprenant des extraits de films réalisés par Auguste FRANÇOIS, prêtés par l'Association Auguste FRANÇOIS.

La course de fond de l'année du cinquantenaire 2014 continue. Prochain objectif : la Chine. Les étapes envisagées pour l'exposition itinérante actuellement en cours de préparation sont Beijing (inauguration), Kunming, Mengzi, Shanghai, Hong-Kong et Macao.

Dans l'intervalle, mon mari et moi aurons apporté notre petite pierre personnelle à l'édifice des relations franco-chinoises en faisant don d'un lot de plaques photographiques originales d'Auguste FRANÇOIS au Musée national des arts asiatiques-Guimet.

Désirée LENOIR¹³

ancienne élève de l'Inalco

diplômée de chinois et DHEI en 1991 (promotion Gorbatchov)

11. En la personne de Madame Sylvie DE GALLEANI, chef de service du Patrimoine culturel, responsable des musées départementaux, Conseil général des Alpes-Maritimes/musée des Arts asiatiques de Nice.

12. Informations et renseignements pratiques : <http://www.arts-asiatiques.com/>

13. Désirée LENOIR est membre de l'AAÉALO.

Le diplomate russe Édouard DE STOECKL (1804-1892) et la cession de l'Alaska aux États-Unis¹

Cinquième ambassadeur russe à Washington

La négociation du traité de vente de l'Alaska

Les guerres de Crimée et de Sécession avaient renforcé l'amitié déjà ancienne entre les Russes et les Américains. Le gouvernement du tsar avait abandonné l'idée d'intervenir dans les affaires du Nouveau Monde et les États-Unis avaient adopté une politique de détachement vis-à-vis de l'Europe. Les centres d'intérêt des deux puissances sont bien séparés. C'est dans ce contexte favorable que vont se dérouler les négociations de la vente de l'Alaska.

Le principal acteur de cet achat du côté américain fut le secrétaire d'État William Henry SEWARD. Cet homme politique, fervent adepte de l'extension territoriale de son pays, avait commencé par être élu sénateur de New York en 1830. Gouverneur de l'État de New York en 1838, il encourageait le développement du chemin de fer. Au Congrès, il était le chef du parti anti-esclavagiste. Secrétaire d'État de 1861 à 1869, il déploya toute son énergie pour faire aboutir le projet d'acquisition de l'Alaska.

Interrompues par la guerre de Sécession, les négociations reprennent avec le retour de la paix. Durant l'été 1866, les deux chambres du Congrès américain envoient à Saint-Petersbourg Gustavus Vasa FOX, assistant-secrétaire à la marine. Il doit porter au tsar Alexandre II leurs vœux et félicitations pour avoir échappé à l'attentat du nihiliste KARAKAZOV le 4 avril 1866. Il le remercie également de l'envoi en 1863 à New York et à San Francisco de deux escadres russes². Dans ce cadre de bonne entente, les négociations concernant l'Alaska avancent.

1. Ce texte est la suite et fin (3^e partie) de l'article paru dans *Orients* d'octobre 2013 et février 2014.

2. M. PONIATOWSKI, *Histoire de la Russie d'Amérique et de l'Alaska*, 1977, p. 326.

Le départ définitif de STOECKL des États-Unis étant fixé, le président JOHNSON le reçoit le 12 octobre 1866 en présence du secrétaire d'État. Les relations amicales des deux gouvernements et la notoriété de l'ambassadeur russe sont soulignées dans la presse.

Dès son arrivée à Saint-Petersbourg STOECKL est chargé d'assurer la liaison entre le ministère des Affaires étrangères et celui des Finances en vue d'établir les bases de l'accord de la cession de l'Alaska. Le grand-duc Constantin, le ministre des Finances Michel REUTERN et STOECKL rédigent un mémoire concernant la vente des colonies russes d'Amérique qui sera remis à Alexandre II le 12 décembre 1866³. Le 16 décembre 1866 STOECKL participe au conseil composé du grand-duc Constantin, du ministre des Affaires étrangères GORTCHAKOV, du vice-amiral Nikolai Karlovitch KRABBE, ministre de la Marine, du ministre des Finances REUTERN, et présidé par Alexandre II. La décision de vendre l'Alaska aux États-Unis est prise. « STOECKL qui devait regagner son nouveau poste à la Haye, fut immédiatement envoyé à Washington pour conclure la négociation finale⁴ [...] » Une carte mentionnant les limites exactes de la Russie d'Amérique établie par les services de l'amiral KRABBE lui est remise... Et la presse américaine annonce le 29 janvier 1867 que le baron STOECKL est sur le chemin du retour pour reprendre sa charge ministérielle à Washington. STOECKL débarque le 15 février 1867 à New York mais le voyage sur le *Saint Laurent* a été orageux et si agité que STOECKL est tombé et s'est foulé la cheville. Il est donc obligé de rester trois semaines dans une chambre d'hôtel à New York avant de pouvoir rejoindre en mars Washington. STOECKL met ce temps à profit pour réfléchir au projet de négociation et à la manière de le mener. Il écrira plus tard « [...] au fond on m'a expédié en me disant : voyez si la chose peut se faire et comment elle peut se faire ?⁵ »

La somme proposée par SEWARD est de cinq millions de dollars comme lors des discussions avec le sénateur GWIN. STOECKL, en fin diplomate, en exige sept. Il se rend compte qu'il n'a pas besoin de réduire le prix et maintient sa demande au cours des négociations. Finalement SEWARD accepte et ajoute deux cent mille dollars pour obtenir l'Alaska libre de toutes charges ou hypothèques.

Le 25 mars STOECKL télégraphie⁶ à Saint-Petersbourg, aux frais du gouvernement américain, par le nouveau câble transatlantique, le projet

3. *Ibid.* p. 327.

4. Roger PORTAL, Céline GERVAIS-FRANCELLE, *Russes, Slaves et Soviétiques : pages d'histoire offertes à Roger PORTAL*, 1992, p. 366.

5. F. A. GOLDER, « The purchase of Alaska », *The American Historical Review*, avril 1920, Vol. 25, p. 419.

6. Ce télégramme très coûteux, de 10 000 dollars, sera finalement réglé par le gouvernement américain.

de traité. Le 29 mars STOECKL reçoit télégraphiquement l'autorisation de traiter et de signer. STOECKL confirme ses pouvoirs par lettre au secrétaire d'État : « J'ai l'honneur de vous informer que par un télégramme en date du 28 de ce mois à Saint-Petersbourg, le prince GORTCHAKOV m'informe que Sa Majesté Impériale de toutes les Russies donne son consentement à la cession des possessions russes sur le continent américain aux États-Unis pour la somme stipulée de 7 200 000 dollars en or et que Sa Majesté l'Empereur m'investit de ses pleins pouvoirs pour négocier et parapher le traité⁷... » Il est à noter que c'était la première fois qu'on utilisait le télégraphe pour une autorisation de signature lors de la négociation d'un traité.

Dans ses souvenirs, le fils de SEWARD⁸ fait un récit intéressant de cette transaction :

« Le vendredi soir 29 mars, SEWARD jouait au whist dans son salon avec quelques membres de sa famille lorsqu'on annonça le ministre de Russie.

- Mr SEWARD, je viens de recevoir une réponse télégraphique de mon gouvernement. L'Empereur consent à la cession. Si vous le voulez, je viendrai demain au Département d'État et nous pourrions conclure le traité.

SEWARD eut un sourire de satisfaction. Il repoussa la table de whist et déclara :

- Pourquoi attendre à demain, Mr. STOECKL ? Faisons le traité ce soir.

- Mais votre Département est fermé. Vous n'avez pas d'employés et mes secrétaires sont dispersés en ville.

- Ne vous en faites pas pour ça ! Répondit SEWARD. Si vous pouvez réunir votre légation, avant minuit vous me trouverez, vous attendant au Département qui sera ouvert et prêt au travail. »

SEWARD prévient Charles SUMNER, président de la commission des Affaires étrangères du Sénat et convoque les secrétaires étonnés. C'est ainsi que le 30 mars 1867 à 4 heures du matin, le traité fut mis sous sa forme définitive, et signé⁹ par STOECKL et SEWARD. Ce traité est rédigé en français et en anglais.

Tout accroissement de territoire devant être selon la constitution de l'Union soumis au vote du Sénat pour être définitif, cette assemblée est réunie en session extraordinaire pour aborder la discussion concernant le traité. Avant le vote du 9 avril, pour convaincre ses collègues réticents,

7. M. PONIATOWSKI, *Histoire de la Russie d'Amérique et de l'Alaska*, 1977, p. 471.

8. Frederic William SEWARD, *SEWARD at Washington as Senator and Secretary of State*, 1891.

9. Thomas A. Bailey, *A diplomatic history of the American people*, troisième édition, New York, 1946, pp. 397-399. Foster Rhea Dulles, *op. cit.*, pp. 71-72.

Charles SUMNER prononce un important et mémorable discours¹⁰ de trois heures où il explique les raisons de ne pas manquer l'acquisition de ce territoire. Le Sénat des États-Unis ratifie le traité par trente-sept voix contre deux.

Le secrétaire de la légation russe, Waldemar BODISCO, neveu d'Alexandre, et un envoyé spécial du gouvernement des États-Unis quittent Washington dès le lendemain 10 avril afin de porter à Saint-Pétersbourg le traité. Le 15 mai STOECKL communique à SEWARD le télégramme qu'il vient de recevoir de Saint-Pétersbourg : « Traité ratifié. BODISCO le rapporte et part immédiatement¹¹. » Le 31 mai à Washington, la presse annonce cette ratification par le tsar. De New York, le 7 juin, STOECKL écrit à SEWARD : « BODISCO arrivera dans deux semaines au plus tard. Il apporte les instructions aussi bien pour moi que pour les autorités russes à Sitka et je pourrai donner des ordres plus précis au commandant de nos colonies¹².... »

Le président JOHNSON signe le 20 juin le traité et proclame le 21 juin sa ratification. Ce traité en sept points prévoyait la cession de tous les territoires possédés par la Russie en Amérique du Nord ainsi que les îles adjacentes¹³. La frontière est décrite dans l'article 1 du traité. Elle est définie avec la partie anglaise du Canada en se référant au traité de février 1825. Du côté pacifique, la frontière passe dans le détroit de Béring sur le parallèle du 65° degré et trente minutes de latitude nord, puis entre les îles de Krusenstern (Ignalook) et Ratmanov (Noonarbook).

L'article 2 définit la possession des terres vacantes et des divers édifices avec, comme exception, les églises orthodoxes qui resteront la propriété des membres de l'Église grecque orientale résidant dans le territoire.

L'article 3 se rapporte aux habitants qui pourront, à leur choix, être admis de plein droit à la citoyenneté américaine ou retourner en Russie dans un délai de trois ans. Cet article ne reconnaît pas de statut légal à la population autochtone.

10. Speech of Hon. Charles SUMNER, of Massachusetts on the Cession of Russian America to the United States.

11. Papers relating to the foreign relations of the United States, 1868, partie 1, p. 400.

12. Papers relating to the foreign relations of the United States, 1868, partie 1, p. 403.

13. *Treaty concerning the Cession of the Russian Possessions in North America by his Majesty the Emperor of all the Russias to the United States of America, June 20. 1867*, in *Treaties, Conventions, International Acts and Agreements Between the United States of America and Other Powers 1776-1909*, compiled by William M. Malloy, Washington, 1910.

Les réactions au traité

Ce traité est peu évoqué par la presse française qui s'intéresse davantage à l'inauguration de l'Exposition universelle à Paris, à la venue de souverains étrangers, dont le tsar Alexandre II et ses fils, pour cette exposition, et à la situation très préoccupante du corps expéditionnaire français au Mexique. « Peu de personnes connaissent l'Amérique russe, et pour beaucoup, ce pays, perdu dans les régions polaires, ne paraît devoir inspirer grand intérêt¹⁴. »

Le gouvernement anglais, informé de la cession, demande à Andrew BUCHANAN, ministre anglais à Saint-Petersbourg de protester officiellement. D'autre part, les Russes qui pensaient affaiblir la position anglaise par la vente de l'Alaska aux États-Unis obtiennent presque le résultat contraire. Conscientes du danger d'hégémonie des États-Unis sur tout le continent nord-américain, les colonies britanniques accélèrent leur projet de Confédération canadienne. Celle-ci se réalise dès le 1^{er} juillet 1867.

En Russie, la presse accuse le gouvernement de brader le territoire, entraînant la censure des nouvelles concernant cette affaire. STOECKL écrira à ce sujet : « [...] mon traité a rencontré chez nous une assez forte opposition, mais cela prouve que personne chez nous n'avait une idée juste sur l'état de nos colonies¹⁵ ».

Paradoxalement, l'opposition à cet achat de l'Alaska est encore plus forte aux États-Unis. Menée secrètement, cette acquisition suscite l'étonnement et attire les commentaires acides de la presse américaine et d'une partie de la classe politique. « Partout, les journalistes se précipitent sur leur atlas et leurs encyclopédies pour découvrir ce qu'ils pouvaient au sujet de l'Amérique russe¹⁶. »

SEWARD fut si peu compris par ses contemporains que l'Alaska fut appelée « Seward'folly, Seward'icebox, icebergia, frigidia, Walrussia¹⁷, Andrew Johnson's polar bear garden¹⁸, American Siberia... ». L'absence de continuité territoriale avec les États-Unis, l'avenir mal compris de ce territoire peu connu et lointain, et son prix d'acquisition, qui au lendemain de la guerre de Sécession aurait pu servir à la reconstruction, alimentent les critiques.

14. René LABOULAYE, « l'Amérique russe cédée aux Américains », *Revue nationale et étrangère*, deuxième série, tome I, 1867, p. 138.

15. Lettre du 12 juillet 1867 adressée à WESTMANN citée dans Michel PONIATOWSKI, *Histoire de la Russie d'Amérique et de l'Alaska*, 1977, p. 472.

16. Foster Rhea DULLES, *Le chemin de Téhéran ; La Russie et l'Amérique de 1871 à 1943*, 1945, p. 72.

17. La Russie morse.

18. Le jardin des ours polaires d'Andrew JOHNSON...

Cependant le prix d'acquisition de 7 200 000 dollars pour 1 600 000 km² reste très raisonnable, car cela revient à un prix du km² de seulement 4,5 dollars.

La passation des pouvoirs à Sitka en Alaska

Après la ratification du traité par le président américain, STOECKL et SEWARD échangent le 13 août 1867 leurs directives respectives pour préparer la passation des pouvoirs en Alaska. STOECKL transmet à SEWARD les instructions données au capitaine de la marine impériale russe Alexis PETCHOUROV, désigné commissaire pour représenter la Russie lors de la passation des pouvoirs. Il donne des directives à Martin KLIMKOWSTROEM, consul de Russie à San Francisco. Au prince Dimitri MAKSOVTOV, gouverneur de la Russie d'Amérique, revient la difficile et délicate mission d'annoncer à la population de New Archangel (Novoarkhangelsk) la nouvelle de la cession de la Russie d'Amérique. New Archangel, la plus grande ville d'Alaska de l'époque, est aujourd'hui nommée Sitka. Le gouvernement américain donne aussi des instructions au brigadier général Lowell Harrison ROUSSEAU, désigné commissaire pour représenter les États-Unis lors de la passation des pouvoirs. SEWARD de son côté fait parvenir le 13 août à STOECKL une copie de ces instructions. Les deux commissaires, PETCHOUROV et ROUSSEAU quittent New York le 31 août pour atteindre par la voie maritime l'isthme de Panama qu'ils traversent. Ils gagnent également par la voie maritime San Francisco le 22 septembre. Ils y rencontrent le détachement de 250 militaires américains, sous le commandement du général Jefferson Columbus DAVIS, chargé de relever la garnison russe à Sitka.

Par un beau jour clair, le 18 octobre 1867 selon le calendrier grégorien¹⁹, au début de l'après-midi, à New Archangel, eut lieu la cérémonie de transfert devant la maison du gouverneur, le prince Dimitri MAKSOVTOV. Le capitaine PETCHOUROV représentant la Russie s'avance et s'adresse au brigadier général Lowell ROUSSEAU, représentant les États-Unis devant les troupes russes et américaines : « Général ROUSSEAU, par l'autorité de Sa Majesté l'Empereur de Russie, je transfère aux États-Unis d'Amérique le territoire de l'Alaska. » Le général ROUSSEAU accepte. Les canons des navires russes et américains tirent successivement. Le pavillon impérial russe descend lentement le long du mât mais la corde se bloque, un marin doit intervenir.

19. Pour les Russes le transfert a lieu le 7 octobre 1867 selon le calendrier julien en usage en Russie. Au XIX^e siècle il était en retard de 12 jours sur le calendrier grégorien.

Ensuite le drapeau étoilé, remis par le secrétaire d'État SEWARD est hissé par George Lowel ROUSSEAU, fils et secrétaire particulier du général. La jeune princesse, épouse du gouverneur MAKSOUTOV s'évanouit. Le général DAVIS s'installe dans la maison du gouverneur.

Il est à noter qu'à cette date du 18 octobre 1867, la Russie n'a encore reçu aucun règlement financier des États-Unis pour cette cession de territoire, le vote de la Chambre des Représentants étant nécessaire pour débloquent les fonds.

Le vote de la Chambre des Représentants

La Chambre des Représentants avait clos sa session le 30 mars 1867. Le 6 juillet le président JOHNSON avait demandé l'approbation budgétaire de 7 200 000 dollars à la Chambre des Représentants. Lors de la nouvelle session de décembre, les adversaires du traité font traîner l'affaire et tentent de bloquer les sommes destinées à la Russie suite à l'affaire Benjamin PERKINS. Des descendants de PERKINS réclament 800 000 dollars au gouvernement russe pour des créances qui datent de la guerre de Crimée concernant des livraisons de poudre et de munitions. La presse s'empare du sujet. STOECKL écrit que l'affaire PERKINS « a déjà entraîné des frais qui absorberont une grande partie des deux cents mille dollars qui m'ont été donnés la veille de la signature pour couvrir les dépenses secrètes²⁰ ». SEWARD et STOECKL, pour convaincre, dépensent des sommes énormes en propagande. STOECKL prend conscience que l'achat de l'Alaska n'est pas populaire. Beaucoup considèrent que ce territoire coûte trop cher d'autant plus que les États-Unis doivent continuer à rembourser l'énorme dette contractée pendant les quatre années de guerre civile de 1861 à 1864.

C'est seulement le 30 juin 1868 que l'étude du projet de loi est abordée. Après des débats houleux, des discussions très vives et très dures, le 14 juillet 1868 les Représentants finissent par voter la loi d'approbation budgétaire par 113 oui, 43 non et 44 abstentions.

STOECKL écrira : « Toutefois Mr SEWARD n'est pas resté inactif et nous avons agi ensemble, sur les membres du Congrès par l'entremise d'hommes influents et d'avocats, et à force d'efforts inouïs, nous sommes parvenus à obtenir un résultat satisfaisant contre toute attente²¹. »

20. F.A. GOLDER, «The purchase of Alaska», *The American Historical Review*, avril 1920, vol. 25, p. 424.

21. F.A. GOLDER, «The purchase of Alaska», *The American Historical Review*, avril 1920, vol. 25, p. 423.

Si le transfert des territoires a été fait dans les délais, les Russes durent donc attendre pour avoir leur dû alors que l'article 5 du traité précise que « [...] les États-Unis s'engagent à verser dans les dix mois qui suivront l'échange des ratifications, entre les mains du représentant diplomatique ou de tout autre agent dûment autorisé de S.M. l'Empereur de toutes les Russies, la somme de sept millions deux cent mille dollars en or. ».

Leur déception concernant « le versement tardif de la somme convenue, se marqua par la disgrâce de STOECKL, qui fut exclu du service diplomatique et alla terminer ses jours en France²² ». Une autre interprétation possible de ce départ est donnée dans une lettre de STOECKL datée de juillet 1868 dans laquelle STOECKL écrit qu'il a la soixantaine et que ses yeux sont si faibles qu'il ne peut travailler de nuit²³.

Le départ de STOECKL et la nomination de Constantin CATACAZY

« Je ne peux pas vous donner une idée des tribulations et des désagréments que j'ai dû supporter avant de finir cette affaire. J'ai besoin urgent d'un repos de quelques mois. Ne me dites pas de rester ici parce qu'il n'y a pas de place ailleurs à me donner, mais laissez-moi la faculté de respirer pendant quelque temps une atmosphère plus pure que celle de Washington et puis faites de moi ce que vous voudrez²⁴ ».

Cependant, en remerciement de la négociation, le tsar accorda à STOECKL 25 000 dollars, somme qu'il jugera insuffisante : « Quant à ma récompense, je pense qu'on aurait pu être plus généreux si l'on considère que j'ai obtenu plus que le maximum qui m'avait été fixé et que pour mener cette affaire, j'ai perdu une place en Europe et Dieu sait si j'aurai une autre chance. Mais c'est toujours quelque chose et cela me rapproche de l'époque où je pourrai jouir d'une modeste indépendance, le comble de mes vœux...²⁵ »

À son départ, STOECKL était le doyen du corps diplomatique à Washington. Les autres membres de la légation de Russie à Washington sont : Waldemar BODISCO, premier secrétaire, Boris DANZAS, chargé d'affaires

22. Roger PORTAL, Céline GERVAIS-FRANCELLE, *Russes, Slaves et Soviétiques : pages d'histoire offertes à Roger PORTAL*, 1992, p. 367.

23. F.A. GOLDER, «The American civil war through the eyes of a Russian diplomat», in *The American historical Review*, avril 1920, vol. 25, n°3, p. 455.

24. F.A. GOLDER, «The purchase of Alaska», *The American Historical Review*, avril 1920, Vol. 25, p. 424.

25. Lettre de Stoeckl du 12 juillet 1867 adressée à WESTMANN citée dans Michel PONIATOWSKI, *Histoire de la Russie d'Amérique et de l'Alaska*, 1977, p. 471 et citée dans «Russian Opinion on the Cession of Alaska», *The American Historical Review*, avril 1943.

et second secrétaire, et Constantin BODISCO, attaché. Trois consuls dépendent également de l'ambassadeur STOECKL : le Baron Charles VON DER OSTEN SACKEN, consul général à New York Martin KLIMKOWSTROEM, consul à San Francisco et H. PREAUT, consul à Philadelphie²⁶. Waldemar BODISCO assure l'intérim en attendant la nomination d'un nouveau ministre.

En octobre 1868, Édouard DE STOECKL, son épouse, son fils Alexandre âgé de huit ans, sa belle-sœur, miss HOWARD et deux servantes quittent New York sur le vapeur *Ville de Paris* pour rejoindre le Havre via Brest.

La décision officielle du rappel d'Édouard DE STOECKL est publiée seulement le 3 mai 1869, alors qu'il est déjà à Paris depuis six mois. Sa pension annuelle est de 6 000 roubles par an²⁷. Sur la proposition de GORTCHAKOV, et après des hésitations, le tsar nomme en juillet 1869 Constantin CATACAZY envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'Empire russe aux États-Unis. Alexandre II dit à CATACAZY « Vos instructions sont très courtes et très claires. Vous avez constamment à vous souvenir que les Américains sont nos meilleurs amis. » Le 1^{er} août la presse française annonce la présence de CATACAZY à Paris et son proche départ pour son nouveau poste.

Le 21 septembre 1869 CATACAZY remet ses lettres de créance au président GRANT... Une tâche délicate attendait le nouvel ambassadeur. Les 7 200 000 dollars ayant été réglés avec un retard de trois mois et cinq jours, le gouvernement russe avait reporté à l'arrivée du nouvel ambassadeur la demande du paiement des intérêts estimés à 250 000 dollars²⁸. CATACAZY transmet au gouvernement des États-Unis de manière la plus diplomatique possible ce souhait. La réponse du secrétaire d'État, Hamilton FISH²⁹ fait remarquer à CATACAZY que certains citoyens américains avaient des réclamations non soldées vis-à-vis de la Russie et qu'avant de demander des intérêts il vaudrait mieux considérer ce point. FISH rappelle ainsi l'affaire PERKINS déjà évoquée lors du vote de la chambre des Représentants... En juin 1871, suite aux polémiques par presse interposée entre les défenseurs de l'affaire PERKINS et CATACAZY, le secrétaire d'état FISH demande à Saint-Petersbourg de rappeler son ambassadeur. Après un intérim assuré par Alexandre ORLOV, un décret impérial, le 1^{er} février 1872, nomme ambassadeur à Washington le baron VON OFFENBURG qui était consul général à Bucarest. L'histoire du paiement du solde des intérêts nécessiterait une étude complémentaire qui dépasse le cadre de cet article.

26. American Year Book, National Register 1869.

27. Richard A. PIERCE, *Russian America, a biographical dictionary*, p. 489.

28. *The Cairo evening bulletin*. (Cairo, Ill.) 1868-1870, March 05, 1870.

29. Hamilton FISH (1808-1893), homme d'État américain. Il fut successivement gouverneur de New York, sénateur et secrétaire d'État.

STOECKL en France

Après avoir séjourné à l'hôtel Sumner à Paris, STOECKL s'installe dans un appartement du 8^e arrondissement, 59 boulevard Malesherbes.

Dans la capitale française il retrouve sa tante PISANI, née Eulalie FONTON, et ses cousins germains Alexandre, Emmanuel et Nathalie PISANI ainsi que Constantin DEVAL. Mais la guerre avec la Prusse est déclarée, et la famille STOECKL va s'installer à Londres pendant les hostilités. De retour à Paris, STOECKL reçoit des amis et des hôtes de marque, dont M. VLANGALI, du ministère des Affaires étrangères de Russie, qui descend chez lui lors de sa mission à Paris en 1890.

En 1878, il apprend la triste nouvelle du décès de son collaborateur pendant trente ans, Waldemar de BODISCO, consul général à New York depuis août 1871.

Presque un quart de siècle après son arrivée en France, Édouard DE STOECKL décède à 11 h du matin, le mardi 26 janvier 1892, âgé de 87 ans en son domicile parisien. Après un service funèbre en l'église Saint-Augustin à 10 h le vendredi 29, il sera inhumé dans le cimetière³⁰ de Saint-Germain-en-Laye, ville où il possède une propriété. La presse française annonce brièvement son décès mais ne rappelle pas son rôle historique dans la cession de l'Alaska.

Le titre de *Baron* d'Édouard DE STOECKL qu'il utilisait souvent, contesté par certains, n'est pas mentionné dans son faire-part de décès, ni dans le traité de cession de l'Alaska.

Six mois après le décès de STOECKL, son fils unique Alexandre épouse le 30 juin 1892 à Londres en l'église Saint-Mary's, Cadogan Place, Agnès BARRON³¹. Visitant Dieppe, Alexandre l'avait aperçue la première fois cinq ans plus tôt³², âgée seulement de 13 ans. Agnès est la troisième fille du capitaine William BARRON, chef de l'ancienne famille irlandaise Waterford BARRON. En 1860 les parents d'Agnès avaient acheté un hôtel particulier à l'angle de la rue de Ponthieu et de la rue de Berri à Paris. Le grand-père avait fait fortune au Mexique où il fut consul d'Angleterre à Mexico.

Après le décès de son mari, Madame Édouard DE STOECKL s'installe avenue Henri-Martin, puis 3 rue de Logelbach. Elle y donne des thés où les amis viennent nombreux. Lors de ses passages à Paris, son fils Alexandre et sa belle-fille y séjournent. Elle décède à son domicile, âgée de 87 ans,

30. Carré J, tombe 24.

31. Agnès BARRON est née 15 rue Presbourg à Paris le 23 janvier 1874.

32. A. DE STOECKL, *Not all vanity*, p. 40.

le 20 décembre 1913 et est inhumée avec son mari dans le cimetière de Saint-Germain-en-Laye.

Le 10 juin 2011 une vente aux enchères des décorations d'Édouard DE STOECKL et de son fils Alexandre a lieu à Londres.

L'Alaska après le traité

Dimitri MAKSOUTOV, après avoir été le dernier gouverneur de la Russie d'Amérique, devient le premier consul de Russie en Alaska.

Retiré des affaires publiques, SEWARD sera en 1869 le premier homme d'État américain à se rendre en Alaska. Il prononce un discours à Sitka. Mais les États-Unis portèrent peu d'intérêt à ce nouveau territoire jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Sous la pression de la ruée vers l'or, la population non autochtone du pays passa de quelque 430 habitants en 1880 à quelques milliers en 1890 et à 30 000 en 1900.

Il faut attendre 92 ans pour que l'Alaska devienne le 49^e état des États-Unis, le 3 janvier 1959. Son histoire récente est marquée par son rôle stratégique important pendant la guerre froide, ainsi que par l'exploitation du pétrole et d'autres richesses minières.

L'Alaska day, le 18 octobre, célèbre le transfert formel de l'Alaska de la Russie aux États-Unis, mais l'Alaska célèbre surtout le jour de l'acquisition, le *Seward day*, jour de congé dans cet État, le dernier lundi du mois de mars, avec une parade à Sitka et une cérémonie officielle avec le drapeau.

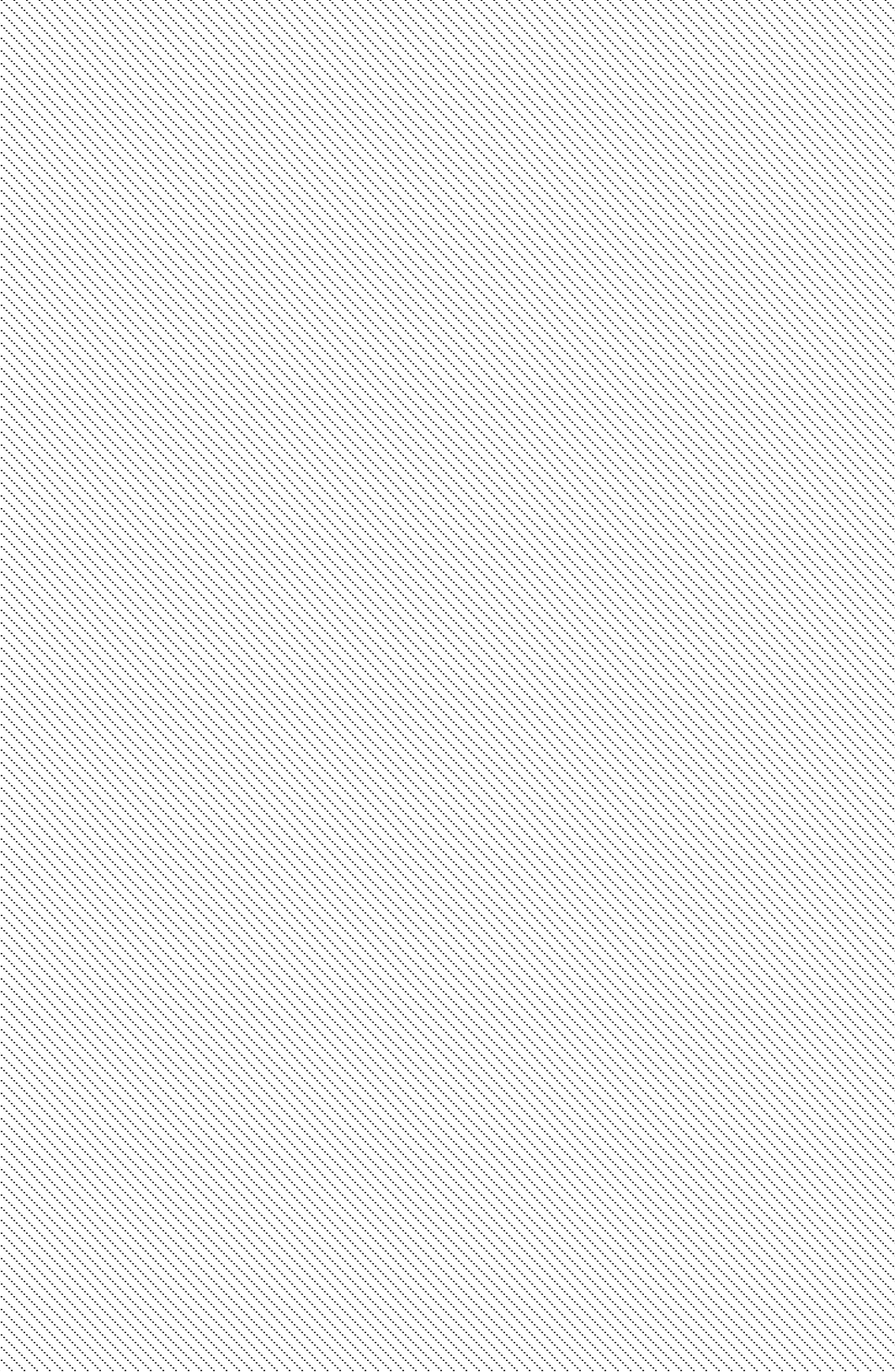
La géographie rappelle aux Alaskiens les noms des deux principaux protagonistes du traité de 1867 : à l'ouest la presqu'île Seward borde le détroit de Béring et au sud une ville portuaire Seward de 2 700 habitants se situe sur la péninsule de Kénai, à l'entrée de la baie de la Résurrection. Un mont Stoeckl³³ culmine sur la frontière canadienne à 1 883 m.

Antoine GAUTIER †³⁴
et Louis DU CHALARD

33. Nom adopté le 31 mars 1927 lors du 19^e rapport du Geographic Board of Canada.

34. Antoine GAUTIER, auteur de travaux sur les drogmans, est décédé le 1^{er} janvier 2012 alors qu'il préparait une thèse sous la direction du Professeur Gilles VEINSTEIN. Le sujet de cette thèse était «L'origine des dynasties de drogmans, Essai d'approche systématique.»

Recensions



À demain désespoir

BAI Hua 白桦, traduit du chinois par Yvonne ANDRÉ

Éditions Youfeng, 374 pages, 22 □

Le titre peut surprendre. Disons que, selon l'auteur, la rencontre avec le désespoir au cours de sa vie et de celle de ses contemporains a été inéluctable. Mais ce roman n'est pas entièrement noir. On pourrait aussi imaginer qu'il présente un écho lointain avec ce que disait le grand écrivain chinois de la première moitié du ^{xx}e siècle, Lu Xun, à savoir que, même si l'homme ne trouve pas une issue à sa vie de malchances et de malheurs, une lueur d'espoir est toujours possible... à condition toutefois qu'il trouve une voie à suivre¹.

À demain désespoir ne correspond cependant pas au titre original, il n'est qu'une interprétation fidèle de l'œuvre et cherche à souligner que la vie est et n'est pas à la fois en pure perte. Le titre exact chinois est en réalité : *Rien ne surpasse en douleur l'agonie du cœur*². L'auteur, de son côté, qui a connu au cours de son existence les affres d'une vie personnelle indissociable des aléas de la vie politique³, a repris en écho une expression qui existait de longue date et qui traduit de manière encore plus appuyée l'esprit de son roman en grande partie autobiographique.

Mais il ne s'agissait pas pour l'auteur de raconter ses malheurs, même campés sur un fond historique et politique, qui pourraient intéresser au premier plan un historien. Trop de talents le distinguent pour qu'il en soit resté à se contenter d'un simple témoignage : poète (il écrit son premier poème *Les tisseuses* à l'âge de 16 ans), scénariste, mais aussi peintre, il n'en est pas moins romancier, sachant donner de la vie et de la profondeur à ce qu'il écrit. Dans *À demain désespoir*, il s'imagine dans le rôle de Qiuye (« Feuille d'automne »⁴), peintre chinois venu exposer à Los Angeles au cours d'une saison, une fois réhabilité politiquement, et crée un personnage

-
1. Cf. la préface de la nouvelle *Cri d'appel* 呐喊, écrite en 1922.
 2. Le mot à mot chinois étant plus exactement : *Rien ne surpasse en douleur un cœur qui n'est pas encore mort* 哀莫大于心未死, BAI Hua reprend ici une expression toute faite tirée des œuvres de ZHUANGZI, philosophe taoïste, qui a vécu au ^{iv}e siècle avant J.-C., mais la traductrice a opté délibérément pour un titre plus court, sans trahir pour autant l'auteur.
 3. Cf. p.94 : « Dès son jeune âge, le Chinois est pris entre le marteau et l'enclume de la politique, si vous n'êtes pas le marteau, vous serez forcément l'enclume, et si vous ne voulez être ni l'un ni l'autre, vous serez forcément écrasé. Cela a été valable durant la quasi-totalité de la vie de BAI Hua (de son vrai nom CHEN Youhua 陈佑华).
 4. L'auteur a donné ce nom à son personnage selon le principe énoncé par l'un de ses personnages que « Même les grands personnages sont des feuilles d'automne balayées dans les tempêtes de l'histoire » (cf. p. 247).

qui a probablement existé dans sa vie personnelle : journaliste, enjouée, primesautière, jolie et un brin délurée, auquel il donne le nom de Jenny. Elle est sino-américaine et désire mieux comprendre son pays d'origine.

Plus que les deux poèmes en guise de préface, le premier chapitre a un rôle capital dans le déroulement du roman. Il concentre à lui seul le message de l'auteur en créant une situation paradoxale et tragique et qui pourrait se résumer en cette phrase citée par lui dans l'avant-propos : « Tu aimes ton pays, mais ton pays, lui, t'aime-t-il ? ». C'est par la journaliste américaine qui vit aux états-Unis et qui a accès à la presse télévisée que Qiuye, alors qu'il est lui-même à Pékin, va apprendre et mesurer l'horreur de la répression sanglante de la Place Tian'an men du 4 juin 1989. L'intense émotion de leur échange téléphonique sonne le coup d'envoi du roman et donne le ton aux récits qui s'ensuivent.

Dans le 2^e chapitre, l'auteur revient en arrière dans le temps et raconte la rencontre entre Qiuye et Jenny. À partir de ce moment-là, un dialogue s'engage entre les deux personnages sur le ton de la curiosité, de la confiance, de la camaraderie, de la plaisanterie, de la complicité, autant d'attitudes qui cèdent le pas à la fin du roman à l'éros. Au cours de leurs conversations qui se produisent en différents lieux de la région de Los Angeles que l'auteur fait ainsi découvrir au lecteur, Bai Hua se lance dans une série de récits qui évoquent le destin tragique des Chinois ayant vécu la guerre sino-japonaise (de 1937 à 1945), la période des Cent fleurs où les intellectuels qui se sont exprimés ont fini par être trahis (1957) et la Révolution culturelle (1966-1976). L'amertume qui s'en dégage, faite de souffrances, de trahison, de déceptions dues au régime dictatorial de la Chine, est compensée par le récit de ses joies amoureuses, naïves lorsqu'il était jeune et que le corps féminin exerçait sur lui une fascination, puis plus mûres et plus assouviées ensuite, mais elles aussi virant au cauchemar en raison de l'intrusion de la vie politique dans la vie privée⁵.

Si ce roman n'a de cesse d'évoquer la tragédie chinoise que la Chine a connue ces dernières décennies⁶, il n'est pas dépourvu d'humour, de qualité artistique (descriptions de paysages) et d'une réflexion profonde sur la vie et la mort. En ce qui concerne ce dernier point, l'auteur rejoint François CHENG, dans son dernier ouvrage *Cinq méditations sur la mort*⁷

5. Cf. p. 93 : « Comment un individu peut-il ne pas avoir de vie personnelle ? » demande Jenny à Qiuye et p. 162 : « Je ne peux pas croire qu'il soit impossible de trouver un endroit coupé de la politique, même les temples servent de cantonnement à l'armée »

6. On comprend pourquoi l'auteur a fait publier ce roman à Taiwan en 1991.

7. Voir *Orients* de Février 2014, pp. 99-100.

lorsqu'il dit : « La mort, telle une amoureuse idéale, transcende la vie et lui confère une beauté sans égale ».

Catherine MEUWSE

La Belle aube *Henri MAUX, jeune ingénieur* *en Indochine, 1927-1937*

Antoinette MAUX-ROBERT¹

Éditions Presses du Midi, Toulon, février 2014, 216 pages, 25 □

Fruit d'un travail extrêmement fouillé, ce récit très vivant se lit comme un roman. Il retrace les débuts de la vie professionnelle d'Henri MAUX, ingénieur des Ponts affecté au Cambodge, puis en Cochinchine, pour la mise en œuvre de grands travaux : le premier chemin de fer du Cambodge, la ligne Phnom Penh-Battambang et l'aménagement de l'hydraulique agricole dans le delta du Mékong.

L'auteure s'attache à faire revivre son père à travers toute une période riche en événements et en bouleversements aussi bien en France métropolitaine que dans ses colonies d'Extrême-Orient. Au fil des pages, elle dévoile les multiples facettes de la personnalité hors du commun de ce jeune homme enthousiaste, plein de gaieté, sportif, curieux de tout et mû par une foi profonde.

Avec un grand souci d'exactitude c'est une véritable étude de la société coloniale dans ce pays sous protectorat français qu'Antoinette MAUX-ROBERT nous livre.

Elle montre l'attachement de son père pour ce pays où il se passionne pour l'art khmer, son émerveillement devant Angkor et son intérêt pour les coutumes et les fêtes ancestrales auxquelles il participe ; la Fête des Eaux étant sans doute l'une des plus spectaculaires, avec ses joutes de pirogues chamarrées. On peut y voir le roi Monivong prenant des photos de la foule du haut de son palanquin perché sur un éléphant

1. Antoinette MAUX-ROBERT est membre de l'AAÉALO.

Entre deux séjours en Extrême-Orient, Henri MAUX effectue un tour du monde qui aura un grand impact sur sa vie future, entre autres sa découverte de la Chine.

Les vacances en France sont l'occasion d'une prise de conscience de l'atmosphère qui y règne en cette période d'entre-deux guerres riche en bouleversements politiques et sociaux.

Les retrouvailles familiales, émouvantes et chaleureuses dans le Sud-Ouest témoignent de la vie de l'époque. Cet épisode passionnant de la vie d'Henri MAUX se clôt par le mariage des parents de l'auteur et c'est la photo des mariés resplendissants de joie qui orne la dernière page.

Antoinette MAUX-ROBERT a déjà publié trois ouvrages sur son père :

- *Le Juste oublié*,

- *Le Dragon de l'Est 1937-1939*,

- *Henri MAUX – En mission dans le tumulte asiatique 1945-1950*¹.

Marine ROBIN

BERIA, le Janus du Kremlin

Françoise THOM

Éditions du Cerf, Paris 2013, 921 pages, 30 □

ORDJONIKIDZÉ, IAGODA, EJOV, parmi ces figures monstrueuses du bolchevisme dont le grand Satan fut STALINE, Lavrenti BERIA est apparu longtemps comme un simple homologue. C'est sous les années ELTSINE, avec l'ouverture des archives, que l'historiographie russe a entamé une révision drastique de son parcours politique. Dans cet *opus magnum*, Françoise THOM, agrégée de russe, soviétologue puis russologue confirmée, s'aventure sur une voie semée d'embûches pour redresser son image grâce à la lecture immense d'archives et d'ouvrages (100 pages de notes!).

En fait, les quatre parties de son ouvrage retracent l'histoire de la période stalinienne qui sert de décor au sujet « BERIA » : ascension fulgurante d'un « Géorgien » né en 1899, sa carrière politique durant l'épreuve de la guerre, le temps des affrontements, les cent jours de BERIA exécuté en 1953. Ce fils de paysan pauvre né près de Soukhoumi, en Abkhazie, laid, ambitieux, très

1. Voir recension dans *Orients* de juin 2013 pp. 150-151.

intelligent, curieux, fait quelques études à l'école polytechnique de Bakou et s'engage rapidement dans la Tcheka². Il est nationaliste, sera toute sa vie le protecteur de la Géorgie.

Il ne participe pas à la guerre civile, mais s'intéresse de près à la Tcheka transcaucasienne, car il suit de près cette région. Champion de l'intrigue, il devient un expert, crée ses réseaux formés aussi bien de bolcheviks que d'émigrés mencheviks géorgiens. Il est l'homme de confiance d'ORDJONIKIDZE, un Géorgien comme lui, mais aussi de DZERJINSKI, « l'homme de fer », lui, d'origine polonaise.

Son idée pérenne tout au long de sa carrière : protéger la Géorgie menacée pendant la guerre notamment par la Turquie alliée du Reich qui lui offrirait cette région, permettre à son pays de se développer économiquement en évitant les folies de la collectivisation grâce à une lutte sournoise contre les cadres russes, parti ou Tcheka, qui étouffent les citoyens géorgiens.

Dans son attitude ambiguë, il va même secrètement jusqu'à soutenir les émigré géorgiens souhaitant la victoire du Reich qui permettrait la libération du bolchevisme.

Conscient de l'entraide des Juifs américains, il suggère à STALINE l'idée d'une Crimée où Juifs polonais et Russes seraient installés à la place des Tatars déportés en Asie centrale et feraient prospérer cette terre grâce aux dollars des juifs américains !

Arrivé au sommet du pouvoir, il s'allie à MOLOTOV et MALENKOV avec qui il a été témoin de la sidération de STALINE face à l'attaque nazie. Il sait dorénavant qu'il y a là une faille et tisse une toile d'araignée grâce au NKVD (à la Tcheka a succédé le GPU puis le NKVD) dont il est le grand maître.

Mais durant la guerre froide, il est l'objet d'attaques des autres hiérarques, l'accusant d'avoir des liaisons avec des actrices, elles-mêmes peu assujetties à la doctrine bolchévique. Ce qui va le sauver : ses connaissances techniques et son talent d'organisateur grâce auxquels il se voit confier en 1945 le projet atomique. Il déploie l'espionnage scientifique, utilise les détenus allemands sortis des camps, engage SAKHAROV, est loué par le grand scientifique KAPITSA. En 1950, il monte une sorte de Politburo atomique fort de 700 000 hommes. Il rentre alors dans les grâces de STALINE.

Malgré ses connaissances et son talent d'enquêtrice, Françoise THOM avoue que de 1949 à la mort de STALINE en 1953, l'oligarchie du Kremlin est en proie à des affaires obscures échappant à toute rationalité. Le trio

2. Tcheka : Organe de sécurité de l'État.

MALENKOV - BERIA - MIKOÏAN fait bloc contre un STALINE diabolique ; purges, arrestations se succèdent. Par ailleurs les nouveaux hiérarques de l'Europe orientale désormais communisée se déchirent. Le Hongrois RAKOSI s'oppose à TITO désormais en rupture avec STALINE. Alors que STALINE pense à une troisième guerre mondiale contre les Occidentaux, BERIA envoie des signaux aux états-Unis et à l'Europe par différents canaux, notamment les émigrés géorgiens. C'est le champion du double jeu « aux yeux de serpent », expression de STALINE.

Commence l'ère du soupçon : BERIA est l'idole des Géorgiens, STALINE s'attaque au nationalisme des Mingréliens, la province d'où BERIA est issu, fait mener des enquêtes sur le clan familial, le nationalisme de la région où une sorte d'économie de marché a pu s'instaurer. On s'inquiète des sympathies des Mingréliens avec l'Ouest, mais l'enquête se termine sur un fiasco et les Mingréliens arrêtés sont alors absous.

BERIA profite de la paranoïa de STALINE pour entamer une « déstalinisation » du vivant de celui-ci ! Il lance des ragots, l'effraye avec de fausses conspirations. La mort de JDANOV, ivrogne invétéré, semble suspecte à STALINE et voilà lancée l'idée du « complot des blouses blanches ». Les médecins des hiérarques presque tous juifs sont accusés, arrêtés, « tabassés ». Une hystérie antisémite s'empare de STALINE. BERIA en profite pour le discréditer : désormais c'est un duel à mort. On accusera BERIA de la mort mystérieuse de STALINE le 5 mars 1953. Un empoisonnement ? Ce n'est pas prouvé.

Durant les cent jours précédant son arrestation, BERIA engage un dégel rapide : KROUCHTCHEV, MOLOTOV laissent faire (la femme de MOLOTOV, Polina JEMTCHOUJINA est libérée à moitié morte après des années de prison).

Cette *Blitzkrieg*³ se résume en quelques point : baisse des impôts des paysans qui peuvent obtenir des lopins individuels, dérussification des républiques et régions, indigénisation des membres des organes de sécurité dans les régions, diminution de l'emprise du parti, libération des goulags (1 178 000 personnes), amnistie pour les condamnés à moins de cinq ans, les femmes et les enfants, et surtout démythification de STALINE et rapprochement avec l'Occident. KROUCHTCHEV dit : « Il a levé la main contre le Parti ». On le soupçonne de préparer un putsch et, le 25 juin 1953, il est arrêté, placé en cachot dans le monastère Kroutitsky.

Le Parti organise alors son procès : « Punaise puante », « conspirateur fasciste », mille accusations allant des transgressions sexuelles au délabrement des kolkhozes forment 39 tomes toujours non déclassifiés. Comme on

3. *Blitzkrieg*: guerre-éclair.

a l'habitude, on le fait accuser par ses subordonnés, sa famille est inquiétée. On ne sait s'il a vraiment vécu jusqu'à son procès et a bien été fusillé en décembre 1953.

Le petit provincial imperméable à l'idéologie marxiste-léniniste avait dû pour s'élever dans le Parti partager les crimes de STALINE : ainsi de la liquidation des vieux bolcheviks géorgiens dans les années 30. Par contre, son nationalisme caucasien l'a fait rêver d'une grande Géorgie dont il aurait été le BONAPARTE dès qu'il serait arrivé au sommet. Cette longue enquête aurait pu être intitulée « BERIA, le Caucasien ».

Comme une matriochka, l'ouvrage de Françoise THOM dévoile différents aspects de la période stalinienne emboîtés l'un dans l'autre et l'apparition de milliers de personnalités aurait mérité un index décrivant leur activité, ce qui aurait rendu plus intelligibles les énigmes décrites avec minutie par l'auteure révélée à l'époque par l'ouvrage *Le moment GORBATCHEV*¹. Grâce à l'auteure, on découvre que dès 1953 une ébauche de *perestroïka* avait été imaginée par un homme du Sud, comme GORBATCHEV, un précurseur en quelque sorte.

Françoise BARRY

Chine : *Promenade au jardin des poiriers*

Jacques PIMPANEAU²

Les Belles lettres, Paris, janvier 2014, 186 pages, 25 □

Cet ouvrage, une première fois édité par le musée Kwok On³ en 1981, vient de paraître dans un nouveau format, avec un texte revu et augmenté. Nous sommes reconnaissants à notre professeur Jacques PIMPANEAU de chercher, inlassablement, à accroître nos connaissances dans la culture chinoise, notamment le théâtre, un domaine à la fois lettré et populaire qu'il connaît mieux que personne.

Nous sommes conviés à une promenade « au jardin des poiriers » qui mérite une petite explication : l'empereur Minghuang 明黃 de la dynastie

1. Françoise THOM *Le moment GORBATCHEV*, Hachette Pluriel Référence, 333 pages, octobre 1991.
2. Jacques PIMPANEAU, ancien professeur de langue et littérature chinoise à l'Inalco, membre de l'AAÉALO.
3. Musée Kwok On : Arts et traditions populaires d'Asie, fondé par Jacques PIMPANEAU.

Tang avait fondé au VII^e siècle un conservatoire de musique et de danse dans un jardin de poiriers. Ce lieu est devenu une expression désignant le monde du théâtre dans son ensemble et aussi dans sa diversité.

Comme dans bien d'autres cultures, le théâtre en Chine a des origines religieuses : les représentations permettent, grâce à des médias d'entrer en contact avec les dieux : la danse qui permet aux chamanes d'incarner les dieux s'est muée progressivement en spectacle. Certains rites primitifs ont perduré jusqu'à nos jours, notamment dans la Chine rurale, dans la forme dite *nuoxi* 傩戲 « grand exorcisme » dont Jacques PIMPANEAU a réalisé de nombreux films⁴.

L'auteur développe ce que fut l'âge d'or du théâtre, sous la dynastie des Yuan⁵. Il l'a d'autant mieux connu qu'il fut l'élève d'un grand spécialiste de la littérature classique et grand connaisseur du théâtre des Yuan⁶.

Ceux qui ne connaissent que l'opéra de Pékin pourront prendre conscience de la richesse et de la diversité des théâtres et opéras locaux, à l'aune de la vaste Chine...

Au-delà de ce parcours dans le temps et l'espace, Jacques PIMPANEAU ne néglige aucun des domaines qui touchent à la dramaturgie : les rôles, les maquillages, les accessoires, les décors, les styles, les types de scènes, de spectacles, les acteurs, la vie des troupes, etc.

En un mot, cet ouvrage devrait être dans toutes les bibliothèques des étudiants en littérature chinoise.

Françoise MOREUX

4. Certains de ces films ont pu être vus au cours de manifestations organisées par l'AAÉALO : « Un moment privilégié avec Jacques PIMPANEAU » le 10 novembre 2009 et lors de la journée culturelle Chine du 12 décembre 2009.

5. Dynastie Yuan (1276-1368).

6. Lire dans le présent bulletin dans la rubrique Témoignages pp. 73-77.

La Crimée entre Russie et Ukraine, un conflit qui n'a pas eu lieu

Emmanuelle ARMANDON

Bruylant/De Boeck, Bruxelles 2013, 380 pages, 96 □

Emmanuelle ARMANDON est Docteur en science politique de l'IEP de Paris, chargée de cours à l'Inalco-Paris et depuis 2008 directrice des études de la formation HEI (Hautes études internationales) de l'Inalco. Diplômée de l'Inalco (études russes) et de Sciences Po-Paris où elle a soutenu sa thèse qui a été récompensée par le Premier prix scientifique (ex aequo) 2009 de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN-Paris), elle est l'auteure de plusieurs articles récents dans les revues françaises Anatoli - De l'Adriatique à la Caspienne - Territoires, politique, société, la Revue d'études comparatives Est-Ouest, Questions internationales, Questions d'Europe sur la vie politique, la politique extérieure de l'Ukraine, les relations ukraino-russes et la question de Crimée.

Cet ouvrage est le fruit d'un travail de recherche de plusieurs années mené en France, en Ukraine et en Russie, et issu d'une thèse de doctorat soutenue en juin 2009 à Sciences Po- Paris, cet ouvrage, paru en 2013, analyse les évolutions passées et récentes de la Crimée.

Nous remercions Mme Emmanuelle ARMANDON d'avoir bien voulu le présenter elle-même aux lecteurs d'Orients.

En mars 2014, soixante ans presque jour pour jour après le transfert de la Crimée à l'Ukraine par Nikita KHROUCHTCHEV, la Russie a (re)pris le contrôle de la péninsule et a annexé cette partie du territoire ukrainien. Ce n'est pas la première fois que la région est à l'origine d'une grave crise entre Kiev et Moscou. En effet, la « question de Crimée » aurait pu engendrer le premier grand conflit de l'après-URSS. Au début des années 1990, les tensions apparues entre la Russie et l'Ukraine ont été tellement fortes que beaucoup ont redouté qu'elles ne débouchent sur la violence. Celle-ci a été évitée mais toutes les pommes de discorde n'ont pas disparu. La Crimée a continué à attiser les passions et les crises ont été récurrentes entre Kiev et Moscou au sujet de la flotte de la mer Noire et de Sébastopol. Les craintes de les voir dégénérer en conflit armé ont été relancées par la

guerre russo-géorgienne de l'été 2008 et par la crise que traverse l'Ukraine depuis novembre 2013.

Au moment de la chute de l'Union soviétique, la Crimée est la seule région ukrainienne peuplée majoritairement de Russes ethniques. Rattachée à l'Ukraine seulement depuis 1954, à une époque où les frontières entre les républiques soviétiques étaient de simples lignes administratives nullement destinées à devenir des frontières internationales, la région est profondément affectée par les bouleversements résultant de l'effondrement de l'URSS. Craignant pour son sort au sein d'une Ukraine désormais indépendante, la population russe de Crimée apporte alors un soutien massif au projet des dirigeants régionaux qui souhaitent voir la péninsule retourner sous juridiction russe. Parce qu'elle représente une grave menace pour l'intégrité territoriale du nouvel état ukrainien, la crise sécessionniste qui éclate alors entre Kiev et Simféropol ne semble pas pouvoir se régler autrement que par les armes. Un conflit interethnique est aussi redouté : le retour des Tatars de Crimée, peuple déporté par STALINE en 1944 et qui revient en masse dans la péninsule depuis la fin des années 1980, provoque l'hostilité de la population régionale et fait craindre le déclenchement d'affrontements armés. Si le pire des scénarios est alors envisagé, c'est également en raison des graves tensions russo-ukrainiennes qui voient le jour dès la chute de l'URSS et qui ne cessent de s'accroître tout au long de la décennie. Pour la population et la classe politique de Russie, l'indépendance de l'Ukraine, fleuron de l'empire tsariste puis soviétique, et la perte de la Crimée et de Sébastopol, territoires que beaucoup considèrent comme historiquement russes, sont des événements inacceptables. Le litige sur le sort de la flotte soviétique de la mer Noire basée à Sébastopol ajoute à la complexité de la situation et suscite lui aussi une émotion considérable. Au début des années 1990, tout porte à croire que les revendications irrédentistes de la Russie pourraient donner lieu à un conflit interétatique aux conséquences incalculables. Souvent décrite comme le « prochain point chaud de l'Europe de l'Est après la Bosnie » et même comme potentiel « déclencheur de la troisième guerre mondiale », la situation dans la péninsule est explosive. Pourtant, l'embrasement tant appréhendé de la région ne s'est finalement pas produit. Ni les contradictions entre Kiev et Simféropol, ni les tensions interethniques régionales, ni les contentieux russo-ukrainiens n'ont débouché sur un conflit ouvert. Des compromis ont été trouvés grâce aux efforts de médiation internationale et au changement progressif du comportement de la Russie à l'égard de l'Ukraine et de la Crimée. Les tensions se sont

progressivement apaisées et, contrairement à d'autres régions de l'espace post-soviétique, la péninsule est restée à l'abri des violences.

Mais les tensions apparues au moment de l'éclatement de l'Union soviétique n'ont pas été entièrement éradiquées. La crise de Touzla à l'automne 2003, les remises en cause régulières de l'appartenance de la Crimée à l'Ukraine, les disputes récurrentes à propos du stationnement de la flotte russe de la mer Noire et de la base navale de Sébastopol ont montré que la Russie du début des années 2000 continuait à avoir de sérieuses difficultés à faire le deuil de son ancien empire et à accepter ses nouvelles frontières. La signature de l'accord russo-ukrainien de Kharkiv (avril 2010) sur le prolongement du stationnement de la flotte russe en Crimée jusqu'en 2042 n'a pas mis un terme aux tensions entre les deux pays. La situation en Crimée est restée tout aussi préoccupante. Plus de vingt ans après la chute de l'URSS, les Russes de la péninsule ont toujours du mal à trouver leur place au sein de l'Ukraine. Il en est de même en ce qui concerne les Tatars : nombre de difficultés auxquelles ils étaient confrontés dès le début de leur rapatriement persistent, freinent leur intégration et continuent d'être à l'origine de tensions interethniques régionales.

L'ouvrage se penche ainsi sur une région mal connue dont l'importance s'est sensiblement accrue ces dernières années et ces derniers mois. Couvrant la période allant de 1991 à 2012, il permet de décrypter les origines et les enjeux de l'actuelle crise que traverse l'Ukraine. Il montre que certains conflits ne s'accompagnent pas toujours de l'usage de la violence mais qu'ils peuvent parfois être très durs et, dans certains cas, avoir des conséquences tout aussi importantes sur le plan national et international que des conflits ouverts. Cette monographie contribue à la compréhension de l'évolution politique de l'Ukraine, principal voisin de l'Union européenne élargie. Il offre aussi une analyse détaillée des difficultés de la Russie post-soviétique à admettre la perte de son statut d'empire. L'avenir de la question de Crimée et des relations ukraïno-russes aura d'importantes répercussions sur les équilibres européens de demain. Cet ouvrage permet de mieux les appréhender.

Emmanuelle ARMANDON

Le Dernier Lapon

Olivier TRUC

Éditions Métailié, 456 pages, 22 □

L'histoire se passe à Kautokeino dans le province de Finmark (Laponie norvégienne). Nina et Klemet, les deux agents de la police des rennes mènent l'enquête dans le vidda. En hiver les troupeaux de rennes à la recherche de pâturages se mélangent, ce qui crée des conflits entre éleveurs.

Nina et Klemet enquêtent sur deux faits qui ébranlent les fragiles équilibres de la petite communauté : le vol d'un tambour traditionnel sami¹ et l'assassinat d'un éleveur, Mattis, non seulement tué près de son *gumpi*² mais dont les oreilles ont été marquées comme celles des rennes par leur propriétaire.

La police soupçonne qu'un conflit entre éleveurs a conduit à cet assassinat alors que grâce à leur active collaboration, Nina et Klemet, alliant les intuitions, la recherche des faits, la connaissance du milieu humain et de la culture sami, parviennent, par une succession d'investigations pleines d'aventures et de suspense, à dénouer les fils des intrigues, à découvrir les motivations des uns et des autres et à retrouver les auteurs et les instigateurs des faits.

L'action est contemporaine et l'enquête est soumise à forte pression (elle s'étend sur un peu plus de deux semaines) car une conférence internationale sur les minorités de Laponie doit se tenir et l'agitation des partis politiques défendant les autochtones est à son comble.

Le thème du respect pour la nature et pour ses rennes est très fort avec Aslak, le dernier des Lapons, vivant avec son épouse comme ses ancêtres en pleine toundra. L'auteur introduit un contraste marqué entre Aslak et le Français cupide Racagnal avec son approche de géologue survolté dans cette nature laissée sauvage.

Le thème de l'incursion de la culture occidentale dans le monde des Lapons vu par nos deux protagonistes est souligné avec Lars le pasteur³, sûr de sa foi et héritier de ceux qui ont incité par tous les moyens les Lapons à adopter la religion monothéiste et à les convaincre d'abandonner leurs traditions (dont les tambours chamaniques détruits en masse ces derniers

1. Sami (ou Sâmes) est une autre appellation du peuple autochtone dits Lapons.

2. *Gumpi*: sorte de tipi dans lequel vivent les Samis.

3. En référence à Lars Levi LAESTADIUS, pasteur protestant.

siècles) et leurs chants, les *joïks*⁴. En résumé, le lecteur assiste haletant tout au long de cette histoire à la confrontation de plusieurs mondes en frottement comme des plaques tectoniques :

- celle du monde traditionnel et de la culture vivante des Samis, vus de l'intérieur grâce à quelques personnages forts, Aslak, Berit, Olsen, l'oncle de Klemet, dont les pensées et les actes sont décrits de façon très attachante ;
- celle des codes et usages de la démocratie scandinave, de l'état régulateur avec le shéef Tor JENSEN, le policier BRATTSSEN de la police des rennes ;
- le choc du monde des personnages héritiers d'un secret, intéressés par les prospections minières dans l'espoir enfin de devenir très riches et des interdictions d'exploiter certaines ressources minérales dans le grand Nord ;
- le choc des autres personnages héritiers d'un autre secret terrible et des velléités d'exploiter les ressources minières du lieu.

Toutes les souffrances et les émotions racontées avec brio, par ce correspondant du quotidien *Le Monde* et de l'hebdomadaire *Le Point* à Stockholm, emportent le lecteur grâce à un style rendant tous ces personnages très humains et par des descriptions réalistes qui font ressentir le froid intense de ces contrées septentrionales. L'auteur a reçu le prix « Quai du polar » en 2013 pour ce roman.

Claudianne JULLIEN

4. *Joïk*: chant traditionnel *a capella* improvisé, issu de la tradition chamanique, accompagné par le tambour magique (fabriqué en peau de renne).

Embarquement pour la Chine Histoires et destinées françaises dans l'Empire du Milieu

Christine LEANG

Éditions Pacifica, Paris, août 2013, 285 pages, 22,50 €

Sans doute Christine LEANG a-t-elle dû faire son propre voyage, de France vers la Chine qu'elle découvrirait après un itinéraire personnel finalement moins rare qu'il n'y paraît (sa famille chinoise au Cambodge fuit le régime des Khmers rouges et est accueillie en France) avant de nous inviter à embarquer dans cet ouvrage. Celui-ci met en exergue un bon nombre de destinées: toutes plus originales les unes que les autres, mais qui ont en commun: la rencontre, voire la passion entre deux mondes en apparence bien éloignés, la Chine et la France.

Il est difficile d'énumérer chacun de ces parcours singuliers. L'auteure les a classés par catégories: les bâtisseurs, les éclaireurs, les combattants, les artistes, les aventuriers et les humanistes.

Au gré de ses tropismes, le lecteur sera plus touché par l'une ou l'autre de ces «aventures» uniques aux noms illustres: George SOULIÉ DE MORANT, Victor SEGALÉN, Auguste FRANÇOIS¹, Paul PELLIOT, Pierre BOULLE, Alexandra DAVID-NEEL, etc. qui lui révélera peut-être un aspect moins connu, plus intime.

Ce livre permet de revivre les 55 Jours de Pékin par des récits de témoins «en direct», comme Monseigneur FAVIER, de mieux comprendre le quotidien des hommes engagés sur les canonnières du Yangtsé, de découvrir avec amusement que c'est le Français Pierre MÉNARD qui introduisit le pousse-pousse à Shanghai, d'apprendre que le Père Armand DAVID sauva le panda de l'extinction, d'écouter Claudine RIVIÈRE, amie de TEILHARD DE CHARDIN, sur les ondes de Radio-Shanghai... Et comment ne pas avoir envie de visualiser les 200 huiles, pastels, dessins, lavis et gravures du Shanghai des années 30 d'Élise RIEUF?

1. Voir dans le présent bulletin dans les rubriques *Actualités Un diplomate français en Chine* (pp. 15-17) et *Langues et Civilisations Auguste FRANÇOIS: la curiosité et le respect de l'autre au service de la diplomatie France-Chine* (pp. 125-129).

Cet ouvrage, qui peut se lire dans le désordre des pages, est une mise en bouche et nous donne surtout envie d'approfondir ces histoires particulières qui nous laissent toutes habilement un peu sur notre faim...

Françoise MOREUX

L'impératrice sainte Hélène À la croisée de l'Orient et de l'Occident

Hélène YVERT-JALU¹

Éditions Pierre Téqui, collection Les saints du monde,
Paris, novembre 2013, 218 pages, 22,50 □

Comment s'étonner qu'Hélène YVERT-JALU, de religion orthodoxe, iconographe, intéressée par la condition féminine², se soit penchée sur le destin de sa « sainte patronne » ?

Tous ces éléments, dans quelque ordre qu'on les place, ont contribué à guider l'auteure sur les pas d'Hélène, mère de Constantin, premier empereur romain chrétien. L'auteure ignorait probablement que, découvrant dans un petit livre de sa grand-mère russe, orthodoxe du patriarcat de Constantinople, que des reliques de sainte Hélène se trouvaient dans l'église parisienne Saint Leu-Saint Gilles et se promettant de réaliser une icône de la sainte³, elle serait amenée à suivre cette femme, en un véritable pèlerinage jusqu'à la croix du Christ, et nous inviterait ainsi à la suivre dans sa recherche.

Docteur ès lettres, agrégée de russe, Hélène YVERT-JALU, avec une rigueur scientifique, tente de nous faire connaître la véritable histoire de cette femme, servante dans une auberge, devenue un personnage historique et religieux de premier plan.

-
1. Hélène YVERT-JALU, agrégée de russe, ancienne élève de l'ENLOV, est membre de l'AAÉALO.
 2. Hélène YVERT-JALU avait présenté son ouvrage *Femmes et famille en Russie d'hier et d'aujourd'hui* (Éditions Sextant 2008) lors d'une conférence organisée par l'association dans les salons de la rue de Lille le 20 janvier 2009.
 3. Hélène YVERT-JALU a fait don de cette icône à l'église Saint Leu-Saint Gilles (Paris 1^{er}) le 6 mars 1993, lors d'une belle cérémonie œcuménique.

Dans la première partie, l'auteure retrace la vie d'Hélène, depuis sa rencontre à Drépane avec l'officier romain Constance Chlore, de santé fragile, venu prendre les eaux où son destin se scelle – puisque leur fils deviendra l'empereur Constantin –, jusqu'à son voyage en Palestine à l'âge de 80 ans, où elle découvrira les lieux saints et surtout la croix du Christ qui deviendra alors l'objet d'un nouveau culte pour les chrétiens.

Évidemment, pour reconstituer cet itinéraire hors du commun, l'auteure a consulté de très nombreux ouvrages dont les versions diffèrent et où la légende prend parfois le pas. C'est avec un soin méticuleux qu'Hélène YVERT-JALU, avance pas à pas dans les dates et les lieux, n'hésitant jamais à donner les diverses sources et ainsi nous inviter à opter pour l'une ou l'autre.

Dans la seconde partie, sont relatées différentes légendes et coutumes dont la réputation d'Hélène est à l'origine. Nous allons ainsi d'un pardon en Bretagne à des « danses sur le feu » en Grèce, Macédoine et Bulgarie. Le goût artistique de l'auteure fait qu'elle n'a pas négligé non plus l'étude des représentations de cette grande dame qui ont été réalisées au cours des âges en peinture, sculpture ou numismatique.

En résumé, si Hélène n'avait pas été chrétienne, si elle n'avait pas eu avec son fils cette relation d'amour aussi fusionnel, l'empereur Constantin n'aurait pas été celui qu'il demeure pour la postérité. Et si elle n'avait pas découvert la croix du Christ, les rites de la religion chrétienne auraient peut-être évolué différemment...

Françoise MOREUX

Le Prisme des langues *Essai sur la diversité linguistique* *et les difficultés des langues*

NICOLAS TOURNADRE

L'Asiathèque, Paris janvier 2014, 352 pages, 28 €

L'univers des langues est fascinant, et pas seulement pour les spécialistes, lorsque ceux-ci consentent à révéler une partie de leurs mystères. Et qu'importe si le lecteur se sent un peu démuni dans cet enchevêtrement

de signes et de sons, classés en familles, son esprit s'ouvrira alors à l'infini diversité des langages et des écritures.

Le sous-titre « Essai sur la diversité linguistique et les difficultés des langues » nous confirme bien que rien n'est simple, mais pourquoi se priver de tenter ce voyage à travers le prisme de tout ce qui sous-tend les langages : ces regards, ces modes de pensée qui vont nous dérouter, nous surprendre, nous interroger ?

Ce passionné qu'est Nicolas TOURNADRE nous y invite et nous le suivons sans réticence car il est avant tout un homme de terrain, qui a sillonné notamment les villages du haut plateau tibétain de l'Himalaya, le Karakoram, la Chine, l'Inde, le Bhoutan, le Népal et le Pakistan, où il a partagé la vie des populations locales et s'est imprégné de leurs langues et leurs cultures. Il vient aussi nous confirmer qu'il n'est pas toujours possible de tout traduire dans toutes les langues et se penche aussi sur les langues en voie de disparition...

L'auteur enseigne actuellement la linguistique à l'université d'Aix-Marseille, après avoir enseigné la langue et la linguistique tibétaines, notamment à Paris III, Paris VIII, à l'ENS et à l'Inalco.

Françoise MOREUX

*Proverbes et dictons wolof*¹

Mamadou Cissé et Karine ABDEL MALEK

Présence africaine, mars 2014, 96 pages, 13 €

Guidés par deux initiés dans cette forêt de proverbes et dictons, nous découvrons tout ce qui est spécifique au monde wolof sans vouloir, comme l'ont fait nos guides, chercher à tous prix des similitudes ou des références à ce qui nous est familier. Au contraire, nous sommes invités à nous laisser porter et surprendre par des formulations auxquelles nous ne sommes pas préparés, mais qui, au gré des pages, tout en nous rassurant sur les valeurs universelles, nous donnent l'occasion d'être attentifs aux conseils de l'ancêtre fondateur :

« *Fen wuy defar a gën dëgg guɣ yàq* (Si en disant la vérité tu risques de semer la discorde, alors n'hésite pas à mentir) ».

1. Version bilingue.

Les auteurs se sont embusqués dans cette forêt dense comme des « guetteurs » de parole. Et nous savons combien la parole est précieuse dans ce continent africain qui ne nous a pas encore révélé toutes ses richesses, la faute revenant peut-être à ceux qui se sont privés de les entendre. Proverbes et dictons sont toujours les voix et les voies de la sagesse, dont les racines sont l'histoire et les traditions d'un peuple, en reflétant sa vision singulière du monde.

Dans leur souci de nous faire partager en nous aidant à le décrypter cet art du beau-dire, du vrai-dire et du bien-dire, les auteurs ont, au début de cette version bilingue, pris soin de nous dire qui sont les Wolofs et ont placé un petit guide alphabétique. Le parcours qui nous est ensuite proposé est thématique : il traite par exemple des émotions, des relations sociales, mais aussi de la spiritualité, du corps et du règne animal, en passant par le savoir et le pouvoir :

« *Buur aayul, dag yaa aay* (Si le royaume se porte mal, c'est plus souvent de la faute des courtisans) ».

Les auteurs ont tous les deux un lien très étroit avec l'Inalco :

Mamadou Cissé, titulaire d'un doctorat en linguistique à l'Inalco, y a remis en place les enseignements de langue et civilisation wolof, également titulaire d'une maîtrise d'anglais et une licence d'arabe. Membre de l'Académie des langues nationales du Sénégal, il enseigne actuellement à l'université Cheikh Anta Diop et ses travaux récents portent sur la linguistique générale, la linguistique descriptive, la lexicologie, la terminologie et les aménagements linguistiques en Afrique, ainsi que sur l'écriture des langues africaines en caractères arabes.

Karine ABDEL MALEK², qui a été étudié l'arabe littéral et le wolof à l'Inalco, a une double formation d'africaniste spécialiste des sociétés d'Afrique de l'Ouest et du monde arabe. Pour le ministère français des Affaires étrangères, elle a été en poste à Nouakchott, au Niger, au Sénégal et est actuellement au Maroc.

Leur connaissance approfondie des hommes et de leur langue leur a permis de fouiller dans la mémoire collective pour nous restituer un véritable condensé de culture wolof.

Françoise MOREUX

2. Karine ABDEL MALEK est membre de l'AAÉALO.

Le Retard russe 882-2014

Georges SOKOLOFF

Éditions Fayard, Paris 2014, 202 pages, 18 □

En mariant l'histoire au développement économique, le professeur Georges SOKOLOFF¹ tente de répondre à la question : la Russie est-elle une puissance normale ? En un livre court il réussit en orfèvre à exposer l'histoire russe à rebours, sur fonds d'évolution démographique et économique, en employant les clefs permettant de découvrir les raisons du retard d'un des plus grands pays du monde.

Il n'omet pas de citer les personnalités déterminantes de divers dirigeants, tour à tour princes, tsars autocrates, dictateurs qui façonnèrent une histoire deux fois millénaire. L'originalité de l'ouvrage est d'exposer, sur une trame historique rapide, des statistiques et graphiques simples décrivant le décalage entre l'Europe occidentale, les États-Unis, la Chine et la Russie.

Il plante au galop sur la steppe russe des poteaux indicateurs évocateurs : « grandeur et misère de l'Empire » (Pierre le Grand, Catherine II, Alexandre I^{er}), « Ordre et désordres en Moscovie » (Ivan le Terrible, Boris GODOUNOV, Temps des Troubles, Rassemblement des terres russes), Fin du joug tatar de deux siècles « Le syndrome » enfin « Les beaux jours de Kiev ». On remonte ainsi le temps jusqu'au « Complexe normand » (les Varègues ou Vikings)... date où l'auteur rappelle que seules des légendes attestent l'histoire de la Russie antérieure à l'an Mil.

L'auteur s'attarde sur le passé kiévien toujours dans la mémoire de la future Russie : c'est en 988 que Vladimir Beau Soleil fonde la religion chrétienne au bord du Dniepr (nouveau Jourdain !). Il épouse Anne princesse byzantine, ses tribus s'alphabétisent grâce aux moines grecs, des alliances prestigieuses unissent ses petites-filles à un roi de France, de Hongrie, de Norvège et son petit-fils va épouser la fille de Constantin IX Monomaque, l'empereur de Byzance.

Dans le « Complexe normand », on plonge dans la proto-histoire, aux alentours de -3000, des migrants indo-européens nomadisent de la Volga jusqu'au Danube. Parmi eux, les proto-Slaves se fixent sur le Dniepr moyen. Ils résistent aux vagues des Sarmates, Huns, Avars et autres Bulgares ou Khazars².

1. Professeur émérite à l'Inalco et conseiller au CEPII (Centre d'études prospectives et d'information internationale).
 2. Voir *Nos ancêtres les nomades*, Georges SOKOLOFF, Fayard 2011.

Un peu au nord des contrées où ils vivent, des tribus occupant le Nord actuel de la Russie paient tribut aux Varègues (nos Vikings bien connus au nord de l'Europe occidentale) et finissent par se révolter. Ils cherchent de l'aide auprès des chefs russes sans doute eux-mêmes mâtinés de Varègues. Le célèbre Riourik donne son nom à une lignée riourikide fertile, rapidement slavisée. La contrée de Kiev, environ 2,5 millions d'hommes en 900 devient une forteresse juchée sur le Dniepr où les guerriers-princes Sviatoslav, Vladimir, Iaroslav règnent en pacificateurs. Tour à tour agriculture sur brûlis (la terre est bonne), commerce et souvent pillages enrichissent les habitants. Les voies d'eau Nord-Sud permettent, de la Suède vers Byzance, exportation de fourrures, cire, esclaves des deux sexes et inversement importations de soieries, bijoux, épices.

Un dernier chapitre « Tradition et modernité » clôt cette chevauchée fantastique; l'auteur y pointe, statistiques à l'appui³, la dégradation de la performance « impériale-russe » comparée à celle de l'Europe. En dix siècles, la Russie tombe de 100% à 42% du niveau européen. Tandis que l'Europe occidentale vers 1250 se trouvait au même niveau que la Russie, elle va dès lors connaître un développement continu, à l'inverse la Russie connaît une sorte de stagnation du fait de l'invasion mongole et du « joug » tatar de deux siècles. Si cet écart est stabilisé au cours du xx^e siècle, l'auteur doute qu'il puisse se résorber dans un avenir prévisible.

À l'heure actuelle, Vladimir POUTINE maintient sa popularité en défendant « l'identité russe », en feignant d'ignorer l'écart entre le PIB de l'euro-péen, 26 000 \$ et celui du Russe 16 150 \$.

Au total cet exercice pédagogique salubre à la précieuse bibliographie et à la chronologie éclairante sera utile autant à l'étudiant en géostratégie qu'à l'honnête homme « qui lit encore ». L'histoire explique le présent : les vues des grands auteurs russes, anglais, français citées pour la démonstration permettent de ne pas fonder l'explication de l'actualité immédiate sur le « chaud » et par exemple de mieux comprendre le problème de l'Ukraine en 2014.

Françoise BARRY

3. Extraits de A. MADDISON *L'économie mondiale, une perspective millénaire*, OCDE, Paris 2009 et C. EVEDY & R. JONES *Atlas of World Population History*, Penguin, New York 1978.

Soufisme et christianisme

Entre histoire et mystique

Alberto Fabio AMBROSIO

Éditions du Cerf, Paris novembre 2013, 239 pages, 25 □

Faut-il cultiver le paradoxe pour vouloir mettre en parallèle les deux spiritualités monothéistes jugées généralement irréconciliables que sont le soufisme et le christianisme ? C'est ce à quoi s'est attaché cet auteur dominicain immergé dans le milieu soufi par ses recherches et sa fréquentation des derviches tourneurs.

Le soufisme est un phénomène complexe, mêlant mystique, morale spirituelle, code de vie et initiation confrérique. La doctrine et la pratique du soufisme permettent de mieux comprendre l'islam et le christianisme au plan théologique, car elles sont construites sur une idée théologique chrétienne fondée sur le pur amour de Dieu. Il n'est donc pas étonnant que la spiritualité chrétienne ait influencé celle de l'islam qui reste en opposition par rapport au Christ et à l'identité personnelle. En retour, les écrits spirituels du Catalan Raymond LULLE laissent transparaître au XIII^e siècle l'empreinte de la littérature soufie. Pour un chrétien, la mystique dans sa plénitude est celle qui jaillit de la vie en Christ et donc dans le christianisme.

La théologie chrétienne est attachée à l'identité personnelle. La relation personnelle entre le croyant et Dieu qui s'est révélé en tant que Trinité de personnes découle du mystère trinitaire. Elle est essentielle. Le mystique musulman agit différemment ; il fait abstraction d'une quelconque relation personnelle. Le but du soufi est d'effacer sa propre personnalité pour se fondre en la divinité, ce qui fait dire à al-HALLĀJ « Je suis la Vérité (= la Réalité divine) ». L'islam proclame l'Unicité absolue de Dieu (ou *tawhid*) qui s'analyse pour le soufi dans le double sens d'une affirmation dogmatique et d'une dissolution de son identité.

La christologie soufie peut néanmoins ouvrir la voie à une réflexion chrétienne au prix d'un certain paradoxe théologique puisque la foi en Jésus est divergente dans les deux registres. Une sagesse spirituelle appliquée au Jésus coranique né du souffle de l'Esprit et Prophète de Dieu, mais non Dieu lui-même, peut naître d'une lecture croisée telle qu'elle est suggérée par Pierre CLAVERIE.

Alberto Fabio AMBROSIO¹ confronte deux univers d'amour mystique avec les figures emblématiques d'une sainte musulmane ayant vécu au VII^e siècle à Basra, Râbî'a al-ADAWIYYA, et de Thérèse d'Avila qu'il rapproche par leur désir de Dieu. L'amour soufi tend à l'unité divine dans une recherche d'effacement dans le Dieu unique tandis que l'amour mystique chrétien vise à l'union entre Dieu Amour et aimé de Dieu. Certes les différences dogmatiques ne seront jamais dépassées, mais un effort de connaissance mutuelle pourrait conduire à faire de la gratuité de l'amour divin un acquis théologique.

Les deux systèmes mystiques reposent sur une anthropologie qui se différencie dans leurs pratiques rituelles tout en témoignant de certaines résonnances. À ce titre, une place particulière est réservée à RÛMI et à son fils et disciple, Sultan VELED, à qui il revint d'organiser la confrérie des derviches tourneurs. La filiation spirituelle définie à partir du Christ est ici réduite au rapport disciple-maître. La place de l'humilité est une caractéristique dans la pratique de l'amour. Le mystique entretient une relation d'« abandon » à Dieu qui n'est cependant pas identique. Le système chrétien sanctifie le corps ; le corps est dans l'âme. Le soufi spiritualise le corps ; l'âme transcende le corps.

Des échanges surgis des rencontres entre fidèles de différentes religions permettent de dégager par la comparaison une « mystique partagée ». Ainsi, chez Louis MASSIGNON, l'attention à la mystique musulmane a réveillé sa propre foi chrétienne ; Serge DE BEAURECUEIL s'est approprié la mystique musulmane à partir de l'œuvre d'AL-ANSÂRI, un fervent théologien de l'Iran oriental.

En conclusion de l'ouvrage, un chapitre sur le symbolisme soufi des fruits et des oiseaux met en évidence d'autres convergences, au-delà de divergences irréductibles.

L'histoire des religions invite en croisant les façons de concevoir Dieu et le monde à stimuler la réflexion spirituelle. Telle est l'ambition de cet ouvrage qui introduit le lecteur dans deux univers mystiques séparés ou réunis par des points de rupture ou de continuité. Là où la comparaison entre mystiques dévoile un contenu différent, là peut surgir un rapprochement respectueux et fécond. Selon les quatre niveaux proposés depuis Vatican II, le dialogue interreligieux est appelé à se nourrir des échanges fournis respectivement par : les textes spirituels, la rencontre entre croyants,

1. Alberto Fabio AMBROSIO est dominicain et professeur invité dans plusieurs universités, reconnu comme spécialiste de l'histoire du soufisme ottoman. Il est également l'auteur de *Vie d'un derviche tourneur. Doctrine et rituels du soufisme au XVII^e siècle* et de *Petite mystique du dialogue*.

la confrontation des points de vue, le partage des croyances. Mais il faut se convaincre que le dialogue n'est pas d'avoir des points communs, ni d'en trouver à toute force au prix d'un relativisme théologique. Il doit œuvrer pour une paix fondée sur la connaissance réciproque des différences et ne pas se confondre avec « un simple tourisme exotique ou un divertissement religieux ». Le dialogue véritable qui exclut le syncrétisme est plus exigeant. Il suppose d'en poser sérieusement les bases et les conditions. Si la recherche de Dieu se trouve ailleurs qu'en christianisme, le Père François JOURDAN ne partage pas l'enthousiasme de l'auteur) observe qu'« elle ne doit pas masquer le fait qu'en islam coranique il n'y a pas de chemin vers un Dieu Amour : la fusion empêche l'amour, nous rappellent à juste titre tous les psychologues. Que les soufis recherchent cet amour en Dieu, c'est sûr, mais l'islam ne leur en offre pas le chemin. Il y a là une illusion qu'il faut voir en face. » Ce livre aidera-t-il à la lever ?

Henri MARCHAL

Tu convoiteras

Ornela VORPSI

Éditions Gallimard, collection Blanche, littérature étrangère
francophone, février 2014, 112 pages, 13,90 □

Présenté comme un roman d'« amour à tout prix » sur le bandeau rouge qui recouvre la page de couverture, s'agit-il véritablement d'un roman ou d'un récit ? C'est en tout cas l'histoire d'une obsession érotique qui, impudique sans être vulgaire, entraîne le lecteur dans un livre qui pense (pour reprendre KUNDERA) tout haut et pose des questions loin des clichés habituels.

Comme le formule la quatrième de couverture : pour Katarina, la nuit promet d'être interminable. Au matin, après une séparation longue et douloureuse, elle doit retrouver son amant à la beauté et à l'insouciance féroces. Plus jeune qu'elle, il appartient à l'âge des amours dont inexorablement Katarina se sent bannie. Elle vit cette hantise et dans la gloire du jeune homme voit le temps qui dévaste. Katarina est mariée, mère d'un enfant. Son fils est malade. Va-t-elle le conduire malgré tout à la crèche ou rester auprès de lui ? Katarina tranche. Dès cet instant, tout en préparant

fiévreusement la rencontre amoureuse, elle devient spectatrice d'elle-même. Qu'est-ce donc être amante, épouse, mère ?

À travers le récit de l'auteure, on suit le désir de Katarina qui sans cesse la guide. A-t-elle une appartenance ? Elle appartient à l'abîme sous ses pieds, elle appartient au désir amoureux. Est-ce sa faute si elle est comme ça ? Katarina doit construire ses histoires d'amour de telle sorte qu'elle passe la première. Prise dans la passion amoureuse, elle a conscience qu'elle ne peut pas tout à fait supporter la présence de cet amant... L'amant, cet homme plus jeune qu'elle, est-il la pâture qu'elle jette à son couple pour l'en nourrir ?

Katerina aime cependant son mari. Et ses amants le lui rappellent. Mais Katarina a besoin d'aimer et d'être aimée à en mourir. Elle aime le mariage mais peut-être n'aime-t-elle qu'être aimée par son mari. Ce qui lui plaît dans le mariage : l'utopie. Car elle cherche désespérément la rencontre. La rencontre vraie, profonde. Et dans les promesses ? L'impossible.

La venue d'un enfant peut-elle réordonner un peu ce monde ? Va-t-elle s'attacher plus fort à la vie ? Elle s'était fait une promesse : ne jamais avoir d'enfant. C'est quoi être une femme ? Quelle est la hiérarchie des fonctions que l'on endosse : fille, mère, épouse ou amante, quelle est la priorité ? Peut-on sacrifier le bien-être de son enfant au plaisir ?

L'héroïne est lourde de son désir érotique comme elle est lourde de son amour pour son petit garçon brûlant de fièvre qu'elle veut pourtant placer à la crèche afin de pouvoir jouir de l'instant avec l'amant qui lui a donné rendez-vous. Le laps de temps qui la sépare de son choix, c'est ce récit, un chemin de croix avec tous ses questionnements. La venue d'un enfant peut-elle détrôner les passions amoureuses ? L'amour est une grâce, dit-on. Il faut l'attendre sans l'attendre. Comment faire ? Katarina pourrait l'attendre jusqu'à la fin de ses jours sans que cette fin ne la visite. Il lui faut forcer la main de l'amour.

Vas-tu mourir demain à la crèche juste pour me punir ? demande Katarina à son fils en son for intérieur. La culpabilité fait son chemin. Sa vie se joue dans le pays des mots, des je-ne-sais-pas et des peut-être. Derrière cette question se cache un drame entre le père et la mère de Katarina. Tout d'abord, qui est la Mère ? Qui est cette Natasha que Katarina a parée d'éternité et aimée comme personne d'autre au monde ? Aujourd'hui, elle lui fait peur, elle comprend qu'une mère peut être parfaitement dans l'erreur. Lazare, son père, est à la fois un homme fait de chair et un animal mythologique aux yeux de sa petite fille. Un « inconnu-monstre » démoniaque, qui

se montrait gentil avec elle, mais qu'elle n'a plus revu à partir de ses sept ans après qu'il a abandonné sa mère.

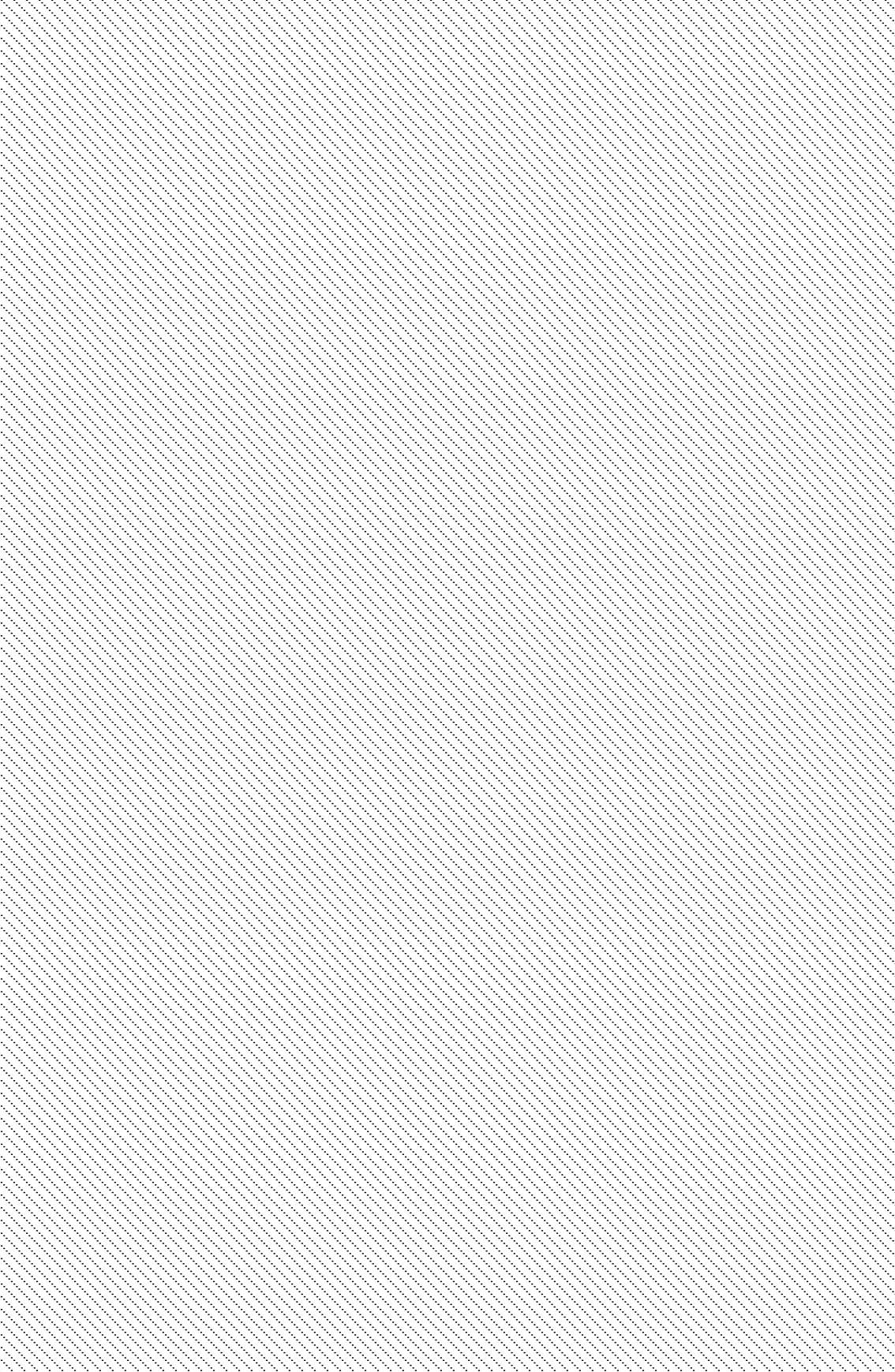
Qui est Katarina ? Une fille encore sous l'emprise d'une mère qui détient tous les pouvoirs ? Demandez-lui au beau milieu de l'oubli quel est le régime le plus féroce qu'ait connu l'humanité et elle vous répondra sans battre un cil : le matriarcat. Une mère qui est dieu pour son enfant ? Une épouse qui chérit toujours son mari ? Une amante lucide qui ne veut que le plaisir du désir et la jouissance du plaisir ? Le fil rouge du roman d'Ornela VORPSI est un rendez-vous, une urgence de plaisir de chair, mais il y est beaucoup plus question, finalement, d'identité et de confiance en soi. Confiance en quoi ? On ne sait pas où l'on met les pieds dans la vie. Tout nous dépasse. L'autre dont j'ai besoin demeure un autre, rapporte son héroïne. Il n'y a rien de plus terrible, rien de plus inhumain que ces gens qui vont toujours bien.

La question de la beauté, qui traverse inlassablement l'œuvre de VORPSI, dans ses écrits comme dans ses créations plastiques, réapparaît au détour des pages de ce roman-ci. Tout le monde n'a pas droit à la beauté. La beauté, il faut la mériter. On ne l'approche pas sans conscience, on ne la touche pas sans conscience. Katarina se perd dans la perfection du corps de son amant où le tourment n'a pas de prise. Mais la jeunesse et la beauté ne sont pas infinies.

Par petites touches qui frôlent le mal-être, Ornela VORPSI fait entrer le lecteur dans un récit qui ne laisse pas indemne parce qu'il dépeint tout simplement la complexité de la vie. Celle qui fait peur. Ce roman peut choquer les esprits bien-pensants parce que l'auteure, d'une sincérité absolue, plonge son personnage dans tous les affres de ses angoisses : la peur de la vieillesse, son goût des amants plus jeunes, la boulimie des jeux érotiques, la peur du jugement dernier, sa tyrannie de mère et de sa propre mère, l'absence de son père. À la fois fille, amante, épouse et mère. Katarina questionne et se questionne sans trouver l'apaisement si ce n'est dans l'image du mari, absent tout au long du livre mais finalement le seul à être apaisant.

C'est la première fois qu'Ornela VORPSI écrit directement en français après plusieurs livres en italien. Née à Tirana, elle réside à Paris depuis 1997. Romancière et plasticienne, elle a étudié les beaux-arts à Tirana, puis, à partir de 1991 à Milan (Academia di Belle Arti di Brera), avant de terminer ses études artistiques à Paris. Récompensée par plusieurs prix, trois de ses romans, *Tessons roses* (2007), *Vert venin* (2007) et *Ci-gît l'amour fou* (2012) ont été publiés par Actes Sud.

In memoriam



Claude CHAYET

16 août 1920 – 28 mars 2014

Claude CHAYET, un ambassadeur passionné d'Asie

Né le 16 août 1920 à Paris, étudiant et résistant pendant la deuxième Guerre mondiale, Claude CHAYET intègre le ministère des Affaires étrangères après la Libération. Il poursuit ainsi une tradition familiale qui l'a conduit enfant au Japon où il réchappa, le 1^{er} septembre 1923, du grand séisme du Kantô décrit par Paul CLAUDEL alors ambassadeur de France à Tokyo comme « une chose d'une horreur sans nom », puis en Chine.

Claude CHAYET séjourna la première fois à Pékin à l'âge de sept ans, de 1927 à 1933. Il apprend le pékinois en jouant dans les *hùtòng* (胡同) à l'ombre des murs de la Cité interdite comme il l'a lui-même raconté le 3 mai 2007 au public de l'Association des anciens élèves et amis des Langues orientales dont il était membre. Il devint ainsi expert en grillons, pigeons à sifflet, cerfs-volants et autres passe-temps typiquement chinois et à l'âge de 12 ans, il assista à l'arrivée, le 12 février 1932, de la troisième expédition motorisée organisée par André CITROËN, raid automobile en Centre-Asie plus connu sous le nom de « Croisière Jaune ».

Deux autres séjours à Pékin feront de Claude CHAYET « un acteur majeur de l'histoire des relations franco-chinoises ». Aussitôt après la reconnaissance de la République populaire de Chine (RPC) par la France, le 27 janvier 1964, il fut chargé par le Général DE GAULLE alors président de la République d'ouvrir l'ambassade et d'accueillir le premier ambassadeur, Lucien PAYE¹. Cette décision prise en toute indépendance par le Général DE GAULLE – et cela en pleine guerre froide – eut l'effet d'un « tsunami politique » qui valut à Claude CHAYET, en tant que chargé d'affaires, d'être reçu à peine arrivé par le Maréchal CHEN Yi, ministre des Affaires étrangères de la RPC, et quinze jours plus tard par DENG Xiaoping alors Secrétaire général du Parti communiste chinois.

Claude CHAYET fut un grand serviteur de l'État. Il occupa plusieurs postes à New York, notamment celui de représentant permanent adjoint de la France auprès de l'Organisation des Nations unies. Nommé quelques années plus tard ambassadeur de France à Kinshasa (1970-1971), il deviendra ensuite délégué général puis ambassadeur de France

1. Voir dans la rubrique « Témoignages » du présent numéro d'*Orients*

en République démocratique du Vietnam de 1972 à 1974, période des derniers bombardements américains sur Hanoi et de l'Armistice. Il fut à son tour ambassadeur de France en RPC, dans les années d'ouverture de 1978 à 1982, transformant la résidence en un lieu de rencontres. Tous ceux qui l'ont connu furent frappés par sa pondération toute confucéenne, son don de l'écoute et la qualité de son accueil.

Le destin exceptionnel de cette personnalité hors du commun a voulu qu'il s'éteigne, le vendredi 28 mars 2014 chez lui, à Caixas dans les Pyrénées orientales, le jour même où s'est terminée la première visite officielle en France du Président chinois Xi Jinping, effectuée pour célébrer le cinquantième des relations diplomatiques entre les deux pays.

Hélène SEKUTOWICZ-LE BRIGANT

Claude CHAYET, côté « Joueurs de flûte »

Ami des neveux d'Élisabeth et Claude CHAYET, François CHESNEAU, alors jeune professeur d'anglais à Paris, s'est vu proposer en octobre 1964 d'assurer, à Pékin, le suivi des études de leurs deux plus jeunes enfants, Isabelle et Sylvain, grâce aux cours du CNED. Car à l'heure où s'implantait l'ambassade de France en Chine populaire, il n'existait évidemment plus d'école française. Jusqu'en juillet 1966, il partagera ainsi la vie de cette amène famille qui s'était vu octroyer le rare privilège d'habiter une superbe maison chinoise remise à neuf, non loin de la Cité Interdite, et donc de côtoyer au quotidien Monsieur le chargé d'affaires CHAYET, promu premier conseiller dès l'entrée en fonction de Monsieur l'ambassadeur Lucien PAYE.

Des activités purement diplomatiques de Claude CHAYET, je n'entendais naturellement parler que par bribes et allusions lors d'invitations à l'ambassade. Là, on le tenait unanimement pour un homme d'une extrême courtoisie, excellent connaisseur de la civilisation chinoise et doté d'une finesse d'esprit, d'un humour à l'épreuve des négociations parfois délicates avec les autorités du pays. Bref, sans commune mesure avec une des déclarations à l'emporte-pièce du... général DE GAULLE: « Les diplomates sont utiles par beau temps. Dès qu'il pleut, ils se noient dans chaque goutte » !

De retour pour déjeuner ou le soir dans sa maison aux deux cours intérieures de Yanyue hutong (演樂衚衕 ruelle des Joueurs de flûte), Claude CHAYET affichait systématiquement la bonne humeur, disputant volontiers une partie de ping-pong ou de billes avec ses enfants. Je n'ai pas souvenir

de l'avoir vu renfrogné, préoccupé, tout au plus crispé par une journée tendue à l'ambassade. En guise de détente, hormis les livres qu'il dévorait, il affectionnait d'écouter quelques uns de ses centaines de 33 tours, toutes musiques confondues, ou se délectait à parler, à raconter. Ou plutôt à se raconter, à disserter dès lors qu'il se savait écouté. Et comme il maniait la langue française avec la précision mêlée d'un lettré et d'une digne figure du Quai d'Orsay, qu'il ponctuait ses longs, parfois très longs récits, de traits d'humour et de rires francs de satisfaction, c'était régal de l'entendre. Et combien de soirées se sont ainsi prolongées à table avec force tasses de *qingcha* (青茶 thé vert). « Mon cher François, imaginez que vous êtes ministre. Rien de plus facile, je vais vous expliquer. Tout repose sur le choix de votre chef de cabinet... ». Autre sujet de prédilection : le bateau, bonheurs et désagréments du voilier comparé au canot automobile, expérience vécue lors d'un précédent poste en Algérie.

Évidemment, ces discours n'enthousiasmaient guère Sylvain, 11 ans, qui préférerait s'éclipser et rejoindre ses camarades chinois du quartier (forme de contacts rarissimes à l'époque mais à l'évidence tolérés compte tenu de son âge et du vif intérêt qu'il affichait déjà pour la langue chinoise. Il sera même élève dans une école proche jusqu'aux prémices de la Révolution culturelle). À telle enseigne qu'un jour, constatant son absence répétée au repas familial, son père lui déposa un carton ainsi rédigé : « Le premier conseiller à l'ambassade de France serait ravi de recevoir son fils Sylvain à dîner demain ».

Tromper la monotonie et l'absence de toute vie nocturne et culturelle dans ces années MAO occupait nombre d'étrangers en poste à Pékin. Rappelons qu'une demande officielle était indispensable pour franchir la limite de 25 kilomètres au-delà de Tian'an men, à l'exception de deux échappées, une route menant à l'aéroport, l'autre à la Grande muraille. Tournées des antiquaires et brocanteurs, pique-niques aux tombeaux des Ming, soirées dansantes, matchs de volley... s'organisaient donc à tour de rôle chez les diplomates de toutes nationalités, européennes en particulier. Un jour, est annoncé un dîner de têtes rue des Joueurs de flûte. « Voulez-vous m'accompagner au magasin d'accessoires de théâtre ? » me propose Claude CHAYET ». On alla prendre livraison d'une perruque qu'il avait commandée. « Et maintenant, chez le coiffeur ! » Et là, le plus sérieusement, le plus naturellement du monde, avec moult formules de politesse, il demande au Figaro incrédule, éberlué, dévoré du regard par des grappes de curieux hilares, de... raccourcir par moitié les mèches de cheveux naturels

destinées d'ordinaire aux personnages de l'Opéra de Pékin ! Il fallait la voir alors, la jubilation de Monsieur le premier conseiller !

Son goût pour la langue chinoise lui venait tout naturellement de son enfance vécue à Pékin jusqu'à l'âge de 13 ans, son père étant diplomate à la Légation française dans les années 30. Pour raviver et amplifier ces lointains souvenirs, Claude CHAYET avait fait, dès son arrivée en République populaire, la demande officielle d'un professeur. Odilon YU, lettré et francophone, fut désigné et pratiquement chaque jour se rendait à l'ambassade pour donner sa leçon au diplomate, passant souvent dans l'après-midi à Yanyue hutong pour un cours de conversation avec Madame CHAYET et sa fille Isabelle, également adeptes de *taiji quan* 太极拳. Mais plus encore que l'étude approfondie des idéogrammes, c'est à la structure des mots et expressions que Claude CHAYET demandait d'être initié. À cela, deux raisons : d'abord le plaisir intellectuel de savoir par (modeste) exemple que *mashang* (馬上 cheval/sur) signifie « vite ». Et puis, l'usage de ces connaissances à des fins diplomatiques pour instaurer un climat de convivialité lors de discussions avec certains hauts fonctionnaires chinois. Lesquels, à n'en pas douter, en riaient volontiers, sensibles à cette forme peu banale de civilité. Et c'est aussi grâce au savoir encyclopédique d'Odilon que Claude CHAYET rédigea pour le célèbre guide suisse Nagel (Chine, édition de 1969) le conséquent chapitre « Cuisine chinoise ».

Toujours dans le souci de décocher deux flèches plutôt qu'une (l'art du tir à l'arc le passionna dès sa jeunesse), Claude CHAYET lancera en 1965 « l'opération Vélosolex » !

« J'en ai commandé quatre. Ils seront livrés d'ici peu ». L'idée, typiquement CHAYET, c'était d'abord d'offrir à chaque membre de sa famille des déplacements en douceur à Pékin, ville plate comme la main et dévolue dans ces années-là à la « petite reine ». Mais au-delà de la démonstration *in situ* de ces *dudu che* (嘟嘟車 le véhicule qui fait « toutou »), il imaginait bien piquer la curiosité de l'industrie chinoise et l'inciter à acquérir le brevet de fabrication d'une petite merveille française de mécanique à même de soulager, à frais comptés, la fatigue des cyclistes pékinois, voire shanghaiens ou nankinois.

Las ! Nous eûmes beau parcourir la capitale en tous sens, laisser les Solex sur le trottoir à la contemplation de meutes de badauds ébaudis et curieux, prouver la fiabilité de l'engin verni noir en ralliant la Grande muraille (160 kilomètres aller-retour), faire d'autres adeptes parmi les résidents français, rien n'y fit... sur le moment. Le temps n'était pas venu, et il faudra attendre

plusieurs décennies pour qu'un industriel local se lance dans une fabrication (réputée peu fiable) de la célèbre « bicyclette qui roule toute seule ».

Reste que l'une des plus profondes satisfactions de Claude CHAYET consistait à se rendre régulièrement à Liuli chang, la rue des antiquaires, et particulièrement dans la boutique Marco Polo. Un éminent et affable érudit y avait été maintenu dans ses fonctions en dépit du caractère « réactionnaire » des œuvres qu'il était chargé de vendre aux « amis étrangers ». Or, plutôt que des rouleaux ou calligraphies classiques, Claude CHAYET fit le choix d'acquérir des peintures contemporaines, curieux de découvrir notamment les petites concessions d'un Qi Baishe ou un Li Sun propres à satisfaire habilement aux injonctions du « réalisme-socialiste », tout en préservant leur art traditionnel.

Voilà donc, si brièvement évoqués, quelques uns de ces réjouissants souvenirs pékinois que Claude CHAYET se plut à conter avec une passion et une délectation constantes. Et ce, jusqu'à l'heure même de tirer – non sans un certain panache puisqu'en pleine célébration des 50 ans de relations franco-chinoises – sa révérence.

François CHESNEAU

Entre récente famine et proche révolution culturelle, la Chine donna une impression de stabilité. Pékin, dès qu'on s'y enfonçait, prenait des allures de vieux village. Lors de la réouverture, la colonie étrangère était infime. Dans cette Chine nouvelle la vie pour elle différerait peu de la Chine éternelle. Les Français, diplomates, AFP, étudiants, visiteurs, moins d'une cinquantaine. Quai d'Orsay et Langues O' ont des affinités, renforcées en ces excitants débuts par un esprit pionnier, frondeur, chaleureux. Soirées, pique-niques, COLOMBEL, consul, et CHAYET, premier conseiller, nous traitaient, nous les étudiants et lecteurs de français, comme leurs propres enfants.

Par courtoisie des autorités les CHAYET disposaient d'une grande maison chinoise, belle, typique, tout comme dans les livres d'art. Cette Chine ancienne et nouvelle, ces subtiles négociations où nul ne devait perdre la face allaient à CHAYET comme un gant. Un humour sec de pierre à fusil, lui servait de lance et de bouclier (les fameux *mao dun* 茅盾), et lui valait le respect du *waijiaobu* 外交部 (administration des Affaires étrangères) reconnaissant *in petto* un fin joueur. Car si Claude CHAYET était accueillant, disert,

plein d'esprit, de curiosité, apprécié et même aimé, ce grand monsieur maigre et raide n'incitait pas à la familiarité. On le savait issu, comme élisabeth, de la Résistance, on goûtait ce qu'il voulait bien offrir, pas au-delà.

Par François CHESNEAU, proche des étudiants, certains purent séjourner dans cette maison-travaux-pratiques-de-culture-chinoise, mais après le départ des CHAYET, les Français ne surent pas la conserver. Ce que les anciens de Chine conservent, c'est le souvenir et l'attachement pour cette famille généreuse, vivante, ce sérieux diplomate qui ne se prenait pas au sérieux et qui même du fond de sa retraite des Pyrénées-Orientales demeura toujours un ami de notre école.

Boris GOIREMBERG

L'ambassadeur de tous les Français

Lorsque j'ai fait part autour de moi, dès que j'en ai eu connaissance par Boris, de la disparition de Claude CHAYET, la phrase qui est venue tout naturellement sur les lèvres de chacun de mes interlocuteurs fut la même : « Ah ! voilà un ambassadeur qui accueillait tous les Français sans distinction ».

Assurément, Claude CHAYET fut à Pékin un ambassadeur qui ne laissa personne insensible, peut-être surtout parce qu'il était lui-même sensible au sort des Français, et pas seulement ceux qu'il côtoyait chaque jour à l'ambassade. Soucieux, attentif, dans une période où tout était compliqué par une Chine refermée sur elle-même, il avait le sens de la *res publica* et fut probablement le premier à ouvrir les portes de l'ambassade aux hommes d'affaires, dont les relations avec les autorités françaises se limitaient au service commercial, lui-même « hors les murs ».

Sans pour autant perdre son âme, Claude CHAYET savait mettre en relations des mondes qui, généralement, ne se rencontrent pas. La diplomatie française, avec un tel homme, prenait tout son sens, et je crois pouvoir dire qu'avec lui la fonction qu'il exerçait était, de ce fait, grandie et respectée.

Derrière l'ambassadeur, il y avait l'homme, avec les qualités que d'autres ont définies mieux que moi, qui donnait sa vraie place à tout interlocuteur. Il y avait aussi son épouse, la souriante Élisabeth. Tous les deux avaient le sens de la vie, la vraie vie, et dans ces temps où les loisirs étaient plus que limités, ils étaient comme les parents de la grande famille qu'était la communauté française, alors encore restreinte. Notre petite troupe théâtrale des 3A (Artistes Amateurs Associés) pouvait se produire dans les locaux

de l'ambassade où Claude CHAYET n'oubliait jamais de convier quelques Chinois, afin qu'ils puissent approfondir leur connaissance de la langue et de la culture françaises. Et qui pourrait oublier la grande sortie du 7 mars 1982 que le couple CHAYET avait organisée quelques jours avant leur départ de Pékin, avec un méga-pique-nique au pied des stupas du Tanzhe si 潭柘寺, qui ressemblait fort à une cousinade !

À sa famille, en particulier à son fils Sylvain qui était à Pékin avec ses parents en ce début des années 80, j'adresse mes très sincères condoléances, en mon nom personnel, mais aussi au nom de tous les membres de notre association.

Nous ne pouvons oublier, et nous lui sommes reconnaissants de nous avoir fait cet honneur, cette « soirée au coin du feu » dans les salons de l'Inalco rue de Lille² où Claude CHAYET a pu nous faire partager à la fois ses souvenirs pékinois et son expérience de l'ouverture de l'ambassade de France en 1964³. L'auditoire était déjà conquis et lui a confirmé son attachement.

À tous ceux qui le regretteront longtemps, je voudrais faire part du conseil de ce sage hindou que Claude CHAYET, dans une de ces lettres, me préconisait de suivre « Il faut ajouter de la vie aux jours et non des jours à la vie ». Assurément, il a ajouté de la vie à nos propres jours.

Françoise MOREUX

2. Voir dans *Orients* de décembre 2007 l'article *Une enfance pékinoise* (pp. 65-74).

3. Voir la rubrique Témoignages dans le présent bulletin : *Claude CHAYET, premier représentant de la France à Pékin en 1964* (pp. 79-84).

À propos d'*Orients*...

Orients est le bulletin de l'AAÉALO

Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Il paraît trois fois par an (en février, juin et octobre)

Orients n'a pas l'ambition d'être une publication scientifique *stricto sensu*

Il est destiné à refléter :

la vie de l'association

la vie de l'Inalco

la diversité des langues et civilisations qui sont enseignées à l'Inalco.

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association (voir bulletin en dernière page).

Précisions concernant le contenu des rubriques suivantes

Actualités

Vie de l'AAÉALO, informations concernant l'AAÉALO et ses membres, les associations étudiantes et l'Inalco, événements publics en lien avec les langues et civilisations enseignées à l'Inalco, etc.

Langues et Civilisations

Tout article concernant l'histoire, la géographie, l'économie, la littérature, les arts, la langue, la philosophie, les mœurs, etc. en lien avec les langues et civilisations enseignées à l'Inalco.

Recensions

Comptes rendus de livres, (mais aussi films, expositions, spectacles, etc.).

Textes pour publication, manuscrits, ouvrages pour recension et exemplaires d'échange doivent être adressés à :

anciens_eleves@inalco.fr

ou

Comité de rédaction du bulletin *Orients*

AAÉALO

65 rue des Grands-Moulins 75013 Paris

Comité de rédaction

Albane DE CARMOY, Régine DAUTRY, Emmanuel DE BRYE, Véronique JOBERT, Claudianne JULLIEN, Françoise MOREUX, Alain SCHNEIDER.

Note aux auteurs

Les articles publiés par *Orients* sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus et, en cas d'acceptation, jusqu'à sa publication. Les articles proposés sont à adresser au Comité de rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel *Word*, police *Times New Roman*, taille 12.

Instructions pour les articles en français

Les *mots ou expressions isolés* dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques.

On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ».

Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu.

Les patronymes s'écrivent en petites capitales après la majuscule initiale.

Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales.

Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Les notes doivent figurer en insertion bas de page.

Les textes communiqués ne devront pas excéder :

- **30 000 caractères (espaces comprises),**
- **8 000 caractères (espaces comprises) dans le cas d'une recension.**

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.

Bulletin d'adhésion à l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales



Nom usuel :

Nom de naissance :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Télécopie :

Courriel :

@

Adhère à l'Association en qualité de : ami ancien élève jeune

Langue(s) étudiée(s) :

Verse pour l'année 2014 :

Membre titulaire

- Cotisation simple : 20 €
- Forfait cotisation + abonnement France 45 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger 55 €

Membre bienfaiteur (abonnement gratuit)

À partir de 100 €

Jeune (moins de 26 ans)

- Cotisation simple : 10 €
- Forfait cotisation + abonnement France : 35 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger : 45 €

Bulletin Oriens

- Abonnement annuel France : 30 €
- Abonnement annuel étranger : 40 €
- Vente au numéro : 15 €

Soit un total de €

payé par chèque à l'ordre de : **Association des anciens élèves et amis des langues orientales**

Les informations recueillies sont nécessaires à votre adhésion. Elles font l'objet d'un traitement informatique et sont destinés au secrétariat de l'Association. En application des articles 39 et suivants de la loi du 6 janvier 1978 modifiée, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent.

Si vous souhaitez exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez-vous adresser à **anciens_eleves@inalco.fr**



